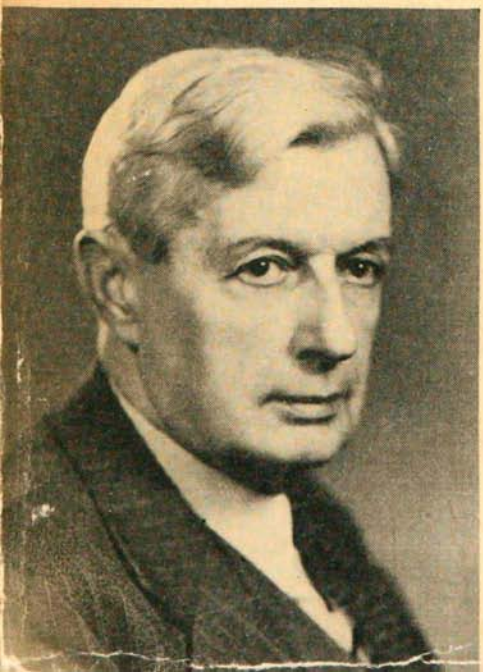
EDOUARD MONTPETIT

SOUVENIRS

II

Vous avez la parole



LES ÉDITIONS
CHANTECLER
LTÉE

SOUVENIRS

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions de l'Arbre

SOUVENIRS, I,
Montréal, 1944.

PROPOS SUR LA MONTAGNE (Essais),
Montréal, 1946.

Chez d'autres éditeurs

LES SURVIVANCES FRANÇAISES AU CANADA,
Paris, Plon-Nourrit, 1913, *(épuisé)*.

AU SERVICE DE LA TRADITION FRANÇAISE,
Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, 1919, *(épuisé)*.

POUR UNE DOCTRINE,
Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1931, *(épuisé)*.

SOUS LE SIGNE DE L'OR,
Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1932, *(épuisé)*.

LES CORDONS DE LA BOURSE,
Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1935, *(épuisé)*.

LE FRONT CONTRE LA VITRE,
Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1936, *(épuisé)*.

D'AZUR À TROIS LYS D'OR,
Montréal, Éditions de l'A.C.F., 1937.

REFLETS D'AMÉRIQUE,
Montréal, Éditions Bernard Valiquette, 1941, *(épuisé)*.

LA CONQUÊTE ÉCONOMIQUE, I — Les forces essentielles,
Montréal, Éditions Bernard Valiquette, 1939, (*épuisé*).

LA CONQUÊTE ÉCONOMIQUE, II — Étapes,
Montréal, Éditions Bernard Valiquette, 1940, *(épuisé)*.

LA CONQUÊTE ÉCONOMIQUE, III — Perspectives,
Montréal, Éditions Bernard Valiquette, 1942.

EDOUARD MONTPETIT

SOUVENIRS

II

Vous avez la parole



LES ÉDITIONS CHANTECLER LTÉE
8125, Saint-Laurent
MONTRÉAL-14

Copyright 1949, by
LES ÉDITIONS CHANTECLER
LTÉE

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

IMPRIMÉ AU CANADA

PREMIÈRES ARMES

Après trois ans d'absence et de douces habitudes, le retour au Canada provoque des impressions complexes.

Quelques contacts sont décevants. Les inélégances d'architecture et les pauvretés de langage frappent plus qu'autrefois. On éprouve de la joie à retrouver le pays, ses horizons, le jaillissement des eaux, les interminables plaines crénelées de montagnes — une sorte de joie lente qui serait un réveil. Tout cela s'accompagne de nostalgies qui dorment au fond de l'être, avec des retours parfois aigus. Le remède est de s'entourer des choses que l'on a rapportées, qui évoquent chacune des souvenirs, de se constituer un refuge. Il est surtout dans le travail, dans l'espoir d'être utile et la satisfaction d'entreprendre une tâche.

L'accueil fut fort aimable. La presse me donna du « Monsieur le professeur ». On

me décocha même un quatrain qui se terminait ainsi:

Je regarde la scène où vous aller monter
Pour mêler mon sourire à celui de la gloire.

Rien que cela ! Et qui me venait en droite ligne de mon bon Séminaire de philosophie !

Sous la présidence de M. Honoré Gervais, dont je retrouvais l'agissante sympathie, des amis m'offrirent un banquet au Club Saint-Denis. Arthur Vallée, mon vieux camarade, me dit des choses charmantes auxquelles je répondis avec la modestie qui sied.

Dans l'après-midi du même jour, j'avais prononcé une allocution à l'ouverture de l'*École d'enseignement supérieur pour les jeunes filles*. Mes premières armes !

Cette institution, dont j'avais reçu le prospectus à Paris, m'intéressait. Fondée sous l'inspiration de Monseigneur Paul Bruchési, elle était l'œuvre d'une femme pour qui j'éprouvais une respectueuse admiration, Sœur Sainte-Anne-Marie. Mais j'avais trente ans à peine: c'était une richesse et une pauvreté. Si j'entretenais beaucoup d'espoir, je possédais peu d'expérience. J'y allai de tout mon cœur, paraphrasant un prédicateur de

Notre-Dame: « Je regarde, j'admire et je m'épouvante ». Cette précaution prise, j'affirmai le droit au savoir de la femme pour qui la pensée antique, et même la pensée contemporaine, n'est pas toujours juste.

Les élèves poursuivraient leur culture et prépareraient le baccalauréat ès arts, car l'École était notre premier collège de jeunes filles si elle devait attendre des années pour en prendre le titre et se placer sous l'égide de Marguerite Bourgeoys. Je me réjouissais que l'on eût porté au programme les sciences sociales, qui inspirent et fortifient les initiatives féminines, et les plus fécondes d'entre elles: l'éducation des enfants et la formation d'une élite.

* * *

La carrière qui m'était tracée depuis longtemps m'attachait à l'École des hautes études commerciales de Montréal.

Élevée au coin de la rue Saint-Hubert et de l'avenue Viger, l'École était spacieuse et agréable, gaie aussi, illuminée de soleil et de promesses.

Je la considérais avec curiosité. Enfin, le *commerce* avait pignon sur rue. Il s'installait

chez lui, dans ses meubles, comme un bourgeois. Au milieu d'une atmosphère de fraîcheur et de solidité, il prenait place dans le haut enseignement. Décor accueillant où se poursuivrait une partie de ma vie.

L'immeuble n'était pas terminé. Le marteau des ouvriers y résonnait encore et scandait d'un bruit sec la parole des professeurs. Nous accédions tant bien que mal à une grande salle du premier étage où les élèves avaient été convoqués.

Curieux retour de la destinée, je retrouverais après trente ans, sur le Mont-Royal, une construction inachevée, des cages d'ascenseur apparemment vides; des piliers qui, recouverts de marbre ou de ciment, deviendraient d'imposantes colonnes; des planchers raboteux; des portes sans serrures, agitées par les courants d'air; des salles de cours de fortune: un immeuble où se logeraient aussi les plus ardents espoirs.

Le personnel n'était pas complet: quelques professeurs, juste ce qu'il fallait pour ouvrir l'École et, naturellement, le directeur.

Je fis la première leçon. Je me livrai à l'aventure avec délices. Timide, je ne man-

quais pas de confiance ni d'entrain. Mes fonctions me plaisaient. Je crois même que je me prenais au sérieux. Au surplus, comme tous les Canadiens français, j'étais « rempli de bonne volonté ».

Vingt et un ou vingt-deux jeunes gens, braves et convaincus, formaient mon auditoire. Ils venaient de partout: des collèges classiques, de l'école normale, des écoles catholiques de Montréal. Je leur souhaitai la bienvenue: « Vous n'avez pas été effrayés par la nouveauté de cet enseignement commercial supérieur; et vous avez pensé avec raison qu'il n'est pas de préparation trop sérieuse ni trop longue pour ceux qui se destinent aux affaires. Puisse l'avenir récompenser vos efforts. Je tiens à vous dire que je me mets dès aujourd'hui à votre disposition et que, si vous avez besoin d'explications après ces cours où je m'efforcerai de mettre avant tout de la clarté, je vous prie de compter sur un appui de tous les instants. »

Que cette minute est lointaine ! Je me revois, professeur en herbe, ayant mon rôle à cœur, heureux de débuter, aussi moi, dans ma carrière.

On m'avait confié l'économie politique, mais je devais assumer bien d'autres enseignements.

Professer les sciences économiques, ce n'était pas une tâche facile à cette époque.

Je n'avais guère de traditions où m'appuyer, les précurseurs étant clairsemés. Comment attribuer à Étienne Parent des articles non signés ? Quant à son *Discours*, paru en 1878, imprégné peut-être de saint-simonisme, il se bornait à des problèmes dépassés depuis longtemps. Les travaux de Léon Gérin étaient ensevelis dans une revue européenne, *La Science sociale*, et je n'en sus que plus tard la fécondité. Restaient Errol Bouchette, qui poursuivait ses études sur l'indépendance économique du Canada français, et Émile Miller, qui animait notre géographie de préoccupations humaines.

Pas de traités, sauf le *Traité classique d'économie politique selon la doctrine de Léon XIII, avec applications au Canada*, par l'abbé F.-A. Baillargé, professeur de philosophie et d'économie politique au Collège de Joliette. C'est un manuel dialogué qui comporte de nombreuses citations fort éclectiques; on y

trouve, avec des extraits de l'encyclique *Rerum Novarum,* des passages d'économistes plus ou moins libéraux, et tout cela ne fait pas trop mauvais ménage, tant il est vrai que le catholicisme a toujours défendu les libertés fondamentales. Cet ouvrage ne vise à rien de profond, mais il laisse dans l'esprit des clartés suffisantes.

C'était fort peu, trop peu. Il fallait se tourner vers les auteurs européens. Où trouver leurs œuvres ?

La bibliothèque de l'École des hautes études commerciales tendait le long de ses murs de grands bras raides, vides encore de livres et où la lumière se jouait. Au bout de chaque rayon, une boîte attendait les brochures.

Dans les bibliothèques publiques, quelques ouvrages — des têtes de pont, dirait-on aujourd'hui — avaient été groupés par je ne sais qui: à *Saint-Sulpice,* une collection assez imposante d'auteurs anciens, depuis Jean-Baptiste Say jusqu'à Bastiat; au *Palais de Justice* de Montréal, quelques traités d'économie politique ou de législation industrielle. Autant que je me souvienne, c'était à peu près tout.

Nous n'avions pas de bibliothèque munici-

pale, si nous avions des « livres municipaux ». Expulsés du *Monument National*, un instant menacés d'un entresol, ils avaient fini par trouver asile dans un recoin de l'École technique. Encore étaient-ils accessibles, contrairement à leurs congénères, qu'une main pieuse avait assemblés et qui dormaient à l'abri des yeux, sous une voûte. Une ironie facile eût trouvé dans ce trait un symbole; et pourtant les circonstances seules avaient été cause de cet exil.

Un jour viendrait où le problème serait résolu. Les projets n'avaient jamais fait faute. On en avait esquissé beaucoup, de modestes et d'extravagants. Ils devaient tout de même conduire la ville à construire un immeuble et à organiser une bibliothèque.

Souffrant de la pénurie des livres, j'étais préoccupé, comme d'autres, de la composition de cette bibliothèque dont on nous doterait bientôt et j'avais eu l'occasion, dès 1911, de réclamer dans des articles que l'on y prît garde. Il était naturel de sacrifier à la mode, à l'amusement, de satisfaire la masse et de réunir un ensemble bien choisi d'œuvres d'imagination. Mais il fallait aussi penser aux li-

vres sérieux et aux ouvrages techniques, aux textes dans lesquels le lecteur se documenterait de première main. Nous corrigerions ainsi notre tendance à ne pas remonter aux sources et à juger les œuvres par ce que la critique en a dit; nous apprendrions à rechercher dans son cadre la pensée originale, à examiner le mot tel qu'il a été tracé, la phrase telle qu'elle se rattache à l'ensemble de la page, et même du livre.

J'insistais sur la politique, l'histoire, l'économie. Je réclamais aussi un choix de périodiques et la classification des articles. Et, enfin, un dépôt d'archives confié à un jeune homme que l'on aurait envoyé étudier à Paris.

* * *

En attendant, je comptais sur moi-même, et sur mes amis.

Grâce à de patientes économies et à l'excédent du change sur mon allocation, versée tous les trois mois, j'avais acheté à Paris des livres essentiels. J'en avais empli quinze ou seize caisses que j'avais présentées aux douanes canadiennes comme *settler's effects*. Pau-

vres bouquins, c'était pour eux une triste arrivée !

Dès mon retour, je m'étais installé avec ma petite famille à Westmount, rue Sherbrooke, dans une maison modeste mais confortable. Nous avions transformé le *living room* en bibliothèque. Aux murs, des rayons et quelques tableaux; au centre, une table de chêne; ici et là, de larges fauteuils. J'avais aménagé dans la cave, qui était spacieuse, un centre de références: documents officiels, statuts, rapports judiciaires, disposés sur des planches, parmi les tuyaux. J'évitais ainsi de me déplacer vers la ville, et je poursuivais mes travaux dans la paix du foyer.

Nous étions quelques collègues, très liés d'amitié. Chacun avait sa spécialité et sa bibliothèque. Nous convînmes de dresser des catalogues; mais nous avions autre chose à faire. N'importe; nous savions les goûts, les tendances, les exigences aussi de nos amis: un coup de téléphone nous procurait le livre dont nous avions besoin, et que nous tâchions de rendre quand nous l'avions utilisé. Il y a eu, somme toute, bien peu d'égarés.

Notre groupe était fort éclectique, de sorte

que nous réunissions des ouvrages sur l'histoire, l'industrie, l'économie politique, la législation industrielle ou commerciale, voire sur la langue et la littérature. Car nous n'avions pas renoncé aux plaisirs de l'esprit. Dans nos réunions, nous parlions peu boutique. Nous analysions un ouvrage récent, roman ou poésie; nous nous amusions à faire de la critique... et même des vers. Nous avions inventé de toute pièce un poète dont je ne me rappelle plus le nom: Était-ce Clément Latour ? Nous en avions fait — les dieux nous pardonnent ! — un poète du terroir. Nous avions adressé à un journal un sonnet signé de son nom. Nous projetions de continuer. Nous aurions raconté la vie de notre héros: né à la campagne, manifestant dès sa jeunesse un goût vif pour la poésie, il était destiné... Mais le sonnet ne parut pas.

Et puis, nous faisions des achats chez les libraires, chez notre ami Déom en particulier, si bon, si peu intéressé, toujours prêt à nous aider d'un large crédit. Sa librairie de la rue Sainte-Catherine ne désemplissait pas. Nous y rencontrions des figures connues, des collègues, de nombreux camarades; et les con-

versations se prolongeaient. Je revois le grand livre étroit dans lequel Déom, ou un de ses fils, inscrivait nos commandes.

Les publications officielles — j'entends celles de nos gouvernements — abondaient, mais manquaient de concordance. Pas d'Office central. Chaque service y allait de ses chiffres, au petit bonheur des renseignements qu'il parvenait à grouper. Ainsi, dans les ministères fédéraux, les douanes tiraient d'un côté, le commerce de l'autre. Inutile de songer à dégager l'annuité successorale ou à établir avec sûreté le chiffre de la fortune nationale.

Bientôt, les bibliothèques des nouvelles écoles furent mieux pourvues, surtout celle de l'École des hautes études commerciales. Tout cela a fini par prendre corps: nos maîtres disposent aujourd'hui de trésors.

Les revues, porteuses d'actualité, de mises au point, d'orientations, sont des outils précieux. Nous n'en avions guère au Canada français qui fussent consacrées aux sciences. Pour l'économie politique, nous nous repliions sur les chroniques de l'abbé Élie Auclair, publiées chaque mois dans la vénérable *Revue canadienne*. Quant aux études spécialisées,

nous faisions appel à des revues de Paris, de Londres, et des États-Unis; ou nous nous adressions à l'École polytechnique, à la Faculté de droit, au Barreau de Montréal qui recevaient quelques périodiques.

Nous arrivions malgré tant de lacunes à faire du travail et à mettre nos cours en marche .

* * *

A l'économie politique que l'on m'avait d'abord attribuée, s'ajoutèrent presque aussitôt les finances publiques, la politique commerciale et même la statistique. Cours nouveaux, donc sans canevas, qui exigeaient des recherches et une adaptation à notre pays. Les enquêtes qu'ils m'ont imposées ne conduisaient pas toujours à des conclusions rigides. Que de fois, n'ai-je pas fouillé les recoins de la pratique pour y saisir les raisons d'une attitude ou les jeux d'une procédure.

Je réussis à mettre sur pied la première partie des finances publiques que je publiai plus tard sous un titre que me suggéra M. de Caix, *Les Cordons de la bourse;* mais je renonçai à en faire autant pour mes études sur l'impôt

dont je redoutais l'aridité. Quant à la statistique, je l'abordai seulement, juste assez pour me rendre compte de ses dangers.

La politique commerciale était un des cours qui me retenaient le plus. Difficile à bâtir, je le remaniais chaque année. Il comportait une étude sur la politique coloniale de l'Angleterre sous l'empire des *lois de navigation* et des *lois-céréales;* et, à partir de 1846, sur l'établissement et l'évolution de notre régime, orienté, dès le début, vers la liberté. Et c'était un cours de politique, sujet dangereux sous les calmes abris d'une université. Des noms le traversaient — MacDonald, Laurier, d'autres plus proches de nous. Les élèves avaient leurs convictions, qu'il fallait respecter, et dont je sentais parfois que l'atmosphère était chargée. J'avançais comme un chat sur une clôture. Jamais je ne me suis autant évertué à l'objectivité. Peut-être y ai-je contracté une pondération qui modela mes opinions.

J'eusse aimé écrire mon cours, intéressant par les événements et les idées qui s'y jouaient; et j'envie mon collègue Jean-Marie Nadeau d'avoir publié un ouvrage qui dépasse de beaucoup mes tentatives d'autrefois.

Ces études me conduisirent, en 1917, un jour de mai, au *Club de Réforme*, où, je crois bien, j'apparaissais pour la première fois. C'était poser le pied dans le vestibule d'un domaine dont les complexités m'étaient étrangères. Je me réjouis pourtant de retrouver dans l'exposé que je fis de notre politique économique ma sérénité d'esprit, pli du professorat, et l'énoncé de réformes qui me paraissaient désirables et qui ont passé depuis dans la réalité.

* * *

J'assumai aussi, dans le domaine juridique, et à défaut des titulaires que d'autres fonctions retenaient loin de l'École des hautes études, le droit commercial, le droit constitutionnel, le droit administratif et le droit civil. Un rien ! Et j'en passe peut-être.

Ces cours de droit, je me hâte de le dire, étaient élémentaires. Je pouvais jouer à l'économiste, non au juriste. Élémentaires ou non, il fallait les faire.

Et ce n'était pas tout, ou ce ne devait pas être tout. Bientôt, je me répandis en dehors de l'École des hautes études commerciales.

A la Faculté de droit, où je reprenais mon cours d'économie politique, et où l'on me nommait professeur de législation financière, commerciale et industrielle — cours institué par M. L.-J. Forget et qui, ayant lieu le soir, réunissait d'assez nombreux auditoires; — et même professeur de droit romain, faute de combattants. « Acceptez, m'avait-on dit, le droit romain est le fondement de nos institutions juridiques ». Sans aucun doute. Je tins bon cinq ans à la poursuite de ces fondements; et je les quittai, avec plus ou moins de regrets, lorsque je devins secrétaire général de l'Université de Montréal. A l'École polytechnique, je donnais des leçons de législation industrielle. A l'École d'enseignement supérieur des jeunes filles, je retrouvais l'économie politique.

Que de cours, durant cette période, qui va de 1910 à 1920 ! J'étais chargé comme un mulet, et je me faisais l'effet d'un maître Jacques. Je frémis aujourd'hui de mon audace, ou j'en souris. Disposant de mes journées, j'y allais allègrement: autant les employer à cela.

Je sais combien ce premier enseignement était livresque. Il faut du temps, beaucoup de

temps pour assimiler un sujet et le convertir « en sang et en nourriture ». Je m'aidais de mes notes de cours de Paris que j'adaptais au Canada, surtout au Canada français; c'était déjà quelque chose et de peu commode. A la théorie que j'établissais, je joignais des considérations personnelles qui, peu à peu, prenaient corps.

Je ne regrette pas cette période de ma vie à laquelle je dois beaucoup. Professeur, je redevenais étudiant. Je revoyais ce que j'avais acquis au cours de mes études, ce qui est appréciable. Enseigner, ce n'est pas préparer des examens. L'examen se borne à lui-même: l'élève y aperçoit une limite qui marque le repos final de l'esprit: c'est un exercice cloisonné.

L'enseignement est autre chose. On y réussit à condition d'avoir dans la tête beaucoup plus qu'on ne dit, de reprendre une matière confinée dans des notes presque inertes et, par un souffle nouveau, de lui redonner la vie et surtout de la plier aux exigences du milieu où désormais elle s'épanouira. L'économiste ou le juriste qui devient professeur retrouve les éléments de sa formation mais il les enri-

chit des réflexions que lui suggère l'expérience.

A parler ainsi de jour et de soir, et sur tant de sujets, je me rompais au jeu de l'improvisation, auquel beaucoup de gens ne croient pas, qui existe pourtant et qui est précieux. On ne l'acquiert pas tout de suite, évidemment.

On commence — du moins ce fut mon cas — par lire un papier soigneusement écrit, que l'on sent sous ses doigts, et qui assure la paix de l'esprit sauf les tremblements du début. Puis, par lassitude ou faute de loisir, on rédige certaines parties à grands traits, à paragraphes rompus, glissant des notes d'appui ici et là. On parle sur ces notes, jusqu'à ce qu'on se contente d'un plan avec des références ou des citations. A la longue, on range le plan dans sa tête. Le tour est joué. Il reste dangereux, pour un temps. Les blancs sont à redouter. Tout s'applanit enfin. C'est une joie de s'être assuré un instrument flexible et si utile pour qui s'engage dans les voies variées de la parole publique.

MISSION DE FRANCE

Invités par le sénateur Raoul Dandurand, des représentants de la magistrature, de la politique, de la finance, des professions libérales, de l'enseignement, s'unissaient en 1911 pour fonder une succursale canadienne du *Comité France-Amérique* créé à Paris, deux ans plus tôt, sous l'inspiration de Gabriel Hanotaux.

Le sénateur Dandurand en acceptait la présidence et Sir Montagu Allan, la vice-présidence. M. Pierre Boucher de Crèvecœur et moi-même étions chargés respectivement de la trésorerie et du secrétariat.

Je regarde les noms des premiers membres et quelques photos... Que de disparus !

L'objet du *Comité* avait été arrêté à Paris, avant mon départ, et j'en avais connu les grandes lignes par son secrétaire, mon ami et camarade de l'École libre des sciences

politiques, Gabriel-Louis Jaray. Au Canada, aussi bien qu'en France, le Comité entendait affermir les contacts d'ordre intellectuel, artistique, économique, entre les deux pays et aider à la publication de la revue *France-Amérique* et de son supplément, *France-Canada*.

* * *

Le Comité France-Amérique de Paris avait résolu de participer aux fêtes que l'État de New-York et l'État du Vermont organisaient pour inaugurer un monument à la gloire de Champlain.

Un appel au public, en vue d'y attacher le souvenir français, avait couvert, en quelques jours, les frais de l'œuvre d'art évoquant la France que Rodin devait exécuter. « Contre l'immense monument de Champlain qui a pour socle un phare montrant aux barques lointaines sa claire étoile, expliquait M. Hanotaux, le sculpteur ne voulut qu'un symbole d'humbles proportions. Et dans l'airain, il cisela cette émouvante, cette inoubliable figure, toute de vaillance, de charme

et de sérénité : *La France*. Ce sera le sceau de notre patrie sur le piédestal de granit que domine Champlain, son enfant glorieux. »

Il convenait qu'une mission allât sceller l'œuvre de Rodin sur le socle du monument.

Le Comité France-Amérique la constitua parmi ses membres. Elle porterait le salut de la France aux États-Unis et au Canada où, tout de suite, notre section l'avait invitée.

Si le buste de Rodin symbolisait la France, la *Mission Champlain* en était une synthèse: l'Institut, les Chambres, la littérature, l'Université, la science, le commerce, l'industrie, les beaux-arts, y étaient groupés. Des descendants de Français qui avaient joué un rôle dans le nouveau monde et M. Étienne Lamy, délégué de l'Académie française au Congrès du Parler français de Québec, et qu'il me tardait de revoir après nos entretiens de Paris, accompagneraient la mission.

* * *

Le 20 avril 1912, la Mission Champlain quittait Le Havre à bord de la *France*, le nouveau paquebot de la Compagnie géné-

rale transatlantique. Le naufrage récent du *Titanic* assombrit un peu le départ, mais la traversée s'accomplit heureusement. Maurice Muret, qui avait écourté son séjour aux États-Unis et précédé la délégation à Montréal, nous la raconta et nous parla du « dernier dîner » — le dîner du commandant — qui avait été très gai. Il dépeignait les convives portant au dessert ces chapeaux de papier que l'on extrait de papillottes et que l'on aurait mauvaise grâce à ne pas coiffer un instant. Spectacle imprévu et pittoresque: « M. Hanotaux, écrivit-il plus tard, arbora un bonnet de police noir et vert; M. René Bazin, un amour de petit béguin rose et bleu qui le désigna plus ostensiblement encore aux sollicitations des belles américaines, collectionneuses d'autographes. M. Étienne Lamy montra au peuple étonné un front serein couvert d'un bonnet en forme de feuilles de trèfle rose, bleu et jaune. Le bonnet de M. Louis Barthou était bleu et rouge avec des attaches vertes tombant négligemment sur les épaules. Enfin, M. d'Estournelles de Constant porta quelques instants

avec grâce un tricorne bleu garni de galons d'argent. »

* * *

Tandis que nous nous affairions aux préparatifs de notre accueil, les délégués arrivaient à New-York, à l'heure prévue, le 26 avril. Ils y demeuraient quelques jours, se rendaient à Washington, à Boston, à Philadelphie, à New-Haven; et, enfin, se dirigeaient vers Crown Point.

Cette journée, passée dans l'admirable cadre du Lac Champlain, avait enchanté mon ami Jaray, secrétaire de la délégation. Il en consigna ainsi les détails dans son journal : « Un jour entier s'écoula dont toutes les minutes restent particulièrement inoubliables: le matin, au fort Ticonderoga, sur le champ de bataille de Carillon, puis à Fort Henry où l'on avait préparé un bateau pavoisé qui piqua sur Crown Point. Là, au pied du phare, la cérémonie de présentation du buste se fit dans l'apothéose d'une journée radieuse... Après une visite des environs, la délégation suivit les rives du Lac Champlain jusqu'à Plattsburg où, le

soir approchant, devant la ligne du lac et le fond de montagnes, un régiment de troupes fédérales défila et lui rendit les honneurs . . . Puis la délégation quitta la terre des États-Unis et franchit la frontière canadienne ».

Le représentant du Consul général de France, M. L. Raynaud; le président de la Chambre de commerce française, M. A.-F. Révol; M. Muret; quelques journalistes, dont Lambert de Roode, Léon Lorrain et Gilbert Larue; et enfin moi-même, envoyé sans doute par le Comité France-Amérique mais qui n'aurais pas donné ma place, nous nous étions rendus à Rouse's Point, à la rencontre de la mission. Après une promenade vers le Lac Champlain, que désirait entrevoir M. Muret, nous revînmes à la gare où un vieux prêtre français, établi depuis longtemps aux États-Unis, et qui voulait voir passer ses compatriotes, attendit avec nous l'arrivée du train.

Les délégués occupent un wagon-couloir assez semblable au modèle que les chemins de fer français viennent d'adopter. Gabriel Hanotaux, seul dans son compartiment, reçoit nos compliments de bienvenue et se

prête aux indiscrétions de l'interview. Il nous dit combien l'accueil des Américains et leurs attentions l'ont charmé. La délégation a été reçue aux États-Unis avec un grand luxe; « maintenant, ajoute-t-il, nous sommes au Canada et ce n'est plus la même chose : nous rentrons en France ».

Étienne Lamy se tient debout dans le couloir. Il évoque devant quelques personnes le souvenir de son ami Ferdinand Brunetière. Mais quelqu'un l'avertit que nous venons de traverser la frontière; et tout de suite, avec simplicité, il murmure : « Permettez que je salue le sol du Canada ». Instinctivement, les Canadiens qui l'entourent se découvrent devant la terre natale et devant le geste si français de l'académicien.

Saint-Jean. Le train stoppe. Il fait déjà nuit. Le quai de la gare est bondé; la population a répondu, empressée et vibrante, à l'invitation du sénateur Dandurand. La musique attaque la *Marseillaise* et la foule crie: « Vive la France » ! C'est l'accueil, très simple mais si spontané, du Canada français. Les délégués sont fort touchés. Les voix s'unissent pour chanter : « *Jadis la France*

sur nos bords », que nous écoutons chapeau bas. Les vivats continuent pendant que le sénateur Dandurand présente la délégation: M. Gabriel Hanotaux, de l'Académie française, chef de la *Mission Champlain;* M. Louis Barthou, ancien ministre; et la brillante énumération se poursuit. Le train se remet en marche, pendant que la musique exécute gaiement : *Vive la Canadienne.*

Nous passons dans un wagon-restaurant où deux nègres impassibles regardent se grouper tant de célébrités qu'ils ignorent. La délégation tient une réunion en notre présence. Gabriel Hanotaux préside. Il discute l'ordre du jour et soumet à ses collègues la feuille de route. Le sourcil arqué, l'œil vif, le geste bref, il distribue les tâches.

Près de lui, M. Louis Barthou paraît fort amusé par ce voyage de quinze jours en Amérique. M. Étienne Lamy, pensif, écoute du regard. M. René Bazin, toujours romancier, griffonne une note entre deux heurts. M. d'Estournelles de Constant bataille . . . pour ses idées; M. Cormon est fort gai : l'Amérique, si elle manque parfois de couleur, a une prodigieuse abondance de vie.

M. Vidal de la Blache semble se poser quelque problème ethnique. M. Léon Barthou, parfait Parisien, apprécie nos cigarettes et assiste, en amateur de premières, à cette séance d'académiciens en tournée. M. Gaston Deschamps subit des impressions et cherche le mot qui les traduise. Je lui parle de sa bonne et chère rue Cassette où je le rencontrais autrefois. M. Muret, heureux d'avoir retrouvé ses compagnons de voyage, raconte à son voisin les heures qu'il a vécues parmi nous. M. Gignoux est encore à Paris: il ne quitte pas des yeux l'article d'Henry Bidou sur sa dernière pièce. Non loin de moi, M. Louis Blériot sourit, intimidé à la pensée qu'il va parler aux foules.

Ailleurs, des figures moins familières : le comte de Chambrun, fort élégant; le duc de Choiseul, qui vient retrouver chez nous ses aïeux; le comte de Rochambeau, l'évidence de la distinction. Enfin, le général Lebon, allègre, ignorant la fatigue, toujours au feu.

Quelqu'un s'écrie: « Voici le pont Victoria ». Les têtes se penchent. Ville-Marie apparaît, formant sur l'horizon une ligne sombre. Des lumières en indiquent les contours. Elles

montent jusque sur le Mont-Royal que la ville a déjà gagné; elles en constellent la lourde masse. On dirait un schéma, un graphique monstre dont les pointillés seraient lumineux.

La Mission est reçue à la gare par le Consul général de France et quelques amis. Le groupe prend place dans des automobiles, pendant que M. Jaray, infatigable, s'attarde à compter les colis, aidé par M. Révol: cinquante-huit, cinquante-neuf, soixante ! S'il en manquait un seul, ce serait épouvantable. A l'hôtel Windsor, les délégués s'attablent dans un petit salon attenant au *hall* central. Ils sont d'humeur ouverte. Je regarde un instant ce coin du *Tout-Paris,* bruyant sous les lustres... Le soir, temps libre, comme pendant les retraites.

Le samedi, dans la matinée, j'accompagne la Mission à l'Hôtel de ville, puis au *Board of Trade.*

Chemin faisant, M. Cormon me communique quelques impressions. Il a prisé l'architecture américaine. La gare du *Pennsylvania* lui paraît une merveille. Les architectes américains pourraient bien dépasser leurs maîtres. « Quant aux *skyscrapers,* ajoute-t-il, j'avoue que je ne les ai pas trouvés aussi laids

qu'on se plaît à les dire. Ils sont hauts, mais pas autant que je me l'étais imaginé. Et puis, quand on se tient sur le toit de ces édifices et qu'on regarde en bas, on aperçoit de petites fourmis qui s'agitent, empressées. C'est amusant, surtout si l'on s'arrête à penser qu'une de ces fourmis a conçu et bâti cet immense bloc de pierre ».

A l'Hôtel de ville, la réception est chaleureuse. Nous écoutons le Maire à qui répond Gabriel Hanotaux. Au *Board of Trade*, les trois chambres de commerce, réunies pour accueillir la mission, agitèrent la question des relations économiques.

Puis ce fut au *Mount Royal Club*, le déjeuner offert par le sénateur Dandurand. Le repas fut pétillant. Chose remarquable, il n'y eut pas de discours. On porta deux toasts, l'un au roi d'Angleterre, l'autre au président de la République française.

Dans l'après-midi, le Comité France-Amérique de Paris et la section canadienne tinrent, sous la présidence de M. Hanotaux, une réunion en vue d'établir les assises d'une institution durable.

Puis, le Consul général de France reçut la

mission et, à huit heures, après cette formidable journée, les délégués entrèrent dans la salle du Windsor où près de cinq cents personnes les attendaient. Les académiciens avaient revêtu l'habit à palmes vertes et le général Lebon était en grande tenue. Leur arrivée fut saluée d'applaudissements.

Un banquet de ce genre ne va pas sans chansons. Paul-G. Ouimet et Édouard Dufresne y pourvurent. M. Étienne Lamy réclama « cette chanson où il y a *Vive la France* ». On se hâta de répondre à son désir, et, avec les artistes, les convives entonnèrent:

Jadis la France sur nos bords . . .

Le silence se fit, très brusque, lorsque le président du dîner frappa son verre à coups répétés, comme il est d'usage. Les discours commencèrent. Jamais auditeurs ne furent plus avides d'entendre.

Côté France, MM. Hanotaux, Barthou, Lamy, Bazin, d'Estournelles de Constant, Vidal de la Blache, Deschamps, Louis Blériot et le général Lebon parlèrent. Ce fut un délice, une fête sans pareille de l'éloquence.

M. Barthou fut brillant. Je me rappelle avec quel sens exquis des nuances, quelle

élégance et quelle flexibilité d'expression, il définit notre problème national: il a constaté avec joie la survivance du sentiment français chez nous et il indique, d'un trait à peine marqué, la voie dans laquelle nous devons diriger l'effort de notre constance.

René Bazin était très attendu. Sa renommée comptait chez nous nombre de fidèles. Il leur tardait d'entendre l'auteur des *Oberlé* qui lut, de sa voix tranquille et sur un ton académique, une page de roman écrite le matin même et dont j'ai conservé le manuscrit. Elle traduit sa première vision du Canada et dit combien elle lui a remué le cœur. Habitué à regarder les êtres et les choses, il tire des paysages canadiens et de nos mœurs une leçon d'énergie.

M. Gaston Deschamps, un ami du Canada, et qui nous avait déjà rendu visite, parla au nom de la presse française. Il a été charmé, si loin de son pays, de retrouver dans nos chansons les refrains de la France. C'est un écho qui se prolonge, un peu de notre patriotisme. Elles ont bercé nos résistances.

Militairement, le général Lebon but à l'armée canadienne; et Louis Blériot prononça

d'une voix claire ces mots que l'auditoire cribla d'applaudissements: « Canadiens, lorsque la France aura des ailes, elle s'empressera de voler vers vous ».

Côté Canada, M. F.-D. Monk, le Principal Peterson, le docteur E.-Persillier Lachapelle et M. Gonzalve Desaulniers prirent la parole. Le discours de M. Desaulniers, qui savait mettre tant de grâce et de souplesse dans ces propos de circontance, fut très remarqué.

* * *

Le lendemain les délégués se rendaient au *Hunt Club*, où sir Montagu Allan les avait invités. Les convives avaient été répartis par groupes. La table réservée à Louis Blériot était ornée de petites cartes en forme d'aéroplane. Comment ne pas céder à la manie de demander un autographe ? M. Blériot s'exécute de bonne grâce et signe d'un paraphe élégant, qui semble une chose prête à s'envoler. Puis, il dit les espoirs de la France, comment elle organise sa défense aérienne; et nous ne savions pas ce qu'il fallait admirer davantage, de son amabilité ou de sa modestie.

Les invités prirent congé de Sir Montagu Allan pour aller rencontrer, à l'*Union Nationale,* les sociétés françaises. A dîner, ils étaient les hôtes de quelques familles canadiennes et, à huit heures, tous se retrouvaient au *Monument national.*

* * *

Le sénateur Dandurand présenta la délégation à l'auditoire et passa la parole à M. Hanotaux et à M. Blériot qui prononcèrent de brefs discours. Puis, Louis Barthou fit une conférence sur *l'aviation et la littérature.*

M. Barthou était un fervent de l'aviation. Il avait fait quelques envolées lorsqu'il était ministre, et il nous raconta délicieusement comment M. Blériot avait longtemps hésité à prendre charge de sa vie.

Quelques jours avant de quitter la France, l'orateur avait été accueilli à l'*Aéro-Club.* Il avait cité les grandes dates de l'aéronautique et répété, après chaque nom de héros: *C'était un Français* . . . « Quand il parla des aéroplanes, quand il eut rappelé le magnifique, l'admirable Circuit de l'Est, ce fut une émotion patriotique qui se dégagea. Quand fut

rappelée la randonnée de Védrines vers Madrid, celle de Beaumont à Rome, les assistants devinrent fiévreux: les applaudissements crépitaient ». Ainsi s'exprimait un journaliste du *Matin* dans le numèro du 17 mars 1912.

M. Louis Barthou était aussi un homme de lettres. C'était sa coquetterie: elle devait le conduire, lui, ministre de la République, vers cette vieille dame d'un autre régime, l'Académie française. En attendant, je savais qu'il collectionnait avec piété les manuscrits. Il ne prisait que les perles et possédait des richesses. Il avait ses idoles: Lamartine, Hugo, Sainte-Beuve, Anatole France, Barrès, Loti, Edmond Rostand. Il gardait avec soin un exemplaire de *Chantecler* dont *l'Hymne au soleil* et les sonnets liminaires avaient été tracés de la main de l'auteur. Entre deux discours politiques, il donnait à la *Revue hebdomadaire* ou la *Revue bleue* des articles sur des inédits de Lamartine ou de Victor Hugo. C'était ce qu'un rédacteur du *Temps* appelait « les délassements de M. Louis Barthou ».

Voilà pourquoi, aviateur et lettré par surcroît, il parlait avec tant d'aisance et d'autorité de la littérature et de l'aviation. Les deux

vont bien ensemble: tous les poètes sont des aviateurs. M. Barthou savait aussi dire les vers. C'est un charme de plus, et une qualité qui s'en va. Il récita d'une manière exquise le sonnet de Rostand sur le Vatican.

En terminant, le conférencier fit un récit émouvant de la chute de l'aviateur; sa voix devint sourde et contenue; il prononça très bas: « Il est mort, pour la patrie ! » L'auditoire, remué, resta un moment silencieux; puis l'aventure de l'*Aéro-Club* se renouvela: les applaudissements éclatèrent, formidables !

* * *

On m'avait confié de dire adieu à la mission au nom de la population de Montréal. Je devais cet honneur au président du *Comité France-Amérique*, au sénateur Raoul Dandurand, qui me manifesta toujours une vive, une paternelle sympathie. J'étais jeune et plein d'illusions; mais je redoutais la tâche que l'on m'imposait: parler devant cette élite de la pensée française, succéder à un orateur tel que Barthou, c'était une lutte inégale où je serais sacrifié.

Je bâtis nerveusement une allocution que j'appris par cœur. Je me récitais mon texte au bureau, chez moi, dans les rues. Je le relis aujourd'hui avec curiosité: c'est un honnête compliment, sans plus. J'évoquais, au début, ce jour des *Amitiés françaises* où Maurice Barrès conduisait le jeune Philippe visiter une basilique près de Domrémy. L'enfant, émerveillé d'entendre un prêtre expliquer les détails de l'architecture, réfléchit: « Faut-il qu'il soit effronté pour parler ainsi tout seul et tout haut. Toi, est-ce que tu oserais ? » Je m'excusais d'*oser* élever la voix après les hommes que l'on avait entendus et que je remerciais tour à tour comme l'exige ce genre d'éloquence.

Puis, j'essayais d'exprimer le ferment de notre résistance et de l'offrir en hommage à nos hôtes: « Le cœur empli de sa défaite, le paysan-soldat que nous avait donné la France pose son arme inutile et rêve à son malheur. Il est vaincu. Tout ce qu'il avait mis d'espérance dans sa patrie nouvelle s'évanouit brutalement. Modeste artisan de civilisation, il avait cet espoir magnifique d'assurer par son effort la conquête française. Il ne lui reste que

son champ, son foyer, sa chapelle; encore redoute-t-il que la main du vainqueur ne lui ravisse ces derniers biens. Ce sont les seuls retranchements où se blottir, lui et les siens, pour commencer le long travail d'obstination qu'il prévoit. Quelle énergie, quelle fidélité à ses origines il lui faut pour ne pas se laisser ensevelir sous tant de ruines ! Il fut le plus grand des Canadiens car, la première douleur subie, il comprit la force du souvenir. Il lui restait la vie: et, dans la terre où dormaient ses morts, il jeta à pleines mains, d'un geste décidé, la moisson d'une France nouvelle. »

Je terminais par ces mots: « Vous partez. Vous avez été reçus chez nos voisins avec un incomparable éclat; nous n'avons eu à vous offrir que le simple accueil de notre sincérité. Mais vous voudrez conserver quand même l'image de notre pays. Deux de vos auteurs dramatiques ont écrit cette phrase charmante qui résume les deux visions que vous emporterez d'Amérique: « Un bouquet, c'est un cadeau; une fleur, c'est un souvenir ».

Était-ce ma jeunesse, le péril qu'elle venait de courir ou l'élocution — relent de mes jours de théâtre — qui avait réchauffé le texte:

j'emportais le morceau, à mon grand étonnement. Après la soirée, un peintre me promettait un de ses tableaux, que je n'ai jamais reçu; un membre de la délégation me destinait à la politique et me mettait en garde contre l'instinct révolutionnaire; un Anglais me disait: *Young man, borrow money and go West.* Je partis pour Québec.

* * *

Le soir même, en effet, j'accompagnais les délégués qui laissaient Montréal, escortés jusqu'à la gare Viger par les refrains joyeux de nos étudiants.

Un instant nous avons craint une catastrophe; toujours à propos des bagages. J'entends encore Mlle Cormon réclamer une sacoche égarée: « Elle contient, disait-elle gentiment, après l'avoir retrouvée sous un banc, toute ma fortune. » L'alerte passée, le train se mit en marche pendant que les étudiants saluaient d'un dernier « Vive la France » nos visiteurs.

Je m'assis au fumoir. Le général Lebon y terminait un cigare. M. d'Estournelles de Constant, qui n'aimait pas la fumée, le plai-

santa. — « C'est ma dernière cartouche, repartit philosophiquement le général. A notre âge, baron, les habitudes nous laissent, nous ne les quittons pas. » Sur ce mot, il s'en fut au *sleeping* où je l'entendis bientôt grommeler contre quelqu'un. Je me précipitai, craignant qu'il n'eût besoin d'un interprète. Je le trouvai en difficulté avec le moricaud:

— Mais je vous dis pour la troisième fois de préparer mon lit.

— Je veux bien, rétorquait en anglais le nègre désolé, mais je prierais Monsieur de quitter la banquette.

Cependant il s'expliquait en vain, à grand renfort de gestes, et le général persistait à ne pas comprendre qu'on lui refusât la chose si simple qu'il demandait. Il rit de bon cœur lorsque je lui fis entendre l'embarras de son interlocuteur: « Vous êtes assis sur votre lit, mon général, il faut mobiliser ». Il se rendit; et Gabriel Hanotaux qui passait de s'écrier: « Je vous ai toujours soupçonné, général Lebon, d'être un séditieux ».

Le calme s'établit. Seul, Gabriel-Louis Jaray prolongea sa veillée, occupé à classer un volumineux courrier.

*

* *

A Québec, la mission fut reçue par l'aide de camp du Lieutenant-Gouverneur et par le président de l'*Institut Canadien*, M. Ferdinand Roy.

Après Montréal, Québec apparut aux délégués, dès la sortie de la gare, comme une vieille ville de province qui a gardé sa physionomie, avec ses rues étroites, ses maisons que le temps a patinées et qui lui donnent un cachet de chose du passé. C'est son charme. Hélas ! nous avons peu de ces souvenirs: le progrès matériel nous oblige à détruire; les reliques gênent notre essor.

La mission se rendit au *Frontenac* et, après le petit déjeuner, visita la citadelle. Il faisait froid et gris. M. Cormon, enfoui dans sa pelisse, murmurait: « Pas *caldo*, monsieur, pas *caldo !* » Je m'étonnai et je lui rappelai le joli début de son discours à l'Académie des Beaux-Arts: « Cette année-ci, c'est un philistin qui a le grand honneur de couronner nos jeunes et vaillants triomphateurs. Je dis « philistin » car je ne suis pas un ancien pensionnaire de la Villa, je ne suis pas un Romain, et c'est de Rome et de son école qu'il s'agit

aujourd'hui. » Il sourit et m'avoua qu'il ne savait guère que ce mot qui lui servait à traduire, en italien d'atelier, sa première impression québecquoise.

De retour sur la *terrasse*, M. Rouillard, de la Société de géographie, déroula pour M. Hanotaux l'itinéraire de Champlain. Il lui relata son débarquement et lui montra l'endroit où il a posé les assises d'une ville française.

Puis la mission, se dirigeant vers *Spencerwood*, s'arrêta à la chapelle où repose Montcalm. Les délégués y apportaient une couronne de fleurs. M. Hanotaux était ému. Je ne le quittai pas des yeux tandis qu'il restait devant ce tombeau muré. Il regarda longuement. Il se fit expliquer les inscriptions et raconter les incidents de la bataille où périt le héros. Il retrouvait l'effort de la France pour garder notre terre. On lui fit voir le crâne de Montcalm. Quel document ! Il touchait — si loin de la France — une parcelle de la patrie, la réalité du passé.

Le Lieutenant-Gouverneur et lady Langelier accueillirent les délégués avec grâce. Les convives célébrèrent l'*Entente cordiale*, joi-

gnant dans un toast l'Angleterre et la France, tandis que l'orchestre, dissimulé par des tentures, exécutait *God Save the King* et la *Marseillaise*.

Dans l'après-midi, la délégation visita Montmorency. La chute était en beauté, et je lui en sus gré. M. Léon Barthou — qui, en chemin, m'avait raconté mille et une choses sur la vie parisienne et les complexités du Tout-Paris, — admira la falaise nue et ocrée qui lui rappelait les pages de son ami Barrès sur les ravins de Tolède. Près de nous, Louis Barthou et Vidal de la Blache dissertaient sur un vers de Victor Hugo. Un ancien ministre et un géographe qui trouvent de l'agrément au commerce d'un poète, cela me ravissait.

Le retour s'effectua sans incident. Gabriel Hanotaux, avant de rentrer au *Frontenac*, alla présenter ses hommages à l'archevêque de Québec.

Sir Lomer Gouin, qui avait accueilli les délégués le matin même au Conseil législatif, les reçut à dîner avec lady Gouin, au *Frontenac*. Ce fut une fête très élégante. Au dessert, M. Hanotaux rappela les liens de sympathie

qui l'unissaient depuis longtemps à sir Lomer. Et la mission, pressée par l'heure, s'en fut à l'Université Laval ou devait avoir lieu une séance publique.

En une vive envolée, M. Ferdinand Roy présenta la délégation à l'auditoire. René Bazin, dans une conférence sur le roman français contemporain, indiqua les signes précurseurs d'une renaissance et fit le départ entre la littérature et l'article d'exportation.

M. Étienne Lamy exprima sa sympathie pour notre peuple, français de cœur et d'esprit, cherchant dans le culte du passé la raison de ses destinées. M. Gabriel Hanotaux, en historien, dégagea les influences qui nous ont gardés. Puis, avec beaucoup de verve, il présenta ses compagnons de voyage. L'auditoire acclama ces célébrités qui, tour à tour, s'inclinèrent devant lui.

La soirée terminée, la foule s'écoule lentement. Le général Lebon offre le bras à une très jolie femme, et quelqu'un lui ayant fait compliment sur son allure martiale et galante, il rétorque en clignant des yeux: « Oh ! maintenant qu'on fait de l'aviation, les militaires

n'ont plus de vogue ! » M. Louis Barthou, impénitent, avisant des fiacres qui stationnent, improvise ces alexandrins:

Pour qui sont ces sapins, immobiles et ternes,
Vaguement éclairés par de pâles lanternes ?

Ils sont pour nous. Nous y montons et nous nous arrêtons chez M. Ferdinand Roy, pour vider une dernière coupe à la France et au Canada. Peu de temps après, nous sommes à la gare où Sir Lomer Gouin vient dire adieu à la mission.

Le lendemain, à l'hôtel Viger, tous se retrouvent autour d'une table dans un petit salon. Le départ prochain attriste cette heure que nous passons avec nos hôtes.

* * *

René Bazin et Étienne Lamy restaient parmi nous. Le premier faisait, quelques jours plus tard, à l'Université Laval de Montréal, une conférence sur l'évolution des idées religieuses en France. Le second, parti pour l'Ouest du Canada, devait retourner à Québec représenter l'Académie au *Congrès de la langue française*. Avec Édouard-Fabre Sur-

veyer, Paul-G. Ouimet et quelques amis, je le rencontrai lors de son passage à Montréal. Il était accompagné de son sympathique secrétaire, M. Goguel. Étienne Lamy avait admiré l'Ouest dont la vie intense l'avait fasciné. Il nous raconta sa visite à sir Wilfrid Laurier. Prié à déjeuner par M. Monk, il avait retrouvé à sa table le chef de l'Opposition. « Les deux hommes politiques, racontait-il, se taquinaient amicalement. Il y avait juste assez de poudre dans l'air pour que l'on s'amusât de cette guerilla, sans en redouter les conséquences. Si je connaissais mieux la politique canadienne, j'écrirais mes impressions. J'emporte de Sir Wilfrid Laurier, le meilleur souvenir. C'est une personnalité comme on en rencontre peu et une remarquable figure d'homme d'État ».

M. Lamy nous entretient pendant quelques instants du mouvement littéraire en France; et nous dit de nouveau combien il a goûté le Canada français. « Du reste, assure-t-il en nous quittant, j'ai promis d'y revenir, et vous pouvez y compter ».

RETOUR À LA MEULE

J'avais repris le chemin du journalisme et de la littérature, en franc-tireur.

Jules Fournier m'avait fait à *L'Action*, dont il était directeur, un cordial accueil. Il y avait reproduit une allocution que j'avais prononcée devant un groupement nouveau, *L'Association des étudiants*. « En voilà un, disait-il plaisamment, qui ne marche pas en souliers de bœu (f) ».

Je cède à la tentation de reproduire ce texte. Il m'est cher parce qu'il a été écrit par bribes à Paris, dans mon cabinet de travail ou sur une table de café, en pensant aux étudiants que je réunirais autour de moi au Canada. Il est donc, en soi, un souvenir, une sorte de souvenir pur, sans attaches à la réalité immédiate et que j'avais projeté dans l'avenir comme un rêve. Je disais:

« Il se mêle au plaisir que nous éprouvons en venant parmi vous, un peu d'amertume: le

regret d'une chose passée, sans retour. Vous êtes ce que nous avons été et ce que nous restons par le cœur et par le souvenir, des étudiants. Nous sommes vos aînés, mais nous appartenons à la même famille; vous êtes encore à la maison, voilà tout. J'hésite à vous parler comme un ancien — je le suis si peu ! — et je serais tenté de m'adresser d'abord ces propos que me dicte la sympathie bien plus que l'expérience.

Vous formez désormais une grande camaraderie. Vous nous donnez un exemple et vous réalisez un de nos rêves. Votre union trouvera sa force en elle-même. Votre initiative est heureuse pour le renom et le rayonnement de l'Université Laval dont vous êtes aujourd'hui la préoccupation, dont vous serez demain la récompense.

Vous êtes l'avenir: tous les philosophes vous le disent, tous les poètes vous le chantent. Vous regardez s'approcher la vie et vous soupçonnez déjà les soucis, j'allais dire les angoisses, de la responsabilité. Ayez conscience, et de votre rôle et de vos actes. Que rien ne soit accompli par vous qui n'ait en vous sa raison profonde. Ne vous contentez

pas d'exister, mais tracez un programme d'action qui guide votre ambition. Restez maîtres de votre énergie; jugez vos œuvres froidement. Soyez exigeants envers vous-mêmes et gardez votre indulgence pour autrui. Surtout, travaillez. Travaillons. Nous sommes préparés; il nous reste à apprendre. Agissons avec méthode, procédons avec réflexion, avec logique et netteté.

Consacrons notre travail, nos études, nos forces, à une idée, à une cause. Ne nous hâtons pas trop. A chaque pas, à chaque minute, nous sentirons combien il est difficile d'affirmer une chose et comme il faut longtemps, pour en être sûr, retourner sa pensée. Acceptons de n'avoir pas encore d'opinion plutôt que d'en adopter une qui soit erronée; mais ne reculons jamais devant l'effort qui nous formera un jugement sain. Relisez la première page d'un livre de Taine et voyez comment, avant de voter et pour éclairer sa religion politique, le philosophe écrivit les *Origines de la France contemporaine*.

Nul ne finit à soi-même; ne vivons pas seulement notre vie, mais aussi celle de la nation, celle du peuple dont nous sommes une part,

quoi que nous fassions. Approfondissons notre histoire: nous y trouverons la solution des problèmes, peut-être difficiles, de demain. Nos pères ont posé les prémices de l'œuvre que nous accomplissons, que d'autres accompliront après nous, sans la terminer. En passant par nos mains, l'héritage nous impose le devoir de l'enrichir.

« Les adolescents ne connaissent pas l'illusion de créer », écrivait un chroniqueur français. Cela est douteux, au moins dans le domaine matériel. L'énergie s'éveille vite, surtout chez les peuples jeunes où les générations n'ont pas accumulé de patrimoine: la nécessité commande, l'ambition suit. Mais une fois la vie assurée et la richesse acquise, la nation doit s'instruire. Vous le savez, puisque vous êtes là; et vous voudrez être les artisans de la pensée et de l'art. C'est par vous que ce progrès pénètrera notre société: vous y appliquerez votre esprit. Lisez, apprenez, pensez. Mais lire est inutile si, le livre fermé, rien ne reste: des pages parcourues, des notes accumulées, des volumes dépouillés, il faut que la réflexion fasse jaillir la science. Cette science, adaptez-la à votre pays, et vous l'aurez servi

si, durant votre vie, vous lui avez fait le don d'une idée bonne.

Je sais bien que le siècle est ailleurs et que notre civilisation est imprégnée d'arrivisme; mais vous donnerez tort à notre temps en demeurant des intellectuels, malgré le dédain que l'on attache aujourd'hui à ce mot, quand il implique curiosité de l'esprit, spéculation, pensée. Et vous aurez ainsi contribué à fonder en vérité et en raison cet orgueil national que l'on nous reproche, comme s'il ne nous venait pas de notre race et du sang qui court dans nos artères.

Enfin, vous aurez une fierté de plus: celle du cœur. Soyez satisfaits d'être des hommes qui souffrent, que la vie émeut, que la douleur atteint. Ayez le rire large et franc, mais n'ayez pas peur d'une larme, ne vous refusez pas un beau geste, ne réprimez pas les sentiments élevés vers lesquels les battements du cœur, en se faisant plus rapides, semblent se hâter. La plus belle part de la jeunesse, et son plus grand tort aux yeux de certaines gens, ce sont ses illusions, et si parfois on lui conseille de les perdre, il arrive qu'on lui reproche de les conserver.

Qu'importe ! Gardez-les. Si c'est être trop pauvre en un siècle trop riche que d'y vivre avec ses illusions, s'il paraît ridicule, exalté, peu pratique, de croire à l'idéal, croyez-y quand même, portez à votre boutonnière cette « petite fleur au cœur d'or », dût-on vous appliquer ce vers étrange et profond dont je garderai toujours l'écho pour l'avoir entendu tomber des lèvres de Jean Richepin sur la tombe à peine fermée d'un de ses illustres amis:

Tu portes fièrement la honte d'être beau !

* * *

A *L'Action*, je me faisais *reporter* bénévole. J'y publiais quelques articles et les comptes rendus de conférences qui se donnaient à l'*Alliance française*, histoire de me faire la main. J'y prenais un plaisir qui me rappelait le temps où, étudiant à Paris, je rapportais de mes cours des moissons de notes que j'ordonnais avec patience.

Ne sachant pas la sténographie, je suivais le conférencier du plus près possible. J'accumulais des mots. Réfugié chez moi, je m'ef-

forçais de reconstituer, en y mettant quelque style, non pas le texte, mais l'allure de la conférence. Excellent exercice, qui me contraignait à une discipline. Je passais ainsi d'un sujet à l'autre: de *Rabelais* aux *Affinités de l'anglais et du français;* de l'*Âme française* à la *Caricature* et aux *Caricaturistes,* de la *Femme byzantine* à *Chateaubriand et la Bretagne;* et plus tard, du *Théâtre des Mœurs* aux *Époques de l'Esprit français,* une conférence brillante prononcée par un jeune homme trop tôt disparu de notre monde des lettres et dont j'évoque le souvenir avec émotion, Paul Cornez.

* * *

Dans les revues, on pouvait exprimer plus longuement des idées.

L'Action française, fondée en 1917, de format modeste sous sa couverture saumon, était alerte, pleine même de vivacité. Elle se consacrait à la défense de nos traditions. On m'avait demandé le premier article dont j'empruntai le titre, *Vers la supériorité,* à Omer Héroux.

Je restais fidèle à la *Revue Canadienne* qui acceptait des articles sur la science économique, et des conférences.

A la *Revue économique canadienne,* publiée par l'École des hautes études commerciales et où, jeunes professeurs, nous essayions nos ailes, je donnais des essais sur notre politique commerciale et nos expositions à l'étranger, amorces de cette étude d'ensemble que, on le sait, je n'ai pas accomplie.

Je collaborais aussi à *France-Amérique* et à la *Revue Moderne.*

La Revue trimestrielle canadienne est née autour d'une table dans un restaurant de l'Ouest, le Saint-Régis, où quelques amis se retrouvaient à déjeuner. Ils causaient de mille choses, prolongeant le café de discussions ardentes. Ils comptaient parmi eux quelques ingénieurs, entre autres Arthur Surveyer et Augustin Frigon. Bien des propos, en ce temps, s'orientaient vers une fondation. « Nous autres, disait un plaisant de l'époque, nous tenons des assemblées, nous agitons des projets, et tout finit par une revue. »

La nôtre — dont on m'avait confié la direc-

tion — comblait une lacune. Elle porterait devant l'opinion des problèmes essentiels.

Lors des cérémonies qui avaient marqué l'affiliation de l'École des hautes études commerciales à l'Université Laval, le vice-recteur, Monseigneur Dauth, avait insisté sur l'importance des études économiques qui sont propres à permettre aux nôtres d'occuper dans le monde des affaires une place digne d'eux.

Pour répandre dans notre public ces principes économiques et techniques et lui faciliter l'intelligence des grands problèmes actuels, il fallait un organe qui retînt l'attention de l'élite. Comment créer une revue avec chance de vie sans l'appui d'un groupe réunissant déjà un faisceau de bonnes volontés ? La Corporation de l'École polytechnique et l'Association de ses anciens élèves assumèrent le fardeau. *La Revue trimestrielle canadienne* fut leur œuvre. Elle reprenait la tâche amorcée l'année précédente par le *Bulletin de l'École polytechnique*, revue à livrée grise, de format timide, où se réfugiait la prose de quelques spécialistes.

Elle ne se bornerait pas à des articles d'ordre technique; elle chercherait aussi à attirer

ceux dont la curiosité était déjà éveillée par les découvertes modernes et les répercussions sociales de l'industrialisme.

Elle n'aurait pas pour autant à s'éloigner du champ où rayonne l'activité de l'ingénieur qui se préoccupe des conséquences les plus lointaines de son œuvre, et grandit son influence par un complément de culture qui décuple ses connaissances professionnelles. La Revue aurait ainsi un double objet: les sciences polytechniques et les sciences économiques; elle joindrait à l'art du génie des aperçus sur l'évolution économique, la géographie, la finance, l'industrie, le commerce, la législation; et instituerait des enquêtes afin de révéler sous plusieurs jours les problèmes que pose notre économie. Elle serait théorique et pratique. Et variée.

La Revue trimestrielle canadienne parut pendant la guerre, en 1915. La presse, même la presse anglaise, l'accueillit avec sympathie.

Nous considérions la première livraison avec orgueil, sous sa couverture aux anciennes couleurs de Polytechnique; noir sur fond vert. Mais notre joie fut courte. Notre président, M. Ernest Marceau, qui cultivait aussi bien

Montaigne que Shakespeare et qui était l'un des plus « parfaits bilingues » que j'aie connus nous renvoya le numéro criblé de coups de crayon, comme un mauvais devoir de collégien. Nous étions désolés; et nous ne nous consolions même pas à la pensée que, en puriste, il s'était montré sévère.

Les sceptiques cependant souriaient. Lancer une revue, et sérieuse, quelle ambition ! Elle s'évanouirait bientôt de ce monde des périodiques atteint, aussi lui, de mortalité infantile. Elle a vécu et compte aujourd'hui trente-trois ans d'une existence qui a, somme toute, traversé peu de dangers. Sa collection constitue un dossier où l'on retrouve des pièces importantes et rares.

* * *

En janvier 1918, paraissait la première livraison du *Nigog*. Nom étrange, tiré du *Dictionnaire canadien-français*: « Mot d'origine sauvage désignant un instrument à darder le poisson et particulièrement le saumon ». Le titre, disait un journal de l'époque, est « tranchant, net, sec; il fait cocarde ».

Le *Nigog* s'intéressait surtout à l'art. Un premier article, intitulé *Signification*, disait: « Il est temps que la critique soit un sérieux enseignement général et non plus un complaisant bénissage d'œuvres puériles et inhabiles. Les productions littéraires, les concerts, les expositions de peinture et de sculpture, tout le mouvement artistique enfin, doit être critiqué auprès du public averti, par des spécialistes ».

Très éclectique, le *Nigog* accueillait les poètes, les critiques, les artistes, les journalistes et même les économistes. Que de noms parmi ses jeunes collaborateurs ont atteint à la notoriété ! Dirigée par Fernand Préfontaine, Robert Larocque de Roquebrune et Léo-Pol Morin, la revue paraissait chaque mois. Il y avait de la joie, du mouvement, de l'entrain dans cette publication à couverture blonde où un éphèbe d'un habile effort de biceps, attrapait un poisson à l'aide d'un nigog stylisé. Des artistes avaient dessiné les cartouches et les culs-de-lampe.

Le sommaire annonçait des études de John Murray Gibbon, de Rodolphe Mathieu, de Larocque de Roquebrune; Henri Hébert y donnait un dessin; Paul Brunot — qui était-

ce, au juste ? — partait en guerre contre les crétins.

J'y publiai un article intitulé « L'art nécessaire ». Je développais quelques idées auxquelles je suis resté attaché:

Nous n'apprécions pas l'art à sa valeur. Peut-être même avons-nous perdu, de ce côté, de salutaires illusions. Nos aînés, qui ne connaissaient pas les sensations du cinéma, se distrayaient par la lecture, l'étude et la rêverie. Ils vivaient quand nous nous contentons d'exister. Plus près de nos origines, ils n'avaient pas dû, comme nous, choisir entre le confort ou le bon marché et la préoccupation de la beauté. Prisant les jolies choses, ils enrichissaient leur vie quotidienne d'élégance. Bijoux, meubles, vaisselle aux couleurs discrètes ou naïves, argenteries marquées d'un chiffre ou d'une couronne, maisons seigneuriales aux lignes sobres, témoignent d'une civilisation recueillie où s'allient la distinction des manières et le goût.

Nous avons bariolé nos murs et posé des créneaux sur de paisibles demeures. Les rues vont cahin-caha sous le halètement des enseignes lumineuses; et les toits disparates cou-

ronnés de cheminées prennent l'allure d'une armée d'opérette commandée par un général géant: le gratte-ciel. L'aspect est joyeux au grand soleil; mais, à la pluie, triste à mourir.

La vie nous emporte. L'évolution économique nous prend et nous désagrège. Non que la fortune enfante le mauvais goût; mais la poursuite de l'or captive d'abord les volontés et les plie à son empire. Nous vivons en Amérique où l'on a monnayé même le temps. Produire en abondance, en quantité plutôt qu'en qualité, voilà l'aboutissement du siècle des machines.

L'art est devenu le moindre de nos soucis. Il n'apparaît même pas comme un luxe. L'art est une futilité, l'apanage peu enviable de quelques rêveurs, qui mourront pauvres. Il a le tort immense de ne pas payer son homme. Tels de ceux qui ont connu le succès sonnant disent volontiers, en voyant passer un artiste: c'est un garçon de talent. Ce qui est un blâme. L'art, chez nous, est une anomalie, et l'artiste, un excentrique, charmant d'ailleurs et bon garçon, très agréable à recevoir, mais un être à part, comme dans cette comédie où il y avait tout de même un beau vers. S'il s'enrichit, ce

qui arrive, il s'en trouve pour admirer en lui l'homme d'affaires.

Prenons-nous même la peine de penser à tout cela ? Nous sommes-nous posé la question de l'art ? Seuls, quelques initiés s'attendrissent sur notre pénurie; déplorent que l'on rase nos plus chères architectures pour y substituer le vide d'une rue; lamentent les escaliers qui conduisent par l'extérieur à l'étage de nos maisons; honnissent les réductions de monuments que l'on a plantés sur notre sol étonné; pleurent sur l'indifférence de la foule pour les manifestations à caractère artistique; et finissent par dire, sans en rien croire: sale pays ! Mouvement d'une humeur attristée. Ils ajoutent, en guise de consolation, que nous possédons quelques œuvres: à Notre-Dame de Lourdes, pure pensée d'artiste, s'ajoute la chapelle du Séminaire de théologie; à la Banque de Montréal, un peu *parvenue* au milieu de nos indigences, se joignent nos écoles nouvelles et nos bibliothèques; sur nos places, les statues se multiplient, et des morts attendent d'y paraître. On conclut, avec une demi satisfaction: « Telle chose n'est pas mal, mais . . . » C'est déjà quelque chose.

Il y a, à l'horizon, une aube de renouveau. L'État et des associations font des commandes. Nos peintres, dont plusieurs sont prophètes en pays étrangers, sont consacrés par l'admiration mêlée au snobisme. Nos musiciens réunissent des auditoires. Et beaucoup plus nombreux qu'on ne croit sont ceux qui s'éveillent aux émotions de l'art et s'y complaisent.

Cette promesse s'accentuera lorsqu'on aura admis l'utilité de l'art. Pour entraîner certains esprits, il serait facile de montrer que l'art est une richesse, une source dont plusieurs pays tirent d'abondants revenus. Mais l'art est mieux qu'un article de commerce.

L'art révèle, l'art atteste. Sur son art, on juge un pays. « Ils n'ont pas d'artistes » est un mot de mépris qui signifie: ils ne se sont pas dégagés de la matière; ils ne se sont pas élevés au-dessus d'eux-mêmes; ils sont rivés à leur tâche sans un regard vers le ciel, le dos courbé, la main raidie, le cerveau vide. C'est vers l'art que la France tourne ses espoirs de reconstruction. « L'art chez nous tient une telle place, écrit en pleine guerre de 1914, M. André Michel, il a jeté sur le monde un tel

rayonnement que nous n'avons pas à nous excuser de mettre aujourd'hui nos artistes au premier plan de nos préoccupations et de nos espérances. »

L'art, expression du beau, vibration de l'âme, donne, dit encore le même auteur, « la force de tenir ». L'artiste est un producteur. Il rêve et enveloppe son rêve dans une forme qu'il choisit, et qu'il réalise avec amour, avec piété. Quelle leçon ! Il nous apprend que l'œuvre, quelle qu'elle soit, doit être exécutée vraiment, façonnée, travaillée, bâtie. Le sculpteur dresse la statue, corrige, revient, atténue, donne de la chaleur, de la vigueur ou du ton. Comme on voit bien l'œuvre sortir de sa pensée et sa pensée apparaître sous sa main, pétrie lentement, comme une chose précieuse. Puis, l'artiste ayant vivifié la beauté, nous la livre pour qu'elle opère en nous. Elle unit les cœurs dans un même culte. Elle suscite l'action. Quel écrivain, quel poète, n'a pas reçu le souffle de la musique et n'y a pas puisé le désir de créer à son tour, de s'abandonner à la fécondité de l'inspiration ? Mystérieux retour, par où l'artiste participe à l'œuvre de la nation.

Comment l'art se répandra-t-il parmi nous ? Les artistes continueront d'être et de produire, obstinément. Ils deviendront des « autorités »; ils deviendront des arguments. Julien Couture, Bourassa, Hébert, pour ne rappeler que les morts, prennent dans notre histoire une première place. Ils demeurent, car l'art immortalise. Ils sont, pour nous, un témoignage.

Ils ont donné un exemple, que plusieurs des nôtres suivent déjà; et l'avenir reconnaîtra leur désintéressement. Avec eux, nous accepterons l'art, surtout si l'on sait nous dévoiler ses origines et ses caractères, nous indiquer son rôle et sa mission. C'est la tâche de l'école. Ce sera long, très long. Combien de temps faut-il pour apprendre à savourer un beau vers; et combien de temps pour négliger les fadaises ? Le goût se forme avec lenteur par la pratique quotidienne du beau.

*

* *

Je revenais à la conférence. Sous le titre *Des Musardises à l'Académie*, je conduisais cette fois Rostand jusque sous la Coupole, promenant ici et là — de Montréal à Québec, d'Arthabaska à Saint-Jean — une sorte de

biographie dramatique amorcée par le pastiche qui me servait d'excuse:

Mon Dieu, ce n'est pas une cause
Que j'attaque ou que je défends;
Et ceci n'est pas autre chose
Que l'histoire . . . d'Edmond Rostand.

La presse fut froide. Je racontais une vie, elle attendait une opinion. Et je prodiguais les fleurs à l'œuvre inégale et parfois maniérée du poète. Mais, encore une fois, j'étais de la génération de *Cyrano*.

J'essayais aussi d'intéresser le public aux questions sociales. Je lui imposais des conférences sur le féminisme ou le socialisme. J'en dégageais les aspects les plus plaisants.

Le féminisme, auquel je m'étais attaché dès ma vie d'étudiant, était un problème discuté. Je donnais des arguments pour lui et contre lui, avec prudence, et je concluais sur le mot d'Ernest Legouvé, « l'égalité dans la différence ». Formule heureuse à laquelle j'espère que l'on reviendra quand la contrainte de la guerre sera apaisée.

Le socialisme, du moins l'histoire du socialisme et sa philosophie, prêtaient à beaucoup de diversité. J'en amorçais l'étude sous le titre

La question sociale, en reprenant de vieux papiers de ma jeunesse.

L'économie politique m'apportait aussi des sujets en abondance, depuis le capital ou le travail jusqu'au luxe ou jusqu'à la mode. Je tenais des propos sur l'artiste que je considérais comme un producteur, quoi qu'en aient pensé les économistes classiques; sur notre langue dont je réclamais le respect et qui est un singulier appoint, même dans le champ économique. J'insistais sur la préservation de nos forces humaines: le nombre n'est-il pas un puissant atout pour un peuple qui doit assurer ses droits, poursuivre ses conquêtes, défendre sa foi. J'indiquais la progression de notre population depuis son origine française: aucun recul, mais une lutte vigoureuse de la chair contre l'immigration. Cette force, allions-nous l'abandonner aux attaques de la maladie et de la mort ?

*

* *

J'allais participer aux œuvres de guerre ou de paix, appuyer des mouvements nationaux, seconder des initiatives ou même parer à des dangers. Je parlerais pour l'*Aide à la France,*

la *Croix-Rouge*, les *Gouttes de lait*, *l'Hôpital Notre-Dame*, *l'Action française*.

Je retournais aussi à la critique littéraire, et je me payais le luxe d'écrire des préfaces. J'avais toutes les audaces. Ce n'était pas très méchant. Je restais du côté jardin. J'analysais plutôt que je ne jugeais *Le long du chemin*, de Madeleine Huguenin; l'œuvre de M. Camille Roy; *La France vivante*, de Gabriel Hanotaux; *L'Histoire du Canada*, reprise et complétée par le petit-fils de l'auteur, Hector Garneau, et publiée par le *Comité France-Amérique*.

J'en étais là de ces travaux dispersés dont je goûtais la variété, quand je fus rappelé à Paris.

PARIS 1913

Je retrouvai *mon Paris*, si je puis dire sans naïveté, courant aux endroits restés les plus chers dans mon souvenir: le *Quartier*, les boulevards, la Cité. Je revivais ma vie d'étudiant. Des figures familières m'accueillaient d'un sourire. Je serrais des mains amies. Quel retour enchanté ! Rien n'avait changé, ou si peu. En trois ans, une ville comme Paris ne se transforme guère; l'installation de nouvelles bouches du métro et la construction d'immeubles, cachées aux yeux du public par des palissades que l'on dirait inamovibles, se poursuivaient avec lenteur.

* * *

La section canadienne de *France-Amérique* et l'association *La Canadienne* m'avaient invité à faire deux conférences dans le grand amphithéâtre de l'*École libre des Sciences politiques*. Je revenais à mon École, cette fois

pour y prendre la parole, ne fût-ce que quelques heures.

L'auditoire, je l'avais devant moi, et j'éprouvais les impressions que mes maîtres avaient ressenties de sa présence. Je touchais la chaire sur laquelle l'un d'eux déposait son gibus après y avoir jeté ses gants. Ils me dépassaient de mille coudées, mais leur souvenir enveloppant soutenait ma jeune audace.

* * *

La première conférence eut lieu le 13 juin 1913, sous la présidence d'un ami de notre pays, Louis Madelin. En me présentant, il évoqua avec émotion notre province. Après le somptueux accueil des États-Unis, il avait rêvé de se retrouver en France où, dès son arrivée, il se serait réfugié dans une de ces villes où il y a de très vieilles choses noircies et frustes, de vieux logis, de vieilles enseignes, des rues mal alignées — et des souvenirs que les pierres vétustes rendent présents.

Et voilà que la ville de Québec lui avait offert le spectacle dont il avait la nostalgie. Des amis, des frères, l'avaient entouré, fêté. C'étaient des Français par l'esprit, la langue

et la foi. Cette race forte s'était multipliée au milieu de grandes difficultés; et elle avait obtenu que l'on respectât ses droits. De cette attitude séculaire, farouchement gardée au delà de l'océan, la France, qui est traditionaliste sous « ses allures révolutionnaires », tire orgueil. Elle obéit à ses *morts qui parlent* du fond de son âme. Le Canada français, comme l'Alsace et la Lorraine, reste fidèle; mais combien cette fidélité est émouvante au Canada, après une séparation de cent soixante ans, et sous la constante menace de la solitude. N'est-ce pas, pour la plus grande France, une leçon de confiance et d'espoir ?

La suite se perdait sous les fleurs que me valait peut-être ma ferveur pour la culture française mais surtout mon titre de professeur dans une université française d'Amérique. Il me fallait bien un piédestal: j'étais heureux qu'on l'empruntât à l'Université Laval.

* * *

Après avoir remercié le *Comité France-Amérique*, *La Canadienne* et l'École des Sciences politiques, j'exprimais l'admiration des Canadiens pour le président de la soirée.

Un journal de Paris avait annoncé que M. Louis Madelin prononcerait la conférence. « Je regrette, pour l'auditoire et surtout pour moi, lui dis-je, que cela ne soit pas. Si c'était vous, mon succès serait assuré. » Sur ce mot, peut-être douteux, et qui rappelle les facéties de 1830. « Venez de bonne heure, ça fera le mien », ou « Vous êtes soldat, cela pourrait militer en votre faveur », j'amorçais sous le titre « *Les survivances françaises au Canada* » une synthèse de nos résistances.

Je racontais la dernière campagne française, la chute de la colonie, le geste de Lévis, notre délaissement. L'œuvre accomplie par la France au Canada n'avait pas été vaine. En dépit de formidables obstacles, l'essor de la colonie eût été assuré si la fortune des armes ne l'avait séparée de la mère patrie. Repliés sur eux-mêmes, soumis à des constitutions successives, les Canadiens français luttèrent longuement pour conquérir leurs libertés politiques. Aujourd'hui, ils sont, dans la province de Québec, maîtres de leurs destinées. Dans les autres provinces de l'Est et même dans celles de l'Ouest, leur nombre grandit et leur influence s'affermit. Des Canadiens français

ont joué un rôle important dans la vie publique et leur attitude a influencé la politique coloniale de l'Angleterre.

Les Français du Canada ont gardé leurs qualités ancestrales, surtout le paysan, obstiné à sa tâche de vie. Il est resté *vieux Canada*. Gai, gaillard, routinier parfois, âpre au gain, mais hospitalier et ouvert, c'est un être robuste. Dans les villes, les ambitions se croisent et la situation se complique. Les querelles anciennes renaissent et il faut résister à l'absorption qui serait une mort lente, et à l'américanisme qui conquiert le globe et pénètre jusqu'au Paris cosmopolite.

Je recherchais chez nos poètes la persistance de notre sentiment envers la France, depuis Crémazie et Fréchette jusqu'à Jean Charbonneau et Albert Lozeau. Cela mettait de la chaleur dans une péroraison grave où j'exaltais l'énergie française.

* * *

Le 20 juin, je reprenais la parole devant un auditoire un peu plus nombreux, composé en partie de Canadiens français. M. Étienne Lamy présidait.

Présenter un orateur étranger, disait-il, n'est pas facile. Il faut l'avertir de certaines différences, le prémunir contre des réactions qu'il ne redoute peut-être pas. Ce sont là précautions inutiles lorsqu'il s'agit d'un Canadien français. Au surplus, le conférencier que vous allez entendre est chez lui dans cette École où, il y a quelques années, Anatole Leroy-Beaulieu l'accueillait. Pourquoi n'est-ce pas ce maître regretté qui lui dit ce soir: « Vous avez la parole. »

Après avoir remercié M. Étienne Lamy de la sympathie qu'il m'avait prodiguée, je m'excusais de traiter un sujet austère: *L'avenir des relations entre la France et le Canada.* En 1884, Hector Fabre commençait ainsi, à la Société de géographie de Paris, une conférence sur le Canada: « Si nous aimons la France, nous redoutons, je le confesse, les Parisiens et, je le dis plus bas, nous redoutons les Parisiennes... Nous nous sentons désarmés devant votre ironie, Messieurs; nous tremblons de ne pas trouver grâce devant votre sourire, Mesdames. » Voilà bien, pour moi, disais-je, une raison de craindre, mais ce n'est pas la seule. Ici même, un de mes maî-

tres, disparu aussi, Alfred de Foville, citait — pour en démontrer la fausseté par l'élégance de sa parole — cette phrase que l'on attribue à M. Thiers: « L'économie politique est une sorte de littérature plus ennuyeuse que les autres ». Jugez de mon embarras si je dois, devant des Parisiens et, je le répète à mon tour, devant des Parisiennes, parler du Canada sans doute, mais aussi de ce que l'on a appelé avec irrévérence « une science vieille fille », l'économie politique.

L'essor économique du Canada oblige notre population à accomplir de nouvelles conquêtes. La tâche est lourde. Si le pays est riche, si la nature est généreuse et ne compte pas ses dons, il faut mettre à jour ses ressources et les multiplier. C'est d'ouvrir un continent qu'il s'agit. Travail de géant, dur assaut. Le combat se poursuit, audacieux, sans répit: les succès ne l'arrêtent pas, les échecs l'animent.

Au sortir des luttes anciennes, lorsque la Confédération eut apporté un régime de paix propice au travail, on établit des voies de communication pour créer un lien entre les parties extrêmes de ce pays immense. Des raisons nationales exigeaient que l'unité du Canada

fût ainsi assurée. Sir Georges-Étienne Cartier disait déjà: « Ma politique est une politique de chemins de fer ». Ces routes ont précédé la civilisation: elles ont semé des centres d'activité. Le Canada devient le pays du blé, le grenier, la réserve de l'Empire. Avec l'aide d'une finance prudente, les industries se multiplient, le commerce s'étend.

Les Canadiens français participent à ces progrès. Ils ont une large part de la terre où ils vivent. L'ouvrier est intelligent, actif; il manifeste parfois un goût de l'art qui le fait rechercher. Le capital ne manque pas tout à fait. Des Canadiens français connaissent l'aisance et même la richesse; mais la France nous aiderait si elle dirigeait de notre côté ses épargnes.

En terminant, j'évoquais nos écrivains qui nous soutinrent dans notre existence de lutte en augmentant nos raisons de croire et d'espérer; nos écrivains à qui nous n'avons pas rendu un suffisant hommage et qu'une génération affairée néglige d'honorer; tous ces hommes qui, émerveillés des gestes accomplis par leurs ancêtres, cherchaient à en dégager une pensée inspiratrice, à tirer de la leçon des

faits un principe de vie, à enfermer dans une formule féconde la discipline de notre histoire française.

Après la conférence, Étienne Lamy prit de nouveau la parole. Il souligna l'œuvre poursuivie par *La Canadienne* et le *Comité France-Amérique*: « Nous avons conscience que notre plus intime, notre plus indestructible solidarité n'est pas une entente de gains matériels, mais de pensée, de sentiments, de croyances, de goûts, un trésor de civilisation. »

* * *

La presse accueillait avec sympathie ces deux essais, et ma présence à Paris était signalée discrètement par des communiqués.

Je publiais un *Premier Paris* dans *Excelsior*: c'était une partie de ma seconde conférence, coiffée d'un chapeau. Ch. Vincent et Louis Madelin donnaient à *La Gazette de France* et à *La République française* des articles sur le Canada.

Les reporters y allaient de portraits fantaisistes: « Jeune, de taille petite, glabre, sec et nerveux de toute sa personne, sous ce masque d'Anglo-Saxon flegmatique, qui frappe à pre-

mière vue chez presque tous les Canadiens... » Et ailleurs: « Par son physique, par ses attitudes, par ses goûts, par son costume même — une chemise molle semblant former jabot sur sa poitrine —, par sa parole quelque peu archaïque, aux tournures antiques, il évoque le souvenir des grands seigneurs du dix-huitième siècle ». Un autre s'étonnait « de la diction et d'une langue sobre et grave, ferme et surveillée ». Il y en avait pour tous les goûts. Je m'amusais fort. Mais pourquoi étais-je venu jouer ce jeu dangereux ?

* * *

Mes conférences parurent dans la revue *France-Amérique* et furent réunies sous le titre: *Les Survivances françaises au Canada.* Ma première œuvre, si mince fût-elle !

Je l'avais confiée à Plon-Nourrit et je m'attendais à retrouver au bas de la couverture le nom de cette maison. *Plon-Nourrit, Paris 1913,* cela eût très bien fait. J'y voyais un couronnement à mon équipée. J'étais encore jeune, décidément ! Mais l'éditeur ne pensa pas ainsi. Était-ce parce que j'assumais les

frais de l'édition, que je la donnais « à contrat », comme on dit au Palais, ou pour une autre raison à laquelle je n'osai pas m'arrêter ? Toujours est-il que la couverture indiqua prudemment: *Typographie* Plon-Nourrit. *Non dignus intrare.*

Je ne sais plus s'il s'en écoula quelques exemplaires à Paris. Au bout d'un temps, je fis venir au Canada les invendus que je mis en paquet, avec mélancolie, comme l'épicier de François Coppée cassait du sucre.

* * *

A Paris, je retrouvai M. Louis Barthou qui se montra plein de prévenances, en souvenir du Canada sans doute.

Il était Président du Conseil et, malgré ses lourdes fonctions, il faisait montre de beaucoup d'aménité et même de grâce.

Le Comité France-Amérique recevait à dîner, dans l'intimité, à l'occasion du passage de l'Amiral Peary. M. Barthou présidait. Il arriva de la Chambre, sans savoir ce que l'on attendait de lui:

— Alors, qu'est-ce qu'il a fait au juste ce monsieur ?

— Il a découvert le pôle nord, Monsieur le Président ».

Au dessert, il prononce une allocution qu'il termine ainsi, en désignant Madame Peary: « Je m'aperçois, Monsieur, que le pôle n'est pas votre première conquête. » La République a gardé le talon rouge.

Des foyers nombreux nous conviaient. Nous nous laissions emporter dans un mouvement où nous prenions une joie ingénue, infime remous qui nous ravissait de son reflet sitôt disparu. Fièvre sans lendemain mais qui nous réservait tant de souvenirs. « La rumeur de Paris, dit un personnage des Tharaud accouru de sa province, me donnait l'illusion de participer à la supériorité de cette ville et je me croyais de bonne foi le plus parisien des hommes. »

J'évoque avec émotion tous ceux dont l'accueil nous valait cette illusion ! Je revois leurs figures précises sous l'ombre des années. De ces heures intenses, de ces rencontres, naissaient des sympathies dont je retrouverais la fidélité.

En dehors des personnalités de *France-Amérique* et de mes maîtres de l'*École des*

Sciences politiques dont l'hospitalité se renouvelait, nous revoyions quelques connaissances anciennes.

Des étudiants canadiens qui habitaient, de 1907 à 1910, la rue Madame ou ses environs, qui ne se rappelle Monsieur et Madame Lacroix ? Lui, nerveux, le regard timide et résigné, la figure étroite qu'une barbe noire assouplissait. Elle, venue de Bavière à Paris, petite, forte en couleurs, avec des yeux remplis de bonté.

Monsieur Lacroix était facteur. Il partait, tôt le matin, sa boîte cirée en bandoulière. Il y faisait parfois monter, pour un bout de chemin, notre fils Guy, ravi de cette équipée.

Le foyer des Lacroix installé au dernier étage d'un immeuble bourgeois a accueilli beaucoup de Canadiens qui y étaient dorlotés, entourés de prévenances. Le balcon qui longeait tout l'appartement, donnait sur les toits. De là, certains soirs de printemps, Francis Archambault que l'on avait surnommé le Plançon canadien, déployait sur les passants étonnés les splendides accents de sa voix.

Quel plaisir de revoir le docteur Albert Quilliot que nous avions connu chez les

Lacroix et qui était devenu un de nos meilleurs amis. Fort d'épaules, la figure énergique, il promenait sur les gens un regard où luisait un scepticisme indulgent.

Au cours de longues promenades, il m'avait révélé des traits de Paris, à sa manière qui adoptait volontiers le ton gouailleur. Nous avions pris par le Pont des Saints-Pères et le Carrousel pour nous engager, par un soir d'octobre où une pluie fine lustrait les pavés, vers l'Avenue de l'Opéra presque déserte. Comme je m'arrêtais devant le monument de Gambetta, sorte d'obélisque tronqué où s'appuient la redingote de pierre et le geste impératif du tribun, il me dit: « Vous regardez le thermomètre » ? Plus loin, à la sortie des arcades du Louvre, apparut à l'angle de la Comédie française la statue de Musset. Le poète est assis, en proie à une lassitude résignée. Penchée sur lui une muse le réconforte et montre de son bras tendu la route à suivre. Du moins traduirait-on ainsi la pensée du sculpteur. Mais si l'on reste sur terre, l'index de la muse pointe vers l'officine sombre d'un pharmacien. « Voyez, murmure mon cicero-

ne, avec quelle sollicitude la muse dit au poète: le potard est en face. »

En 1910, durant la dernière année de mon séjour en France, j'exerçais les fonctions de secrétaire auprès de notre attaché commercial. Je m'initiais aux à-côtés de la carrière diplomatique, objet de mes illusions et je poursuivais des enquêtes auprès des exportateurs français sur les chances que leur réservait notre marché. Le bureau de l'attaché, installé dans un vaste appartement de la rue Réaumur, m'offrait aussi le spectacle d'un quartier affairé où, deux fois le jour, déferlait le monde de la Bourse et de la confection.

Un matin, après le dépouillement du courrier, mon patron qui se préoccupait pour des fins de comparaison d'établir l'incidence de l'impôt spécifique en France, me confia de relever auprès de gros marchands de grains les prix moyens au cours de l'année précédente des légumes secs et des pois concassés. Je fis sans succès quelques tentatives; mes questions pourtant discrètes semblaient soulever de l'humeur. Je revins bredouille. Mon patron bondit: cela ne valait pas la peine d'avoir décroché un diplôme des *Sciences politiques*

pour échouer dans une poursuite aussi simple...

Le soir, je rencontrai le docteur Quilliot à qui je fis part de ma déconvenue. Il sourit. Son chef, médecin des hôpitaux, l'avait souvent chargé de recueillir des statistiques. Il s'arrangeait pour réunir à la hâte quelques chiffres, suffisamment proches de la probabilité, et il passait le reste du jour à errer sur les boulevards ou à s'attarder dans un parc.

Le lendemain, je retournai chez le marchand de qui je finis par obtenir le prix des pois concassés et des légumes secs en janvier, en avril, en juillet et en octobre. Je divisai la somme par quatre. Et je rentrai, triomphant et modeste à la fois. « Vous voyez, me dit le patron, il suffit d'y mettre de la volonté. » Je n'ai jamais su si mes approximations avaient passé dans un rapport officiel.

Au fond, mon patron voulait rompre ma timidité et me donner confiance en moi. Sous des dehors torturés, il dissimulait un vif sentiment d'humanité. Au cours du déjeuner d'adieu auquel il me convia, devant une entrecôte taillée en biseau et posée sur un coussin de champignons gras, je le compris. Je n'étais

plus son surbordonné. Il me prodigua des conseils où, je sentis passer quelque désillusion et l'amertune que lui avaient parfois laissée le commerce et l'incompréhension des hommes.

Quelques mois après mon retour au Canada j'appris sa fin douloureuse. Ne pas le revoir lorsque je revins à Paris, en 1913, raviva ma peine.

* * *

La Lorraine et l'Alsace, comme le Mont Saint-Michel, s'étaient depuis longtemps dégagés pour moi de la figure de la France, tels deux points de ralliement et d'inspiration. La pensée de Barrès, libre d'abord des entraves du temps, aboutissait à l'acceptation des normes ancestrales.

A sa suite, je considèrerais le conflit entre deux civilisations, je verrais comment se nouent ou s'opposent leurs tiges. Je me débarrasserais de ce que je portais en moi de livres que pour accueillir une vision rapide, sans espérer, au delà des choses, surprendre le secret des hommes.

Je revois mes notes de voyage: elles ré-

vèlent la hâte émerveillée d'une mise en place. Mon regard s'attache surtout aux révélations de l'art, les seules que j'entende et retienne comme des confirmations; l'ordre apaisant de la place Stanislas, la douce terrasse de Metz ouverte sur les lointains de France, le solide orgueil de Strasbourg, tout cela subsistant comme un témoignage parmi les intrusions de force poussées au souffle germanique.

Comment interroger les hommes ? Je ne saurais les distinguer et je n'oserais miser sur leur physique troublant. Il y a bien ce vieillard à la jambe de bois. Décoré de la médaille de 1870, il nous accueille au seuil d'un musée. Il ignore que nous sommes Canadiens et sa chanson nous plaît parce qu'elle personnifie la résistance que nous attendons. Il nous raconte ses campagnes et, en sourdine, sa haine de l'envahisseur.

Un régiment survient, au pas de l'oie. Il fait halte et rompt les rangs. La musique joue *Poète et Paysan*. Un soldat, tout proche de nous qui sommes attablés à la terrasse d'un café, murmure, nous entendant parler français: « Attention aux Prussiens ». Je songe à Herckmann, au *Service de l'Allemagne*.

A la gare, je gagne le guichet derrière lequel s'agite un jeune homme blond, les yeux cerclés de lunettes. Depuis plusieurs minutes, je tourne dans ma tête une phrase en allemand dont je ne perçois pas l'étrangeté mais qui se déroule suivant les mots que je possède de cette langue et qui veut dire: auriez-vous la bonté de me donner deux billets pour Strasbourg: « *Haben sie die Gute mir zu geben zwei Fahr-Karten nach Strassburg* ». Le préposé me pose une question, toute naturelle mais que je n'avais pas prévue: « *Wasse Klasse ?* » Que répondre ? Je connaissais deux ou trois chiffres: *Ein, zwei, drei...* Mais comment dire, « *deuxième classe* » ? Il fallait s'exécuter, puisque j'avais amorcé ce périlleux dialogue. Je fis un effort et je dis en hésitant « *Zweiter Klasse* ». Le jeune homme prit deux billets, les poinçonna, les glissa sous le grillage et me dit avec le plus pur accent français: « Voilà Monsieur ». — J'étais payé !

De Strasbourg, nous montons vers Sainte-Odile, par un long lacet rouge, sous les pins au port d'armes. Du sommet le souffle s'étend sur une campagne assagie et volontaire. Nous visitons le cloître, le cimetière où dorment les

nonnes assemblées, le fameux potager dont, assez curieusement, s'exaltait Barrès. Minutes d'émotion que peut-être nous sommes seuls à éprouver parmi des gens qui retrouvent un décor familier.

Le lendemain, nous suivions le Rhin bordé de pics que crénelaient des châteaux d'un autre âge. A chaque gare, le chef en uniforme attendait que les portières fussent fermées, puis, levant une sorte de sceptre couronné d'un cercle rouge, ordonnait d'un geste autoritaire, accompagné d'un coup de sifflet, la mise en marche. Et le train repartait dans la Forêt noire, pour atteindre, le soir, les Chutes du Rhin, puis Zurich et Lucerne. De ce pays vigoureux et doux, que nous retrouverions plus tard, et qui partage avec l'Italie tant de souvenirs romantiques, nous emportions une image déçue: sauf une éclaircie sur un pic de neige, le voyage dont nous avions rêvé s'acheva sous une pluie tiède. Presque tout sera à reprendre de cette fugue inachevée.

Nous vivons les quelques jours de vacances qui nous restent à Pas-en-Artois où, à raison de six dollars pour quinze jours, nous avions loué une maison fort convenable. Nous re-

trouvions là des amis que nous avions connus quelques années plus tôt, à Saint-Brévin.

Le pays est riche de grâce et de verdure: la plaine, qui s'adosse à une colline est traversée d'une « rivière » comme on dit en France, et que révèle une coulée d'herbes folles. La moisson est faite; et les nonnes de blé, les nonnes dorées, les meulettes de gerbes superposées, semblent agenouillées dans les prés. Elles s'inclinent semblables et pieuses, vers la montagne, comme en méditation. A perte de vue, les blés font ainsi, dans les champs, une muette invocation. La moisson rend grâces. Les nonnes sont rangées par groupes: ici, trois par trois; là, sur deux lignes parallèles, en communauté. Elles ont les mains dans leurs larges manches. Au bout d'un peu de temps, quelques-unes se penchent davantage sur le sol; leur tête se courbe: les voilà presque prosternées. A l'ombre, leur attitude se précise; le soir, le couvent s'enfonce dans la nuit, immobile. La lune dessine dans le ciel pur, sous les yeux des étoiles, les silhouettes recueillies: c'est l'éternité de la prière au Dieu des moissons; le consentement de la pensée devant l'Infini.

*

* *

Je m'échappai aussi vers la Belgique qui accueillait le Canada à l'Exposition de Gand.

Je m'intéressais depuis longtemps à notre participation aux expositions universelles, moyen d'appuyer notre politique commerciale, et j'avais souhaité que le Canada apparût à Gand, non plus comme pays consommateur, client de tout le monde, bornant son activité à l'agriculture et à quelques industries connexes, mais comme pays producteur capable de se suffire grâce à la variété de ses industries. Nous éveillerions l'intérêt de l'étranger, nous attirerions chez nous des capitaux si nous savions donner une idée complète de notre économie, montrer nos succès et créer l'impression d'un peuple entreprenant et vigoureux.

Je traversai la Flandre aux horizons paisibles, où s'active une population laborieuse, et je revis Gand, à la fois cité historique, ville des fleurs et centre économique, qui allie avec bonheur le passé au présent et l'art à l'usine.

Un rédacteur de *La Gazette* de Bruxelles avait vanté le talent de présentation dont la section canadienne avait, une fois de plus, fait preuve; et c'était justice. Notre pavillon, que j'ai décrit autrefois, remportait un vif suc-

cès. A la foule des étrangers, se joignaient les paysans flamands attirés par la renommée, déjà établie en Belgique, de notre pays lointain.

Notre flore et notre faune, la culture de notre blé et de nos fruits, l'exploitation de nos forêts et de nos pêcheries, étaient mises en valeur. Quant à nos minéraux, ils formaient le leitmotiv de notre exposition.

Le visiteur qui avait signé avant moi le registre avait écrit: « *A visit around this beautiful exhibit is a nice trip to Canada, from the Atlantic to the Pacific* ». Rien ne traduisait mieux mon impression, mais à bien y regarder, nos industries proprement dites n'étaient guère représentées. Une fois de plus on avait, en vue d'attirer la main d'œuvre de choix que pouvait donner la Belgique, exalté les beautés du Canada et les chances de succès qu'il offre. Mais l'invite s'adressait aussi aux capitalistes et l'on n'avait pas usé de l'argument qui les eût le mieux déterminés: les premiers résultats de la mise en œuvre de nos richesses, preuve de notre puissance de production et de notre énergie.

* * *

Durant mon séjour à Paris les *Publicistes chrétiens* se réunirent à Montmartre, où le Père Janvier, aumônier de la corporation, prononça le sermon de circonstance. L'assemblée empruntait un caractère particulier au centenaire de Louis Veuillot que l'on allait fêter à Boynes. Un dîner suivit la cérémonie. Il y eut des discours, naturellement; et j'y allai de mon couplet. J'exaltai les ressources de foi, de piété, d'apostolat de la France catholique et je mentionnai que l'Université Laval se préparait aussi à fêter Veuillot.

* * *

Le centenaire de Louis Veuillot devait, en effet, être commémoré à Montréal, à la demande de M^gr^ Paul Bruchési. Celui-ci, avec sa grâce si propre à inspirer confiance aux plus hésitants, m'avait chargé, avant que je parte pour l'Europe, de préparer un éloge de Veuillot. « Le Père Louis Lalande, m'avait-il dit, parlera du chrétien; vous évoquerez l'homme, le journaliste et l'artiste. »

Les deux conférences eurent lieu le 25 novembre 1913 à l'Université, rue Saint-Denis. La salle des promotions, qui existait encore et

à laquelle on accédait par de longs escaliers et des prodiges de résistance musculaire, était pleine à déborder. Les étudiants, comme d'habitude, occupaient les galeries qu'ils animaient de mouvement et de gaieté.

De hauts dignitaires ecclésiastiques, des personnalités du monde des lettres et des professions libérales avaient pris place dans l'auditoire. Les journaux de l'époque mentionnent quelques noms. Je relève ceux de M. Émile Chartier, professeur au Séminaire de Saint-Hyacinthe, et de M. Lionel Groulx, professeur au Collège de Valleyfield: deux prêtres qui s'imposaient déjà à notre public.

Le président de la soirée, M^gr^ Bruchési, me passa la parole. L'auditoire, le voisinage du Père Louis Lalande qui possédait Veuillot à fond, mon sujet, plus difficile à mes yeux que celui dont j'avais traité quelques mois plus tôt devant des Parisiens, tout cela m'intimidait fort.

Je m'excusai d'abord de mon incompétence: lorsqu'on m'avait demandé cette conférence, je ne connaissais guère de Louis Veuillot que l'admirable article de Jules Lemaître. J'avais lu, au hasard d'une bibliothèque, les *Couleu-*

vres et le délicieux *Corbin et d'Aubecourt*, les *Pensées*, substance de l'œuvre de l'illustre écrivain, et quelques pages des *Mélanges* où j'avais essayé d'apprécier sa manière. Je savais l'influence qu'il avait exercée et la place qu'il occupe parmi les prosateurs du XIX^e^ siècle. Je savais aussi ses luttes, et pourtant je ne le connaissais pas vraiment parce que j'ignorais sa vie. C'est le sort des moralistes d'être méconnus. Il m'apparaissait surtout comme un soldat de la foi, lutteur infatigable et irréductible adversaire. Il a d'autres titres à notre admiration et à notre sympathie. La vie ne l'a pas épargné. Il cachait sous sa cuirasse, dont le monde n'a connu que les reflets, le pauvre cœur d'un homme. On l'aimera peut-être mieux ainsi.

Je rattachais Veuillot à ses origines modestes. Je racontais son enfance, têtue et studieuse; sa conversion sur le chemin de Rome; sa vie de journaliste; ses tourments d'artiste; sa bonté et sa générosité. Je disais les trésors débordants de joie et d'intimité de sa *Correspondance*.

Je terminais ma conférence, que j'eusse voulue brillante, par le récit de la visite que

je venais de faire à Boynes, le pays natal de Veuillot. J'avais souhaité voir ce coin du Gâtinais, où jamais l'illustre écrivain n'était retourné. « Ce n'est pas un voyage, m'avait dit M. Lasnier, le directeur de l'*Écho de Pithiviers;* on s'imagine à tort que Boynes est à des kilomètres de Paris. Il faut y mettre deux heures tout au plus. »

La route, depuis Étampes, est ravissante. C'est la campagne de France, fraîche, reposante et soignée. Elle me semble, à moi qui ai l'œil fait aux immenses horizons, un jouet d'enfant où circule un petit train mécanique aux cris stridents et joyeux. Au bas des collines qui se succèdent, courent les plus jolis noms de rivières, sous des arbres qui se penchent. Puis, s'étend la plaine de Beauce, abondante et grasse, où la moisson, réunie en meules, achève de sécher. Merveilleux pays où l'on compte encore par lieues et où les paysans font lentement des *vilottes* de blé, comme chez nous.

Pour atteindre Boynes, la voie ferrée décrit l'arc d'un cercle dont le centre est la cathédrale de Pithiviers, aiguë et dominant la vieille ville. A la gare, je demande où se

trouve la maison de Louis Veuillot à quelqu'un qui me dit, très calme et avec politesse, qu'il ne la connaît pas. C'est la rançon quotidienne de la gloire. Heureusement, le clocher me guide à travers les rues claires; et je suis sûr d'y trouver Veuillot.

Le curé de Boynes, qui porte un nom canadien, l'abbé Grosbois, et M. Sibot, un fervent ami de Veuillot, recommencent avec moi un pèlerinage qui leur est familier. L'église date de plusieurs siècles et réunit plus qu'un style. Sur les fonts baptismaux de granit rouge fut porté, « l'an mil huit cent treize, le vingt-quatre octobre, François-Louis-Victor, né le onze de ce mois, de François *Veillot* (sic) et de Marguerite Adam ». Presque dans la plaine, se trouve, au détour d'une route, une large pierre où était coincée la croix de bois que défendit l'héroïque grand'mère, Marianne Bourassin. « La croix est morte de vieillesse, murmure l'abbé Groisbois; je la remplacerai par une croix de fer, c'est plus résistant ».

Enfin, près du mail, voici la maison natale. Hélas, on l'a restaurée. Elle est trop neuve; et, autour de la fenêtre du second étage, il n'y a plus de chèvrefeuille. Mais l'atelier demeure

tel qu'il était, bas de plafond et chargé de poutres: des descendants de la famille y travaillent encore gaiement.

Au presbytère, dans le cabinet de travail du curé de Boynes, chacun peut voir un buste de Louis Veuillot et une photographie de Monseigneur Dupanloup, ornée d'une signature volontaire. Je dis à l'abbé qui s'étonna de mon mouvement: « Vous les avez confondus tous deux dans une même admiration ? » Il eut un sourire indulgent et me répéta cette parole d'un grand vicaire de l'Évêque d'Orléans: « Ils n'étaient pas dans le purgatoire depuis dix minutes qu'ils étaient déjà réconciliés dans l'Infini. »

INTERMÈDES

Dans ma carrière qui s'amorçait, moitié confinée dans des salles de cours, moitié livrée au public, relèverai-je quelques événements qui n'intéressent que moi mais où je puisais du réconfort ?

La Faculté de droit, noblement oublieuse de mes équipées d'antan, me décernait le grade de docteur en droit à titre régulier. Je ne le méritais guère. Je n'en dirai pas autant d'un de mes collègues qui reçut en même temps cet honneur, Antonio Perrault, dont la figure s'affirmait déjà au Barreau. A cette époque, la plus vive amitié nous unissait; et je n'ai pas cessé, quoique la vie nous ait séparés, de suivre ses succès.

J'entrai, avec le docteur Ernest Choquette, à la Société Royale. Les réunions eurent lieu cette année-là — c'était en 1914 — à l'Université McGill et à l'Université Laval. Rien ne me reste de ces cérémonies, sauf leur in-

térêt, bien entendu, et trois photographies où les membres de la Société sont groupés. Que de vieillards, que de têtes imposantes dans cet aréopage où je pénétrais avec l'impression de devancer mon tour. Aujourd'hui, je compte parmi les anciens.

Elles sont curieuses, ces photographies, pour qui les considère après trente ans. On y distingue des hauts de forme, accessoires disparus depuis, et d'étranges chapeaux de femme. Les hommes ont revêtu la jaquette et le pantalon gris perle qui tombe en tirebouchonnant sur des souliers vernis. Les figures sont graves, préoccupées; et les sourires rares.

* * *

Je ne faisais plus de théâtre, naturellement; mais j'en retrouvais quelque chose au Conservatoire Lassalle, où le directeur nous conviait au moment des examens. Le jury réunissait le juge Gonzalve Desaulniers, Arthur Vallée, Jean Charbonneau, Léon Lorrain, moi-même et, plus tard, Fernand Rinfret.

Quelles agréables soirées ! Nous écoutions les morceaux récités par les élèves intimidés, côté prose ou côté poésie. Il y avait deux

groupes ou, si l'on veut, deux classes: les grands et les pupilles. Parmi ceux-ci, qui étaient de gentils enfants, apparut, un soir, une fillette plus forte d'apparence, épanouie déjà. L'un d'entre nous, — était-ce Gonzalve Desaulniers ou Léon Lorrain ? — murmura: « C'est une pupille dilatée ».

On imposait aux plus jeunes un morceau de concours. Un jour, ce fut une pièce de Ratisbonne, si je ne me trompe:

Mon père avait sa chambre à côté de la mienne . . .

Cela marchait depuis au moins une demi-heure, sinon plus. Nous étions légèrement assoupis ou bercés quand un membre du jury fit circuler le quatrain que voici:

Mon père avait sa chambre à côté de la mienne,
Ma mère avait la sienne à côté de la nôtre,
Et lorsque, par hasard, on ouvrait la persienne,
En regardant dans l'une, on pouvait voir dans [l'autre.

Les examens terminés, la soirée se prolongeait. Nous causions, nous blaguions aussi. Eugène Lassalle nous accueillait largement; Madame Lassalle était le charme même. Parfois Georges Landreau se joignait à nous.

Lassalle nous racontait des traits de sa carrière théâtrale poursuivie à Paris, en province et à l'étranger. Il était venu à Montréal avec une troupe des *Nouveautés*. Quelques jours après son arrivée, il se rend chez le coiffeur. Il s'installe au milieu des clients qui attendent. Un des figaro achève son travail, secoue le drap dont il avait enveloppé les épaules du client, et crie: *Next*. Un monsieur se lève et prend place dans le fauteuil devenu libre. Tour à tour, deux autres de ceux qui patientent répondent au même appel: *Next*. Lassalle, médusé, murmure: « Nom d'une pipe, s'appellent-ils tous *Next* dans ce pays ? »

Il avait reçu une lettre qui, pour une raison ou une autre, ne lui plaisait guère. Elle portait en finale: Répondez-moi, *General Delivery*. Lassalle ne fit qu'un bond jusqu'au bureau de poste:

— Je veux voir le général !

— Quel général, Monsieur ?

— Le général *Delivery*. On n'a pas idée d'écrire une lettre semblable et j'entends lui régler son compte.

Cette aventure le mettait en joie !

PROPOS DE GUERRE

Un jour, ce fut la guerre, celle de notre génération.

Des œuvres de secours aux armées et aux familles des soldats canadiens, français et belges s'organisèrent; le *Fonds patriotique*, la *Croix-Rouge*, l'*Aide au Drapeau*, le *Comité franco-belge*, l'*Aide au Conscrit*, d'autres encore. Elles plaçaient les femmes des combattants, leur assuraient ainsi qu'à leurs enfants des versements en argent ou des services médicaux; veillaient sur les blessés, sur les veuves et les orphelins, sur les malades. Partout régnait le plus pur élan de générosité.

De près ou de loin, je me suis intéressé à toutes ces initiatives. *France-Amérique*, sous l'impulsion de son président, le sénateur Dandurand, contribua d'ailleurs à la mise en marche de la plupart d'entre elles avant de commencer son travail, car le Comité France-Amérique fit sa part. Un appel à la popula-

tion et aux pouvoirs publics lui permit d'expédier au *Secours national français* de l'argent et des camions automobiles.

Sa section l'*Aide à la France* demanda aux mères canadiennes de vider « les vieilles armoires » à l'intention des familles françaises éprouvées par la guerre ou l'invasion. Les colis de vêtements, de linge, de couvertures, affluèrent de la province de Québec, mais aussi des provinces de l'Est et de l'Ouest. Le triage se faisait à Montréal où les objets étaient réparés au besoin avant d'être expédiés à Paris, au *Comité France-Amérique* et au *Secours national français*. Les caisses furent entreposées au Pavillon de Flore qui bientôt devint trop petit pour les contenir toutes.

Et chacun de ces envois parlait, chacun contenait un affectueux salut à la famille française. « C'est un souvenir, faites-en une résurrection », écrivait une mère qui avait sacrifié la layette, les jouets, tout ce qui rappelait le sourire d'un cher disparu.

* * *

C'est en faveur de l'*Aide à la France* que, le 27 février 1917, une soirée eut lieu à la Salle

Saint-Sulpice. L'abbé Thellier de Poncheville, prédicateur du carême à Notre-Dame, y assistait. L'auditoire salua en lui le prêtre soldat qui avait manifesté tant d'héroïsme sur les champs de bataille. Mis en confiance par sa présence, j'évoquai, sous le titre *La France vivante*, l'œuvre de Gabriel Hanotaux. La France vivante, c'est la France d'outre Atlantique, mais c'est aussi la France du Canada.

Peu après, l'Alliance française fêtait le quinzième anniversaire de sa fondation, au Ritz Carlton. Le président de l'Alliance, M. Gonzalve Desaulniers, fit une brillante synthèse de l'esprit et du sentiment français. Pour ma part, je m'attachai à redire les beautés de la civilisation française et les forces de sa résistance: ouvriers goguenards aux muscles solides; paysans, remparts de la terre, remueurs de sol et semeurs de vie; bourgeois gardiens de la tradition, bâtisseurs de fortunes, les plus sûrs témoins de l'histoire; artistes au geste détaché, amoureux des mots et de la beauté, formés au soleil de l'art; philosophes attardés aux douceurs des bibliothèques et attendris par l'espoir d'une découverte; boutiquiers à l'âme close sur leur petite

patrie, la rue; gavroches du faubourg, la pointe aux lèvres et, dans les yeux, le rire français: tous, en se serrant, cessaient d'être la foule pour devenir la nation, prendre corps, s'armer, faire le coup de feu.

* * *

Tout au début des hostilités, en septembre 1914, une délégation belge visita notre pays. Elle venait nous dire les souffrances de la Belgique, envahie malgré les traités qui garantissaient sa neutralité.

La mission se composait de Son Excellence Henri Carton de Wiart, ministre de la Justice; de Son Excellence Paul Hymans, ministre d'État et chef du parti libéral; et d'Émile Vandervelde, chef du parti socialiste. Elle fut accueillie avec enthousiasme. Les étudiants de Laval et de McGill firent fête aux délégués et les escortèrent depuis la gare Windsor jusqu'à l'hôtel.

Le lendemain soir, la mission rencontra le public montréalais au *Monument National.*

A huit heures, la salle est remplie. Des jeunes filles belges circulent, offrant des insignes et des drapeaux. Sur l'estrade pren-

nent place, aux côtés de nos hôtes, les représentants de nos gouvernements et de la ville de Montréal, le consul de Belgique, les présidents des sociétés belges. L'orchestre joue la *Brabançonne*, la *Marseillaise*, *God Save the King*, l'*Hymne russe*, et *Ô Canada*. L'auditoire est debout, vibrant d'émotion.

Au nom du premier ministre du Canada, des chambres de commerce et de la colonie belge, des orateurs souhaitent la bienvenue à la mission.

Carton de Wiart se lève. Je le voyais pour la première fois, lui que je devais rencontrer si souvent dans son pays. Fort grand, la figure ouverte, la bouche volontaire sous une moustache fine, il fut longuement acclamé.

Il souligna la communauté de sentiment qui unit la Belgique et le Canada. « Nous venons d'un petit pays qui tiendrait dans un de vos grands lacs, mais dont la population égale celle du Canada. Et ce petit pays, qui était industrieux comme le vôtre, nous l'avons laissé déchiré, dévasté, imbibé de sang... »

Paul Hymans, très élégant, et que je devais aussi retrouver en Belgique, parla d'abord en anglais puis, sur une moitié de phrase, s'ex-

prima en français aux applaudissements de l'auditoire.

M. Vandervelde, petit, nerveux, socialiste convaincu, s'attaque à la guerre: « Nous ferons la guerre à la guerre, pour la paix. Les Allemands ont tout offert à la Belgique en retour d'une seule chose qu'elle perdrait: l'honneur. Le gouvernement, à cette heure solennelle, n'a pas trompé la confiance qu'on avait mise en lui. Et l'armée belge a infligé à la puissance militaire la plus formidable du monde un échec que l'avenir montrera irréparable. »

Puis ce fut mon tour. Je devais saluer, au nom de notre population française, l'héroïque Belgique.

J'avais préparé un discours où j'avais mis, avec l'élan de ma jeunesse, toute l'affection que je portais à la Belgique.

Je rappelais la collaboration qu'elle nous avait donnée en nous envoyant ses professeurs, ses ingénieurs, ses industriels, ses artistes, ses paysans et ses ouvriers, en fournissant à notre industrie l'appui de ses capitaux et en nous offrant l'exemple de son énergie.

J'évoquais la résistance belge, jaillie du pays de Maeterlinck qui chanta les abeilles, du pays de Bruges où, sous la douce torpeur des toits crènelés, vit et travaille la dentellière, du pays des clochers et des beffrois où se sont transmis de génération en génération le courage et l'audace des grands bourgeois communiers; de Gand, ville des fleurs et reine de la terre flamande, de Liége au cœur français, des noires régions de Mons et de Charleroi; de toute la Belgique, la petite Belgique comme nous disions pour mieux marquer la grandeur de ses destinées. Je résumais son attitude dans un mot pourtant peu orthodoxe mais qui passa la rampe: *Non serviam*, je ne servirai pas !

Je terminais par un vœu que Madame Vandervelde avait émis déjà: « Plus tard lorsque le sort des armes en aura décidé; lorsque les alliés auront signé ce qu'on appellera le traité de Berlin, pour mieux le clouer dans l'histoire; lorsque tout sera terminé et que la justice aura vaincu; lorsque les troupes reviendront vers Paris qui, demain comme hier, apportera à l'héroïsme la consécration de la

gloire; souhaitons voir, précédant les soldats russes, lourds de leurs victoires, précédant les chers fantassins français et canadiens, précédant les soldats anglais impassibles et tenaces, s'avancer au chant de la *Brabançonne*, où perce un appel de clairon, les glorieux soldats de la Belgique, restés debout dans la lumière d'une Europe nouvelle; de la Belgique, pays du droit vengé, des libertés reconquises, de la parole gardée, fût-ce dans le suprême silence de la mort. »

L'atmosphère, les vibrations d'une salle remuée par la seule évocation du peuple martyr, les couleurs belges que les mains agitaient, tout cela porta beaucoup trop haut un mouvement qui avait surtout pour mérite d'être animé par l'émotion.

* * *

Au cours de l'hiver de 1917, la Société Saint-Jean-Baptiste avait organisé au Monument National une réunion publique à l'occasion de l'ouverture de la campagne de souscription au *Fonds patriotique* et à la *Croix-Rouge*.

Le Gouverneur du Canada, le duc de Devonshire, occupait un fauteuil sur l'estrade.

Face au duc, une salle emplie à déborder.

M. Victor Morin salua le Gouverneur qui répondit en français. Sir Herbert Ames et le sénateur Raoul Dandurand expliquèrent les raisons de la campagne qui s'ouvrait, la troisième depuis la guerre. Il fallait des sommes considérables pour aider les familles des soldats — près de douze millions de dollars pour 1917 — car le Gouvernement, qui versait une solde aux recrues, ne tenait pas compte des familles nombreuses ni du coût de la vie, variable selon les régions. Dans cette guerre où le Canada était engagé, toutes les classes de la société devaient faire leur part en contribuant aux œuvres de secours.

Je me levai. Je tenais la parole et, avec elle, une chance inespérée: celle de poser, devant le représentant du Roi, nos revendications.

Je trouve dans cette allocution l'expression de nos griefs à l'égard de ceux qui, pour des raisons politiques ou pour d'autres motifs, s'attaquaient à notre province française:

« Excellence, puis-je en le modifiant un peu

rappeler ce vers tiré de Cyrano de Bergerac qui fût un pêcheur de lune malheureux et une âme généreuse:

Puisque la compagnie est, je crois, au complet
Veuillez donc la présenter au duc, s'il vous plaît ...

« Pour la seconde fois, vos fonctions vous conduisent parmi nous. Hier, vous visitiez l'Université Laval et nos maisons d'enseignement. Aujourd'hui, c'est le cœur de notre race que vous touchez. Notre société nationale vous a accueilli par des paroles où vous avez reconnu une pensée de bienvenue.

« Ce peuple qui vous entoure, on vous a sans doute dit qu'il est fier de ses origines et qu'il y voit un titre de noblesse.

« Nos pères sont venus d'Europe. La nature leur ouvrait ses solitudes. Dans le silence que scrutait le regard émerveillé des découvreurs, s'éleva, au bruit cadencé de la pagaie, la chanson de France dont l'écho s'enrichit. Là commence la prise de possession, notre effort laborieux et tenace. Champlain et ses compagnons, penchés sur les premières semailles, écoutent, le cœur battant, remuer cette chose qu'ils ont créée: la vie. Bientôt,

le hameau s'organise au sein de cette pacifique conquête. Bientôt, les blés sont assez lourds pour permettre l'espoir; la maison est assez nombreuse pour qu'y balbutie l'avenir: près du clocher qui pose ses assises dans le sol, les morts vont dormir par qui le peuple prend naissance dans l'immortalité.

« L'œuvre grandissait, lorsque passèrent des jours mauvais que nous avons pourtant exaltés pour y puiser une raison de vivre. La terre resta la bonne conseillère. Qui déplacerait le poids de cette tradition ? Les rides du sillon sont le signe d'une longue résistance. Le paysan, lent fondateur de peuples, s'appuya sur sa bêche. A la force des armées, à l'assurance des conquêtes, aux conséquences de la défaite, il opposa la paisible durée de son geste. Une heure vint où sa vigueur triompha par sa vérité même. L'âme populaire eut raison des sarcasmes, des haines et des violences. Elle s'exprima à la tribune, où la loi, accordée par l'Angleterre, la convia. Qu'entendit-on alors ? Tout le passé, fait de bure et d'étoffe sombre, se réveilla. Il passa dans la voix des orateurs. Au nom du droit que le vainqueur venait d'imposer, il clama

vers la justice. Sir Louis-Hippolyte Lafontaine, synthèse du mouvement, formula une interprétation si juste de la Constitution anglaise qu'elle devint un principe de la politique coloniale britannique.

« Dès lors, le peuple reprit son travail. Au sein de la Confédération, il donna le spectacle de la tolérance et de l'honnêteté. Il garda ses traditions et resta fidèle à sa langue, qui est assez pure pour que ceux qui nous viennent de France s'y reconnaissent. Il pensait généreusement.

Si vous voulez comprendre l'idée très haute qu'il se faisait de sa patrie, demandez à un artiste de vous expliquer la vision apaisante et pleine de promesses qu'il a arrêtée dans le bronze. Sur une de nos places s'élève un monument qui est un symbole. Quatre femmes représentent les quatre grandes races — anglaise, écossaise, irlandaise, française — qui dirigent ce pays. La race française est assise: la première elle s'est emparée du sol; elle est chez elle. La race anglaise tient un emblème où sont harmonieusement rapprochés le lys, la rose, le chardon et la harpe. L'industrie et le commerce, agents de notre prospérité, unis-

sent leurs efforts, confiants dans l'avenir qui est inscrit dans le livre ouvert sur lequel se penche un enfant. Un homme, jeune et fort, proclame la liberté civile dans l'union et délivre la conscience en brisant la chaîne du préjugé. Face à la rue, une femme — la Paix — tenant une branche d'olivier qu'elle élève au-dessus de la foule, laisse sur ses genoux une épée sans attache. Plus haut, le pacifique Édouard VII, revêtu des attributs royaux, étend sur la couronne une main que les nations ont appris à respecter. Cette pensée si juste, ce témoignage si complet, est d'un sculpteur que Sir Arthur Conan Doyle eût voulu voir siéger à l'Académie royale de Londres, et qui porte, lui le pionnier de l'art, le nom que portait le pionnier du sol, d'un sculpteur canadien-français, Philippe Hébert.

« La guerre surprit ce peuple dans son rêve de paix. Depuis plus de deux ans, son angoisse se porte vers les terres lointaines où des armées se heurtent. On a dit qu'il n'avait pas fait son devoir. N'est-ce pas parler trop tôt et risquer de tarir des initiatives d'autant plus admirables que, souvent, elles sont plus dépourvues ? Le paysan, qui représente le

nombre, est resté à sa charrue où il poursuit l'œuvre, précieuse au point de vue économique et militaire, de nourrir les forces et de maintenir la vie. Les ouvriers, mobilisés de l'industrie, forgent nuit et jour des armes. Des femmes travaillent, sans cesse, les larmes aux yeux, pour les hôpitaux anglais et français. Un vaste mouvement trop peu connu fut organisé, « l'Aide à la France », qui porta au *Secours national français* et aux pioupious le souvenir de la nation. Nos gouvernements ont versé des millions aux fonds anglais, canadien, français et belge. Nos soldats sont partis, plus nombreux que l'on ne croit. Malgré une statistique qui n'a rien d'officiel et qui n'enregistre pas la poussée de ceux que l'on a refusés, ils gagnent tout de même des batailles. Sans cesse, des œuvres sollicitent l'appui de l'opinion: ce soir même les organisateurs de la souscription nationale au Fonds patriotique et à la Croix-Rouge nous font, pour la troisième fois, un appel.

« Nous y répondrons. L'heure presse. La misère n'attend pas, et il ne faut pas que la misère s'ajoute à la séparation. Jusqu'à ce que l'État, par un impôt, répartisse équitable-

ment les charges, nous assumerons la tâche d'adoucir la souffrance et de rassurer l'héroïsme. De chez nous sont partis des Français, appelés par la loi de leur pays. Ils sont allés grossir les rangs de leurs armées qui donnent l'exemple de la résolution, de l'endurance et du courage. A leurs femmes et à leurs enfants, nous devons assurer le repos que tant de vaillance a plus que mérité. D'autres sont partis pour la Belgique dépouillée, qui n'a plus de patrie que dans le cœur de ses fils où elle renaît en une invincible espérance. D'autres sont allés vers l'Italie alliée. D'autres servent l'Angleterre sur le sol de France: ce sont les nôtres, Tommies et Canadiens français. Tous comptent sur nous. L'honneur et la fraternité commandent et, devant ces mots-là, nous n'avons jamais reculé.

« Nous donnerons enfin, et largement, parce que, au-dessus de cette mêlée atroce plane un principe, dans toute sa pureté et sa force irréductible, celui-ci: partout où bat un cœur s'anime le droit d'aimer, partout où vibre une parole s'affirme le droit de penser, partout où un peuple, si petit soit-il, travaille et peine, espère et lutte, persiste le droit à la vie, le

droit au respect, le droit à l'immortelle justice. »

Peut-on prévoir les retours d'un auditoire ? Je ne m'attendais pas du tout à ce qui m'arriva. Tout alla bien, au début; je veux dire que tout se déroula normalement. Je tentais, somme toute, devant le Gouverneur, une synthèse de notre histoire. Lorsque je prononçai, à propos de la race française, ces simples mots: *Elle est chez elle,* ce fut une explosion. « Les quatre petits mots, très simples, avaient à peine frappé l'air de la salle que l'immense public du Monument National éclatait en applaudissements, écrivait Omer Héroux dans le *Devoir;* et ces applaudissements ne voulaient plus finir, ils tournaient à l'ovation. M. Édouard Montpetit venait de recevoir le plus enthousiaste accueil, le plus magnifique remerciement que ses compatriotes lui aient jamais donné. » À la vérité, dans cette extraordinaire aventure, je n'étais pour rien. Je ne comptais pas. Il n'y avait plus, en présence, que le duc et l'auditoire qui réagissait. Cette minute laissait prévoir de notre part des attitudes qui devaient se manifester à propos de la conscription.

*

* *

Le 11 novembre 1918, j'étais allé subir un traitement chez le docteur Damien Masson à qui, déjà, je devais tant. Il avait son cabinet rue Sainte-Catherine dans un immeuble dont la façade de pierre attenait au long mur de brique de l'*Institut Nazareth*. En sortant de chez lui, la rue m'apparut pleine d'une foule agitée dont s'élevait un immense cri de délivrance que les cloches de la ville portaient au ciel.

Mais, ce n'était pas tout à fait la fin. La guerre, nous le savons, ne s'achève pas sur une exaltation, si vibrante qu'elle soit. Elle laisse des blessures à panser, des initiatives à poursuivre; elle impose à l'humanité meurtrie un troublant effort de relevailles.

Peu de jours après l'armistice, j'exposais devant les Chevaliers de Colomb l'œuvre de la *Croix-Rouge*. L'auditoire était restreint; mais, disaient les journaux de l'époque, « la qualité suppléait au nombre ».

J'expliquai que la *Croix-Rouge* ne se repose pas dans la paix; qu'elle la dépasse, continuant, les morts ensevelis, à se porter vers les blessés, les prisonniers, les disparus, pla-

çant, au delà du carnage, le signe de la Rédemption.

Fondée depuis peu au Canada, que n'avait-elle pas accompli ! Hôpitaux, ambulances, remèdes, approvisionnements, « douceurs », autant d'aspects de sa maternelle activité. Qui n'entendrait pas l'appel de cette Saint-Vincent de Paul des blessés ? Pour maintenir sa tâche d'humanité, il fallait des ressources. On sourit aujourd'hui devant la somme modeste qu'elle demandait pour répandre tant de consolations: à peine un million et demi.

Le 27 novembre, la Croix-Rouge s'adressait au grand public. La réunion, eut lieu au *Monument National* sous la présidence de Sir Wilfrid Laurier qui fut longuement acclamé. Lady Laurier avait pris place dans une loge. Le docteur H.-S. Béland, présenté à l'auditoire par Sir Wilfrid, raconta avec émotion et non sans humour ses années de captivité en Belgique occupée. Je retrouvais sa figure, quand elle était au repos, et son bon sourire. La vie nous avait rapprochés, quoique je fusse plus jeune que lui, et, des hommes politiques que j'ai connus, il demeure un de

ceux vers qui remonte volontiers mon souvenir.

On m'avait demandé de le remercier. Je saluai d'abord Sir Wilfrid Laurier à qui je décochai une sorte de madrigal: « Chaque peuple a son miracle: la France, le miracle la Marne sinon celui de la guerre, et nous-mêmes, suivant l'expression que le révérend Père M.-A. Lamarche a trouvée bien avant Maurice Barrès, le miracle canadien. Est-ce pour rester fidèle à la tradition que vous avez voulu, Sir Wilfrid, qu'il y eût un miracle de l'homme d'État ? A voir combien peu les années ont pesé sur vous, combien en ne vous prenant rien elles vous ont enrichi; à vous retrouver si jeune, je suis tenté de répéter l'erreur que faisait M. Borden lors de la session de 1911 et de vous appeler Monsieur le Premier Ministre.

La suite de l'allocution reprenait l'action des nôtres dans la guerre: sur le champ de bataille, dans le domaine économique, dans la charité.

La lutte a mis aux prises deux civilisations enfantées par de longues traditions: l'une, fondée sur l'idée de puissance, inspiratrice

de domination et de conquête; l'autre, préoccupée depuis toujours d'humanité. Le Canada français n'a même pas eu à choisir ce dernier parti qui est essentiellement le sien. Il a combattu pour la liberté des petits peuples. S'il a accompli quelque chose par ses soldats, ses ressources et ses œuvres; s'il n'a espéré de cette guerre que la gloire; s'il a voulu poursuivre ses destinées, qui sont canadiennes et françaises, et enrichir son pays du génie de sa race, qu'on lui accorde au moins ce que Albert-le-Grand, généralissime et roi des Belges, vient de donner à ses sujets, l'égalité du droit et de la justice.

* * *

Teint rosé, cheveux blancs, moustache alerte, taille fine, le Général Pau, héros de deux guerres et glorieux blessé, nous rendait visite en 1918, accompagné d'une mission dont faisait partie André Siegfried et qui, venue d'Australie et de Nouvelle-Zélande, retournait en France par le Canada, point d'arrêt du souvenir français.

La mission fut accueillie par l'Université, l'Hôtel de Ville, les Chambres de commerce

et le *Canadian Club*, stations obligatoires de ces pèlerinages à double foyer dont l'objet est de fortifier les attaches intellectuelles et d'orienter les intérêts économiques. Un dîner réunit, dans la grande salle du Ritz Carlton, pavoisée aux couleurs anglaises et françaises, des figures du Tout-Montréal. Un incident égaya la fête. Les garçons de table, le jour même de l'arrivée de la mission, avaient déclaré la grève. Des jeunes filles, qui s'étaient dévouées aux « Abris de Guerre », assurèrent le service, agréables dans leur uniforme qui constellait d'un mouvement bleu et blanc l'ordinaire placidité d'une réunion bourgeoise.

Le dessert amorça l'éloquence. Une toute jeune Alsacienne, Hortense Apy, portant la cocarde tricolore sur sa coiffe noire, remit une gerbe de roses au Général qui, après avoir salué d'un mot aimable les serveuses improvisées, remercia ses hôtes et s'en remit à ses compagnons d'en dire davantage.

Appelé à prendre la parole, j'évoquai la carrière du général et le tableau dont il était, pour nous, soudain détaché. Il avait commandé. Dans l'angoisse des premiers com-

muniqués il avait jeté ces mots que l'avenir a tenus: « Les Français en Alsace ! »

La France avait fait l'union sacrée en lui et par lui. Insoucieuse aux yeux de certaines gens, elle est restée fidèle à elle-même. Sa jeunesse était ardente et prête. Pour elle, le petit-fils de Renan avait écrit la *Veillée des Armes* où la pensée individualiste acceptait la discipline militaire. La jeune France entrait dans la carrière où les aînés vivaient encore.

Au moment où la guerre éclata, nous cherchions à distinguer les chefs qui avaient déjà connu la mêlée. Nos pensées s'attardaient sur les officiers des conquêtes coloniales et sur les anciens lieutenants de 1870. Pau en était. Il avait refusé le commandement suprême et fait passer en Joffre l'âme de son choix. Délégué de l'armée, il avait appuyé la loi de trois ans. Au seuil de sa retraite, il n'avait pas accepté l'épée d'honneur qu'on lui offrait; n'avait-il pas la sienne et l'affection de ses soldats ?

Il gardait la foi qui est la vie. « Le triomphe est certain, disait-il, mais il faut que l'on sache que la lutte sera rude et difficile. Refusons-nous donc à des joies trop promptes et

sachons que la sérénité, l'endurance, le sang-froid dans l'épreuve sont nos plus hautes vertus. Le reste va de soi, c'est-à-dire la fureur au combat, le mépris de la mort. »

Pour combattre, la France s'enveloppa d'un morceau d'horizon.

Derrière le mur des armées, la nation s'organisa à leur exemple. Chacun comprit son devoir et s'y adapta. La victoire pouvait dépendre du plus humble, car la tâche était commune. Le travail obscur n'en fut pas moins admirable. Il fallait des armes, des munitions et des vivres; des hôpitaux, des usines et des transports. Il fallait la pensée, la science, l'action et jusqu'à l'art. Ce fut un faisceau.

La France a tenu quand la Belgique allumait sur les hauteurs de Liége les feux de sa vigilance. Elle a tenu quand l'Angleterre, gagnée par les ressacs de la mêlée, forgeait ses armes et veillait sur les mers. Elle a tenu jusqu'à ce que les Dominions habitués aux distances les franchissent et jusqu'à ce que l'un deux lui ramenât ceux de son sang. Elle a tenu pour que l'Italie joignît à la justice de rester neutre, le geste de ne pas demeurer

impassible. Elle a tenu jusqu'au retour de La Fayette, jusqu'au jour où les États-Unis, cessant d'être un pays jeune, lui ouvrirent les ressources de leur énergie. Elle a barré la Marne, dressé Verdun, pavé les plaines du Nord.

L'œuvre de la France se poursuit. Le général Pau ne pouvait pas s'en désintéresser. On le retrouvait, représentant militaire, en Russie, en Roumanie, en Serbie, en Italie, en Suisse. Fortune singulière: blessé et victorieux comme la France, il faisait après elle, la conquête du monde. Un journal de Rome l'avait pressenti: « Les foules, disait-il, avec la rapidité de l'éclair et la violence d'un instinct vraiment sain, ont deviné la France à travers le geste, le sourire et l'émotion du général Pau. »

On avait fait allusion, en France, à ces postes de télégraphie sans fil qui enregistrent la pensée, lorsqu'ils sont accordés. Le général joignait un poste dès longtemps accordé à la civilisation française. Pays français et plus profondément encore qu'il ne paraît; et par des manifestations dont nous-mêmes restons parfois étonnés; par ses attitudes, son

esprit, sa langue, ses lois, ses mœurs, et, plus intimement, ses coutumes et son cœur; et même par ses défauts qui sont, sans doute, ceux de ses qualités, en sorte qu'il est bien humain qu'il les chérisse. Gardons très hautes nos antennes, tournées vers l'infini, dans la quiétude de la vérité. Au-dessus des personnalités, des circonstances immédiates, des nécessités passagères, des querelles, nous nous rencontrerons plus sûrement, nous serons mieux accordés dans le pur domaine de l'idée, réalité affinée; de l'idée issue des choses et principe des choses, en qui se perpétue le monde que l'épée a défendu.

CONSCRIPTION

La conscription menaçait le pays. Une loi imposant le service était devant les Chambres.

L'opinion se dressait dans notre province, et ailleurs, contre cette mesure. Notre génération — celle des moins de quarante ans — devait prendre attitude. Redoutant l'agitation que provoquait un projet imposé par un gouvernement qui avait prolongé son terme d'office, nous voulions dégager notre responsabilité et ne pas rester muets devant l'orage.

« Ils étaient quatre qui ne voulaient pas se battre », disait plaisamment la rue Saint-Jacques: Paul-Émile Lamarche, Athanase David, Antonio Perrault et moi-même. Nous acceptions la participation à la guerre et le volontariat; mais nous pensions que le Canada, suffisamment engagé du côté militaire, avait désormais à poursuivre son travail de production. Au cours de conciliabules tenus dans un

café du quartier des affaires, nous nous étions partagé la tâche: dans une assemblée convoquée au *Monument national* nous traiterions du problème politique, militaire, constitutionnel, que posait la conscription, et des conséquences économiques qu'elle entraînerait.

Le grand soir arriva. C'était le 7 juin 1917. La salle était comble. Un auditoire calme: des bourgeois, des hommes de profession, des ouvriers, nombre de jeunes.

Le premier je pris la parole.

Le moment était difficile. Exprimer son sentiment devenait un devoir. Seule la raison triompherait de la crise. Écartons les divisions et que notre effort se poursuive dans une volonté commune, respectueuse de la justice.

« Sans intention politique » (ce que j'étais mordu !), je signalais la nécessité de conserver et d'intensifier nos forces productrices, pour éviter une dépression où sombrerait notre avenir, et pour aider les nations alliées en leur apportant munitions et vivres, ce qui, de l'aveu d'hommes politiques anglais et français, était un moyen de victoire aussi sûr que la lutte armée.

J'insistais sur l'importance du facteur économique dans la préparation de l'après-guerre. Là encore, je n'étais pas seul. De nombreuses autorités préconisaient une action propre à augmenter la production, à renouveler les méthodes d'échange, à multiplier les moyens de communication. En vain aurions-nous lutté si l'avenir nous trouvait désarmés devant la concurrence que nos ennemis se préparaient à nous faire, sitôt la paix signée. Le Canada, avait-on dit, retirerait de cette guerre des avantages sous forme de traités de commerce. Comment bénéficierions-nous de ces traités, si larges fussent-ils, si nous n'avions pas affermi notre économie ? Nous n'y arriverions qu'en y appliquant tout de suite les forces que nous possédions.

J'analysais le rôle du Canada qui avait fourni aux alliés des hommes, des armes et de l'or. Je citais des chiffres et des témoignages. L'industrie, l'agriculture et la finance avaient une lourde tâche.

C'était un discours ferme, mais assez gris.

Mes compagnons se livrèrent à l'ironie, au sentiment, à l'éloquence et furent plus vivants.

Chacun à sa manière, ils eurent des mots qui soulevèrent l'auditoire.

Nous parlerons, sans souci du silence où plusieurs de nos compatriotes se murent, disait Antonio Perrault. Nous nous opposons à une loi autocratique où s'égarent nos hommes politiques. Le temps est venu de poser des actes. Notre silence serait mal interprété. Or, très peu de gens parlent. « Personne ne proteste dans la province de Québec, nulle autorité », disait naguère un homme politique. Aujourd'hui, pourtant, un réveil se produit par tout le Canada...

Comme État autonome, nous avons le droit de nous intéresser au conflit européen, mais sans compromettre les intérêts canadiens, si attachés que nous soyons par les sentiments et la pensée à la France et à l'Angleterre.

Cette loi — la plus oligarchique qui soit — aurait pourtant un bon effet: elle provoquerait une union plus étroite entre les vrais Canadiens.

Forçons nos dirigeants à respecter la Constitution, et à comprendre que le Canada est habité par deux groupes qui ont des droits égaux et méritent une justice égale.

Les Canadiens français n'ont pas envie de s'arracher du sol natal. Et si on les force à traverser les mers, que l'on soit bien persuadé qu'il y en aura encore assez pour assurer leur survivance... Nous resterons dans la maison où nous sommes entrés par la porte de devant. Représentants de la tradition, les Canadiens français apparaîtront après la guerre comme les plus solides soutiens de la patrie canadienne.

Une ovation accueille Paul-Émile Lamarche. Très en forme, il prononce l'un des plus forts discours de sa carrière et provoque tour à tour le rire et l'enthousiasme. Refusant de s'engager sur le terrain de la passion, il envisage la question à la lumière du bon sens: ses arguments seront plus stables.

Le Canada participe à la guerre. Il a levé des troupes qu'il entretient, qu'il ramènera au pays. Il veille sur les familles des soldats, secourt les mutilés, remplace les ouvriers dans les usines. Tout cela exige des sommes énormes.

Faut-il aller plus loin ? La situation est devenue lourde. On exige notre participa-

tion « jusqu'au dernier sou, jusqu'au dernier homme ». Ce serait un suicide national.

Du point de vue constitutionnel, nous aurions pu nous abstenir. Notre intervention a été un acte volontaire. Nous avons à décider aujourd'hui si notre pays vivra. La conscription serait une folie. La nation dictera sa volonté et non pas un parlement qui n'existe plus: un plébiscite s'impose. Un gouvernement de coalition ne grouperait que des intérêts.

Acclamé par la foule, Athanase David prononce une vibrante allocution. Au-dessus des intérêts de parti et même du dévouement à ses chefs, il place l'attachement à son pays. Il s'intéresse à cette jeunesse que la conscription plongerait dans le désarroi. Turgot disait au roi de France, au début de la Révolution: « Sire, tout le mal vient de ce que nous n'avons pas de Constitution ». Nous en avons une, mais nous ne la respectons pas. Il est temps de nous rallier à un sentiment qui soit canadien, si nous voulons réagir contre les dangers qui nous menacent. Nous sommes à une croisée des chemins; notre avenir dépendra du choix que nous ferons. Que notre mot

d'ordre demeure, *Ô Canada, mon pays mes amours.*

Henri Bourassa avait pris place dans une loge. Réclamé à grands cris, il prononça quelques mots. D'une voix ardente, qui prit aussitôt le ton de l'éloquence, il se dit heureux de la manifestation dont il est témoin. Il conseille le calme et la modération, seuls moyens efficaces de s'opposer à la conscription. Il demande avec élan une prière pour le Roi que menacent des hommes sans scrupule, des spéculateurs éhontés, politiciens sans vergogne qui préparent une élection sur une question de race. Nous avons sauvé le Roi en 1775 contre ses nationaux, sauvons-le aujourd'hui contre ses représentants.

La foule chante *Dieu sauve le Roi* et *Ô Canada* et se disperse.

La presse — la nôtre — fut très sympathique. Elle appuyait notre attitude et nos conclusions. Elle reconnaissait que « nous en avions fait assez ».

Les journaux anglais, on le pense bien, ne se montrèrent pas aussi généreux.

Le *Daily Mail* usa même d'un procédé qui m'a laissé un souvenir amer. Ce journal m'at-

tribua un appel aux « mères du Canada » qui, à notre insu, avait été distribué à l'entrée de la salle par je ne sais plus quelle association: « Mères du Canada, vous avez fait votre devoir, et plus que votre devoir. Enverrons-nous nos fils combattre le militarisme en Europe, quand chez nous la main de fer du militarisme broie ceux qui nous restent ? Exigez une élection et un referendum. Que tout vrai démocrate décide que, dans l'intérêt de la vraie démocratie et dans un esprit patriotique envers son pays, il refusera de s'enregistrer ».

* * *

Le procès devait rebondir: l'accord était impossible; et la poudre, sèche. Les journaux de langue anglaise m'entreprirent personnellement ,à leur manière, sur un ton placide d'apparence mais insidieux.

Une feuille américaine m'ayant demandé de préciser mon attitude et de justifier mes chiffres, je rouvris le dossier auquel je joignis le témoignage d'autorités des deux mondes. J'exaltais le rôle du Canada. Dans l'armée, l'exécution des contrats de guerre, la fabrication des munitions, les transports, il avait

engagé une forte part de sa population productrice. Sans établir de comparaison ni diminuer les alliés, notre pays me paraissait avoir atteint la limite que l'on était en droit d'attendre de lui, d'autant qu'il devait aussi alimenter ses habitants et diriger vers l'Europe ses excédents de nourriture.

La presse de Toronto prit position contre moi. Est-ce que je n'exagérais pas, me disait le *Globe*, et, ce qui serait grave, de propos délibéré, pour une raison détournée, *for a purpose*. N'avais-je pas pris plaisir à réduire le rôle de l'Italie, de la France, de la Russie, de la Grande-Bretagne, pour corser l'effort canadien ? Cet effort, il s'esquissait seulement et cent mille hommes de plus aux armées n'eussent gêné ni notre production, ni notre préparation de l'après-guerre.

Que valaient d'ailleurs ces chiffres que j'alignais, reprenait le *Daily Mail*. Certes, il fallait garder au Canada des milliers d'hommes pour assurer les travaux de guerre et les sources d'alimentation; mais beaucoup de Canadiens n'étaient pas dans les rangs militaires ou sur les autres fronts, tels ces beaux parleurs qui s'en tiennent à la rhétorique — ou,

sans doute, au journalisme ! La conscription les démasquerait. Mon opinion n'était, d'ailleurs, que conjecture: qui connaissait, qui pouvait mesurer notre élan ? Cet élan, je le précisais. Mais à quoi bon ! Je touchais à l'arche sainte !

Des discours, on fit une brochure, *The case against conscription*. Elle contient nos mises au point et l'opinion de quelques personnalités, celle de M. Bourassa en particulier. Une petite brochure, qui évoque le grand soir de la conscription où quelques hommes, qui ont porté le poids de leur audace pendant plusieurs années, s'étaient mis en travers d'une politique de contrainte.

La loi dressait un spectre que la politique agiterait à maintes reprises plusieurs années durant.

* * *

L'un de nous devait être emporté très tôt. Paul-Émile Lamarche fut victime de la *grippe espagnole* en 1918.

Sa mort causa une stupeur. Lui, l'énergie même et d'une jeunesse si active, un « bour-

reau de travail » comme dit expressivement la langue populaire, il avait été terrassé en quelques jours.

Montalembert cite, dès la première ligne du livre qu'il a consacré à Lacordaire, la réflexion d'une Albigeoise venue assister, à Sorèze, aux obsèques du grand dominicain: *Abion un rey, l'aben perdut.* Ce mot, un peu modifié, est tombé de toutes les lèvres à l'annonce du malheur qui nous frappait: nous avions un chef, et nous l'avions perdu.

Il laissait des œuvres et, ce qui vaut mieux, une doctrine. Le vœu que nous exprimions lors de sa mort a été réalisé: la publication de ses discours, de ses conférences et de ses études, afin qu'il vive dans l'avenir et que nous retracions la filiation et l'ensemble de ses idées.

Il a combattu en arrachant la visière qui l'eût protégé. Il fut, a-t-on dit, un chevalier sans peur et sans reproche. C'est exact. Aucun recul dans sa vie. L'attaque ne le prenait jamais au dépourvu: il fixait sur son adversaire un regard droit, attentif aux ruses, un grand regard, un regard de tout l'œil; seule, la bouche trahissait par un mouvement léger

le travail intérieur qui élaborait une réplique claire, d'une cinglante logique.

Son intelligence était armée. Rejetant les opinions toutes faites, fussent-elles étayées des plus grands noms, il marchait vers la vérité, guidé par un jugement aiguisé. Avec quelle rapidité il dépouillait un dossier et faisait le tour d'un sujet ! C'était une merveille.

Il portait les questions nationales devant l'opinion comme un procès devant le tribunal. S'il défendait une cause, il y mettait la personnalité de son talent et l'éclat de son esprit. Son débit était calme, son geste sobre, sa voix bien placée. On le suivait sans effort, tant ses exposés étaient lucides. Parfois une comparaison ingénieuse illuminait une difficulté. Parfois, un mot s'abattait comme un coup et, de tout l'auditoire, fusaient les rires et les applaudissements. Certains de ces mots furent des triomphes.

Lamarche a été notre avocat général. Il a donné aux œuvres de défense qui ont été braquées par nous un solide fondement de droit.

Sa première étude indiqua l'orientation de sa pensée. Elle était consacrée à notre droit

civil sous la domination anglaise. Il s'y révèle déjà. On le voit avancer, idée par idée. Il est penché sur un sol aride, il rejette les cailloux, écrase les mottes de terre les unes après les autres, d'un geste résolu, et nous offre un sillon meuble.

Il montre l'origine de notre droit au droit. Le droit des gens et l'Acte de Québec sont à la base de nos libertés juridiques, garanties successivement par les régimes qui ont suivi. « Non seulement, écrit-il, nous avons des titres clairs établissant nos droits à la législation privée qui nous gouverne, mais encore nous sommes dépositaires des clefs de la voûte qui les préservent contre les ravages du temps ». Il éclaircissait un point longtemps débattu et, avec maîtrise, faisait sien le domaine du droit constitutionnel où, sans doute, l'influence de son grand ami M. Monk l'avait dirigé.

La conclusion : « Aimons donc notre droit » ne caractérise-t-elle pas l'état d'esprit de sa génération ? L'amour profondément raciné du Canada aux généreux aspects, des traditions, les unes modestes, les autres grandioses jusqu'au sublime, l'amour

de la langue maternelle, du droit qui façonne le peuple, des mœurs colorées, de la petite vie dont même l'obscurité est belle à cause de son principe résistant comme une mâle étoffe du pays, tout cela n'était pas nouveau parmi nous. Notre littérature en est faite; et notre histoire n'est qu'un sentiment d'amour. Mais que l'on ait tiré de ce sentiment l'origine d'une idée-force, que l'on ait raisonné en partant de l'amour, que l'on ait fait rayonner de cette puissance interne la totalité de nos énergies, voilà qui est renouvelé, sinon nouveau, et d'une fécondité incomparable s'il en naît enfin une philosophie inspiratrice et sûre. Lamarche y aura donné son cœur.

Dans cette étude, qui fut son point de départ vers la vie publique, cet avocat qui n'a pas trente ans écrit: « Quant à nous, de cette vieille province de Québec dont le blason rappelle qu'elle se souvient, fidèles à notre histoire, à nos traditions, à notre passé, mesurant toujours l'intensité de nos affections sur le respect que l'on fait de nos droits, aux heures d'actions de grâces comme à celles des justes revendications, nous entretiendrons toujours, sur ce transept du temple impérial, la lumière

pieuse et discrète de la loyauté qui a jusqu'ici brillé, sans cesse, aux jours sereins comme au milieu des nuits les plus sombres de notre existence nationale. Peu importent les intrigues du dehors ou les machinations du dedans, la liberté individuelle du sujet sera encore, comme par le passé, le plus formidable rempart de la citadelle impériale. Le plus ferme soutien de cette liberté, c'est la loi qui la coordonne et qui l'empêche de dégénérer en licence ». Fort de cette conviction, il prend place en Chambre, à Ottawa.

Sa carrière politique fut brillante. La nation se plaisait à le compter parmi ses représentants: elle en éprouvait un réconfortant orgueil. Il accueillit cette vague de popularité et s'en montra digne. Il luttait sans arrêt, non seulement à la tribune, mais dans les couloirs et dans la vie de chaque jour. Il ne comptait pas ses fatigues, se livrant à la tâche que les siens lui avaient confiée. Il avait gardé sa première manière. Ses discours sur le Keewatin, les écoles de l'Ontario, le canal de la Baie georgienne, la prorogation des Chambres, étaient marqués du même souci de logique, de netteté, de force. Il portait haut son titre de

Canadien français; et il mettait au service de sa langue et de sa race la vertu de son verbe. Il restait fidèle aux grands principes dont il s'était imprégné. Il réclamait la liberté par le respect du droit. Cette formule l'apparentait à nos grands parlementaires.

Il quitta la Chambre plutôt que d'abandonner ses doctrines. Il était ainsi fait. Il n'eût pas sacrifié aux plus belles promesses d'avenir la satisfaction d'obéir à sa conviction. Songeait-il déjà à cette brisure possible lorsqu'il s'arrêtait, en avril 1911, à enfermer dans un saisissant rapprochement emprunté au langage du droit la querelle qui sépara Burke et Fox lors de la discussion, à la Chambre anglaise, de la loi organique instituant notre régime de 1791 ? « C'était en cette circonstance mémorable, disait-il, qu'au cours de l'édification du temple de notre constitution, dans un accident de travail sublime et empoignant, la vieille amitié de Burke et de Fox, qui pendant vingt ans avait été insensible aux vertiges de la vie publique, trébucha soudainement des hauteurs de leur estime et de leur admiration mutuelles pour aller se fracasser sur le dur pavé de leurs opinions politiques. *C'était l'ef-*

facement de l'intérêt personnel devant l'apothéose de l'intérêt public ». Que cette phrase, rugueuse et martelée semble-t-il à plaisir, est belle !

Peu après avoir donné sa démission, accompagné de M. Henri Bourassa, il portait à ses électeurs de Nicolet l'explication de sa conduite. Il remettait le mandat qu'on lui avait confié; et il retournait à ses travaux avec l'espérance de refaire, par un enseignement direct, l'opinion publique où il voyait la source de l'action parlementaire.

Lors de sa mort, tous ceux qui avaient connu Paul-Émile Lamarche, même s'ils ne partageaient pas ses opinions politiques, témoignèrent de sa sincérité. On vit rarement pareil tribut. Nos compatriotes anglais, parmi lesquels il comptait de nombreux amis, beaucoup d'admirateurs et des adversaires à qui il n'avait pas voilé la vérité, se sont inclinés devant sa tombe. Une note de rédaction de la Gazette vaut une leçon: « *His kind will have opportunity to be useful in the early future* ». Elle jugeait cette vie fauchée qui, telle une moisson, offrait sa valeur. Comme on mesure bien la hauteur d'où elle s'était im-

posée au respect ! C'est le triomphe de la vérité, préparé par la méditation, fortifié par une pratique constante, servi par une volonté développée dans le sens de son innéité, restée canadienne et française.

Une vie canadienne et française. Ce sont les adjectifs, inséparables, additionnés par l'histoire, qui désignent notre peuple. Lamarche avait le culte de ses origines et l'orgueil de la culture française. Bien souvent il nous a répété son amour de la France. Peu avant sa mort, il rencontrait au Club Saint-Denis deux consuls de France un instant rapprochés. Il improvisa une allocution dont nombre de convives se souviennent. Il y jeta trois idées. On avait évoqué le retour des soldats français, la guerre terminée, leur passage sous l'Arc de Triomphe aux acclamations enthousiastes d'un peuple libéré. « Il vous arrivera, dit Lamarche à M. Henri Ponsot, de parcourir nos campagnes. Vous y entendrez notre langue. Elle vous paraîtra peut-être un peu vieillotte, gardant des saveurs anciennes, ou appauvrie par des nuances de mots étrangers. Cependant, vous voudrez la saluer très bas, sous l'uniforme lacéré qu'elle

porte, car elle fut, bien plus d'un siècle, dans la tranchée. » Il traçait ensuite un tableau de la France qui n'est pas seulement un pays merveilleux, un perpétuel sourire de la terre au soleil gaulois, mais une pensée, une lumière épandue au loin, au delà de ses frontières, vers l'horizon. Puis il terminait un compliment aux représentants officiels par ces mots: « Les consuls arrivent, les consuls partent; la France demeure ». C'est la dernière parole qu'il a prononcée en public. Elle résume l'affirmation de toute sa vie et donne le mot d'ordre où passe sa fierté.

Je n'ai pas oublié le bon camarade, que j'aimais, qui éclairait nos réunions par son imperturbable gaieté et qui nous apportait toute la générosité de son cœur.

LE CHAR À L'ÉTOILE

Un soir de décembre de 1914, la foule emplissait le *Monument national* pour saluer M. Aram-J. Pothier, gouverneur de l'État du Rhode Island.

Je présentai le gouverneur à l'auditoire.

Avec quelle sympathie nous accueillions ce Franco-Américain dont nous savions l'énergie et l'opiniâtreté. Il était un argument: sa qualité de Français dont il faisait état ne l'avait pas empêché de réussir. Son rang, les honneurs qui lui étaient échus, rejaillissaient sur notre nation. La manifestation dont il était l'objet marquait notre admiration et notre respect.

« Au Canada, disait Marcel Dubois, on garde le souvenir de ses origines françaises avec la jalousie que l'on sait mettre à garder ses lettres de noblesse ». Ainsi de M. Pothier et des Franco-Américains. Ils acceptent leurs origines avec fierté. De quoi vivons-nous et

quelle est la raison fondamentale de nos attitudes ? Notre histoire française est notre orgueil, la source de notre émotion et de nos volontés. Nous sommes des témoins. Dans le grand tout canadien, nous apportons un élément de diversité, une force, une élégance latine. Qui donc nous en ferait reproche ? Le droit de se souvenir n'est inscrit nulle part, si ce n'est dans le cœur, mais comme lui, il est éternel. Et les Anglais, les Écossais, les Irlandais ont, eux aussi, la religion d'une patrie lointaine.

Des hommes partis de France se sont mis en route vers des terres inexplorées. Ils allaient conquérir un monde à la France. Pour la plupart, c'étaient de petites gens. Ils ont bâti cette chose commune: l'histoire. Prêtres, ils ont évangélisé. Paysans, ils se sont penchés sur le sol et se sont identifiés à lui. Ils y versaient leur peine; y enfouissaient leur travail. Là où ils n'avaient trouvé que forêts, ils semaient la vie, et les arbres géants tombaient sous leur cognée. Soldats, ils ont défendu la terre durement conquise. Leur héroïsme, s'il est ignoré, n'en est pas moins beau.

Ces hommes ont transplanté leur croyance,

leurs mœurs, leur caractère, leurs idées; tous portaient en eux les mots de chaque jour, le parler de France. Ces mots qui ont passé l'océan sont notre première patrie, un des liens qui nous apparentent. Nous les retrouvons avec confiance dans la devise de l'Angleterre: ils semblent gravés sur son blason pour justifier notre double attitude d'amour et de loyauté. Ils ont commandé nos armées, conduit nos luttes, défendu nos droits, chanté nos espérances, pleuré nos deuils, gardé nos foyers, affirmé notre foi. Nous nous reconnaissons en eux et nous survivrons par eux dans le cœur et le geste de ceux qui viendront après nous. Combien nous devons les aimer ces mots qui contiennent, sans la morceler, toute notre âme, et qui sont le sang généreux qui nous réchauffe et nous garde.

Héritiers d'un idéal, nous en avons imposé le respect par nos conquêtes. Il nous incombe d'en assurer la survivance et le rayonnement dans un monde renouvelé par les progrès modernes.

Ce n'est pas à un citoyen de la République américaine, disais-je à M. Pothier, homme d'État et financier, qu'il faut rappeler l'évo-

lution économique du XIX[ième] siècle. Les forces dont l'homme dispose se sont multipliées. Elles ont remué les êtres et les choses et métamorphosé la société. Une puissance s'est constituée, à laquelle tout a paru possible: la richesse. Elle a réalisé des progrès étonnants; elle a dominé les mers, supprimé les distances, asservi les continents. Et ses ambitions ne sont pas satisfaites. Dans cet effort qui emportait l'humanité et la subjuguait, les États-Unis se sont révélés. Ils sont nés dans cette tourmente; et si l'intensité de leur vie a parfois effrayé, leur idéal ne s'est pas borné à la prospérité matérielle.

Le Canada est trop vaste et trop généreux pour qu'on ne fonde pas sur lui un rêve de fortune. Débarrassés des premières luttes politiques, nous avons participé au mouvement qui sollicitait l'énergie américaine. Cela a posé pour nous la question économique qui est une question nationale. Dans cette arène, plus peut-être que partout ailleurs, notre sort est de combattre pour survivre. Nous devons accepter les armes que la lutte elle-même a forgées: posséder la science, qui maîtrise les mondes; conquérir l'indépendance que la ri-

chesse assure; et montrer que notre génie ne s'oppose pas à ce que nous tenions, sur le terrain des affaires, notre place.

Enfin, nous portons le poids d'une civilisation que nous avons décidé de perpétuer. C'est un fardeau. Nous sommes français, non seulement par la langue, mais par nos façons de sentir et de nous exprimer, par nos manières, par notre réserve et même par nos défauts. A tout cela nous restons fidèles. C'est notre héritage. Mais si nous voulons faire triompher notre esprit français, si nous voulons qu'on nous respecte et que nos droits, acquis au prix de tant de peines, ne soient pas violés; si nous voulons manifester dans toute sa valeur notre civilisation, aujourd'hui comme hier créatrice de miracles et d'héroïsme, il faut que nous nous rappelions que nous avons été « élevés sur les genoux de la France ». Nous lui devons la vie et les générosités dont elle est faite; nous lui devons ce qu'il y a de meilleur en nous, la loyauté. Nous lui devrons l'épanouissement de nos facultés si nous nous tournons vers elle pour profiter de ses arts, de ses puissances intellectuelles, de l'exquise

variété de ses sentiments, du bouillonnement de ses idées, de l'éclat de sa culture.

L'exemple de M. Pothier confirmait nos espoirs.

Il nous apportait une leçon d'énergie. Le travail patient de sa vie et les nobles sentiments dont elle faisait preuve, n'étaient-ils pas la marque de son origine française ? À la regarder, nous nous sentions confiants devant l'avenir. Sans rien trahir de notre passé, sans rompre les traditions qui nous lient et qui sont notre raison d'être; avec l'aide des qualités de notre race, faites de bon sens, d'harmonie et de modération, nous nous livrerions à la poursuite du progrès et nous réaliserions nos destinées.

Nous acceptons le mot du poète américain, du poète de l'action, le grand Emerson: *Hitch your wagon to a star,* accrochez votre char à l'étoile; et nous lui savons gré de l'avoir écrit dans un siècle où le matérialisme risquait de tarir le ferment de toute civilisation.

Il est, dans notre province sans limites, une région plus tourmentée, plus âpre, qui ne se livre pas volontiers et dont la résistance stimule notre volonté de vaincre. C'est la terre

du nord. Là s'accomplit encore le long travail de colonisation; et la vie ouvre des horizons nouveaux. Ces paysages obstinés, que le travail humain modifie avec lenteur, mesurent notre tâche et révèlent en un symbole saisissant la grandeur et la beauté de notre conquête. Nous y suivons l'effort du pionnier que décuple un climat vif. Nous le voyons avancer pas à pas et se créer un foyer parmi la nature sauvage et rebelle: première minute d'une civilisation.

Souvent, du seuil de l'humble maison où l'homme de la forêt pose son outil, j'ai regardé descendre la nuit sur ce décor sans chaleur, aux lignes énergiques, qui possède toute la majesté de la force. Devant ce spectacle, plein de promesses, le cœur se reprenait à espérer, et la parole de l'idéaliste Emerson ne paraissait pas aussi vaine. Le jour, de partout disparu, ne donnait plus qu'un rayon qui venait doucement s'éteindre sur le vitrail, un instant ranimé, d'une église lointaine; et il me semblait que cette dernière clarté allait allumer là-bas la première étoile.

JOSEPH BARIL

J'ai déjà rappelé que, aux premiers jours de l'automne de 1910, l'École des hautes études commerciales, à peine achevée, accueillait quelques jeunes gens attirés par l'aventure d'une carrière nouvelle.

Joseph Baril en était.

Alors qu'il faisait ses humanités au Collège des Jésuites, il avait pris part à un débat académique mené autour de ce point d'interrogation: « La domination anglaise a-t-elle été favorable aux Canadiens français ? » Chargé de démontrer l'affirmative, il s'y appliqua en laissant percer quelques réticences. Le régime anglais, affirmait-il, a suscité notre esprit d'entreprise. L'exemple a stimulé nos énergies. Le désir de survivre a dirigé notre volonté vers des œuvres nouvelles: « Les Anglais nous ont longtemps reproché notre apathie pour les affaires, l'époque n'est pas éloignée peut-être où, à notre tour, nous leur mangerons l'huître dans l'écaille. » C'était dire, malheureuse-

ment: « L'estomac est bon: mais il y a l'huître. » Quoi que nous ayons accompli, nous avons encore à faire pour justifier un espoir exprimé avec une jeune véhémence et pour le plaisir de placer une allusion littéraire. Ainsi tourné cependant, et projeté dans un programme de politique constructive, il élargissait notre horizon vers la supériorité.

Ces idées conduisirent Joseph Baril au seuil de l'École des hautes études commerciales. Sa foi dans le passé solidifiait ses ambitions. Il serait de la génération adonnée aux affaires, prête à démontrer que, sur ce terrain, nous ne sommes pas plus dépourvus que d'autres si nous avons autant d'intelligence et, souvent, plus d'esprit. Heureuse prétention, que chacun partage au fond de son cœur, mais dont trop peu ont voulu faire la preuve.

Mais les lettres, pour lesquelles il avait gardé une intime préférence, guettaient Joseph Baril au détour. Il y revint par le premier chemin buissonnier. Il était pincé. La chimie même lui suggérait une scène à faire ! C'est le signe de l'impénitence. Il savait parfaitement que le désespoir le plus sombre menaçait celui qui avait des velléités de se faire écrivain

dans un monde où l'on ne lisait que ce qui venait d'ailleurs, mais il partit quand même vers l'inutile conquête, emportant de l'École une formation scientifique dont il tira spirituellement parti.

Le barreau mène à tout, à condition qu'on y entre. Il s'inscrivit à la Faculté de droit et s'y sentit plus à l'aise qu'à l'École des hautes études. Il se pencha sur la solennité du code, avec une curiosité narquoise; et les leçons vivantes, égayées de mots, du juge Mathieu lui fournirent le thème d'un article gouailleur: *Un cours de droit*. Second signe de sa vocation. Dans son esprit, les formules mathématiques, les sévérités de la physique, les sentences de la loi prenaient le moule de l'expression littéraire. Il s'abandonna à son penchant. Le droit ne serait pour lui qu'un élément de culture. Il se vouait à la pensée dont il acceptait l'austère discipline et le magnifique tourment. Peut-être irait-il recueillir en Europe la leçon d'une civilisation nuancée, et demander aux maîtres les secrets de la langue française qu'il aimait avec respect et qu'il brûlait de défendre comme elle le mérite: en lui obéissant. C'était une lueur dont il vivait in-

tensément; mais il ne lui fut pas accordé de connaître l'au-delà de l'espérance, et la mort vint ajouter à son rêve la dramatique beauté de l'inachevé. Frappé en plein bonheur, il se résigna aux suprêmes consolations que sa jeunesse aurait pu redouter. Il a vécu dans l'amitié de tous ceux qui l'ont connu.

Il était à peu près ignoré du grand public dont il n'avait pas recherché la faveur. Son œuvre n'est pas considérable: quelques articles publiés pour la plupart dans l'*Action*, où il tenait bénévolement les fonctions de chroniqueur. Il signait d'un pseudonyme — Hugo de Saint-Victor, Paul Loti ou Pierre Bourget de l'Académie du docteur Choquette, Corinne Sarcey des *Annales politiques et littéraires de Bécancour* — des billets portant des titres où se reflétait l'actualité comique ramassée en quelques lignes autour d'une perle: *Ah ! la Musique ! Un bien beau nom, Nos débutantes, Dans toute leur Beauté, Séances du Parlement-modèle, La Légende du Pont du Diable, le Duc reçoit*, etc. Les pages qu'il a laissées portent la marque d'un talent personnel et révèlent de saines qualités françaises: la clarté, l'esprit, le sens critique. Il était bien nôtre,

par la recherche de ses sujets, par ses coquetteries de couleur locale, par la tournure de ses railleries. Il prisait la pointe et le mot, le mot vrai, ramassé dans la rue, monté d'une cour ou germé dans la serre chaude des salons. Il avait le sourire, comme on dit au *Quartier*. Et ce n'est pas tellement répandu parmi nous qu'il ne vaille pas la peine de s'y arrêter. Il s'amusait de nos habitudes nouvelles où il distinguait du snobisme, et il mettait volontiers en parallèle notre laisser-aller yankee et nos prétentions au génie latin.

Il revenait à pied, chaque soir, des rues troublées par les affaires vers l'intimité du foyer, évitant l'encombrement des tramways, l'heure du *win the car*:

« Je montais à petits pas la rue Saint-Hubert, goûtant avec un plaisir extrême la pureté de l'air et la poésie de la nuit tombante. Cette promenade quotitienne, après le bureau, à l'heure où dans les salons les lampadaires s'allument, projetant jusque dans la rue, à travers les persiennes mi-closes, leur lumière chatoyante, a pour moi un attrait toujours nouveau. Je marchais en songeant... Mon Dieu ! je ne sais plus à quoi, à toute sorte de choses...

lorsque bientôt une musique douce, presque suave, parvint à mes oreilles. On jouait le grand air bien connu dans tous nos cercles fashionables:

Come, Josephine,
In my flying machine.
And up we go,
Up we go!

Contraste, où s'exprime avec légèreté une philosophie de notre civilisation hésitante et qui fait l'irrésistible drôlerie de ces tableaux, brossés d'un trait bref et où s'affirme, dans un style fluide, la sûreté de l'observation.

Cette série d'après nature est intitulée: *Sur le vif*. On y trouve quelques-uns de nos travers, piqués sur des fiches, depuis l'américanisme étalé dans les boudoirs à la turque, alors de mode, jusqu'au cosmopolitisme inconscient des blancs-becs nouveau jeu:

« Leur occupation la plus grave, dans la journée, c'est la leçon de danse; l'événement le plus sensationnel, la réception d'un bristol sur lequel le nom ne serait pas gravé. Pensez donc, a-t-on jamais vu, en plein vingtième siècle, pareil sans-gêne: de l'imprimé sur une carte de visite !

« Leurs lectures: du Guy de Maupassant traduit en anglais, ou du Dickens traduit en français. Dans les milieux français, ils parlent le *parisian french — Oh! how chic!* — et dans les cercles anglais, le *slang*...

« Ni grand, ni petit; ni gros, ni mince; ni joli, ni laid, ce jeune homme qui passe inaperçu dans la rue, c'est le blanc-bec. Il n'a pas l'air bébête du dadais; il n'a pas, non plus, l'air effronté du commis de bar. Sa toilette correcte, de bon goût, n'a rien de l'éxagération du pédant ou du libertin, rien de l'insouciance, si légère soit-elle, de l'intellectuel.

« Pas de cachet, pas de caractère, mais de l'effacement, voilà le blanc-bec.

« Autant nos débutantes sont intéressantes par leur caractère, leurs manières, leurs attitudes, autant ces messieurs sont incolores, inodores et sans saveur, comme on dit de certains corps, en chimie.

« Ils sont extravagants d'insignifiance. Chez eux, pas de qualité à louer, pas de défaut à critiquer, pas de saillie à niveler, pas de vide à combler. Ils constituent, dans notre société, les points morts entre les quantités positives et les quantités négatives — les zéros. »

Cela rappelle les vers amusants d'un poète de notre Quartier Latin d'autrefois, *L'Halluciné*, membre de la *Tribu des Casoars*, qui s'attendrit sur les « adonis ».

On le connait par pas grand chose
Il a sur lui tous ses tiroirs
Et il parfume à l'eau de rose
Ses gants couleur d'œufs au miroir . . .

Il fréquente les grands théâtres,
Il est toqué de l'Orpheum
Où son plastron blanc comme plâtre
Brille plus que son decorum . . .

Et ces pauvres petits bonshommes
Aux lèvres peintes de carmin
Nourris de scopes et de gomme
Ce sont les hommes de demain.

L'ancien élève de l'École des hautes études commerciales se souvient fort à propos des barres et des ronds et du vocabulaire de la chimie. Joseph Baril n'était pas passé par l'Université sans observer la vie de ses compagnons. La gaieté des étudiants dispose, comme chacun sait, de plusieurs chansons et du cri universitaire. Il n'est pas une institution sur ce continent, fût-elle du nord ou du midi, qui n'ait, en des notes sonores et guttu-

rales, un moyen de signaler son approche aux badauds. Amusement d'étudiant qui ne gêne guère, si ce n'est le repos de ceux qui ne veulent plus comprendre qu'on puisse avoir de la jeunesse à n'en savoir que faire. Aussi Joseph Baril s'était-il joint de bon gré au chœur de ses camarades. Pourtant, peu de temps après son inscription à la Faculté de droit, il avait lu dans un journal: « Claironner formidablement, partout, le grand cri de Laval, telle est la mission de l'étudiant... À nos chères amies, il modulera doulcement l'insaisissable sérénade de nos vingt ans. » Il n'en fallait pas plus pour piquer son ironie. Du choc de ces mots: *l'insaisissable sérénade de nos vingt ans* et du cri forminable et unanime, jaillit cette fantaisie cocasse:

« Ce grand cri de Laval, cette insaisissable sérénade de leurs vingt ans, nous les avons maintes fois entendus dans les manifestations universitaires; les voici, — admirons-en l'ardeur juvénile:

Boum !
Boum, à la Ka Boum
À la Ka Wô Wô Wô !
Ching, à la Ka Ching
À la Ka Châ Châ Châ !

Boum, à la Ka Boum
À la Kazis Boum Ba !
Laval ! Laval ! Laval !
Rah ! Rah ! Rah !
Laval !

« *Gee whiz*, dirait Jules Lemaître, ça c'est de la poésie !

« Quel souffle lyrique, quelle joliesse d'expression, et quel charme se dégage de cette strophe ! Comme on y sent bien vibrer notre âme française... Je ne puis me rassasier de répéter ces mots sonores qui évoquent tout un passé de luttes glorieuses contre la barbarie et l'oppression; il me semble entendre nos aïeux, au milieu des bois francs, frapper de la crosse de leurs fusils les têtes incultes des Peaux-Rouges !

Boum, à la Ka Boum
À la Ka Wô Wô Wô !
Ching, à la Ka Ching
À la Ka Châ Châ Châ !

... « En vacances, dans les Laurentides.

« Minuit. Tout dort, et les hommes, et le lac, et les monts. Sur la terrasse de l'*hôtel*, accoudées à la balustrade, deux ombres immobiles regardent avec ravissement les flots

bleus où se réfléchit la lune ! Au firmament, les étoiles scintillent... Les ombres sont silencieuses: elles s'aiment. Émues, elles écoutent chanter, en leur âme, le poème divin de leur amour.

« Dans l'air pur, aromatisé par les hauts sapins, on entend parfois des bruissements d'ailes. Les ombres tressaillent d'ardeur, et dans une étreinte folle, d'une voix passionnée, l'une d'elles — tel Roméo dans les bras de Juliette — module doulcement:

Boum, à la Ka Boum
À la Ka Wô Wô Wô !
Ching, à la Ka Ching
À la Ka Châ Châ Châ ! »

Que de choses je citerais où la verve joyeuse de Joseph Baril se donnait ainsi cours, depuis ses courriers sur les séances homériques du *Parlement-modèle* traversées par la voix trainarde du petit vendeur de *chocolats, peanuts, caramels,* et terminées sur la version grecque péniblement élaborée dans un coin par un tout jeune député-modèle qui préparait l'avenir de son pays en même temps que son baccalauréat; jusqu'à ces impayables « Histoires de Chasse et de Pêche », morceaux remplis de traits, un

peu gras parfois, mais d'une humeur gaillarde, sans méchanceté: liberté d'un jeune auteur qui s'attache à faire un à-propos politique d'une galéjade recueillie n'importe où !

Mais il s'intéressait aussi aux choses de la littérature et sa curiosité intellectuelle se nourrissait des œuvres modernes. Il aimait surtout le théâtre; il s'y sentait porté. Il en possédait le style, tournant le dialogue avec facilité. Il a laissé l'ébauche d'une pièce: *Le gaz hilarant*, sorte de comédie bouffe, bâtie sur les singularités d'un savant maniaque. Il donnait à *l'Action*, chaque semaine, des chroniques dramatiques où il s'essayait à la critique des idées et des mœurs. Il analysait la pièce avec aisance, s'égayant des mots de l'auditoire; car il savait regarder la salle en écoutant le drame, ce qui le conduisait parfois aux plus étranges constatations.

Il affirmait ses préférences. Alexandre Dumas, André Picard, Romain Coolus, Marcel Prévost, et des œuvres comme *Les Deux orphelines*, la *Grande Marnière*, le *Chevalier Satan*, ne lui plaisaient guère. Il réclamait du théâtre « moins bon enfant que celui de Dennery et moins idiot que celui de Georges Oh-

net, » trouvant, dans la réflexion d'une brave femme, l'indice d'une révolution nécessaire et déjà assurée: « Moi, tant qu'à aller au théâtre pour pleurer, j'aime autant rester chez nous ! » Ce n'était pas « pour pleurer » qu'on allait entendre le théâtre de Flers et Caillavet, « d'une bonhomie délicieuse, franchement optimiste, et pourtant légèrement sceptique et irrévérencieux... s'offrant au spectateur comme le pétillement, non pas d'un vin de champagne parce qu'il n'en a pas la griserie perfide, mais d'une eau pure, gazeuse, qui jaillit en étincelles, pique agréablement et rafraîchit. Loin de subir, comme celui de Marcel Prévost et de tant d'autres auteurs du jour, la fatigue et le raffinement d'une civilisation décadente, il donne surtout l'impression très réconfortante d'une œuvre jeune, pleine de sève féconde et saine. » Et c'est rehausser le ton et l'esprit du spectacle que de faire connaître l'humanité vive que décrit Paul Hervieu, qui se rattache au classicisme dont ce fut l'essence même de traduire sous des formes variées et passagères l'éternel cœur humain.

En restant fidèle au goût français, Joseph Baril prêchait d'exemple sans être pour cela

un déraciné. Il avait gardé ses attaches au sol natal qu'il aimait pour sa simplicité, pour sa beauté sans artifice. Dans la critique qu'il fit des *Fleurs de givre* de Chapman, il évoquait « la blancheur diaphane de notre neige, puis, dans la translucidité de ses cristaux, par delà les saisons, les fleurs écloses au printemps, notre bonne eau d'érable coulant à flots d'or, les blés mûris couchés dans la plaine, les grands vergers qui laissent tomber leurs fruits et leurs pauvres feuilles desséchées »...

Dans ses cartons, j'ai trouvé cette rêverie écrite peu de temps avant sa mort: « Il est minuit. De la véranda où je suis seul, dans une presque obscurité, le regard porte vers Montréal qui repose... Le ciel d'un bleu tout à fait pur laisse les étoiles se détacher en un scintillement très doux. Tout au fond, là-bas, le Mont-Royal, perceptible un peu sous les rayons lunaires, semble un ruban de velours grisâtre. En deça, et jusqu'à mes pieds, le fleuve, que des îles divisent en deux nappes, est une glace d'argent coupée de nervures de bronze vert. J'aime jusqu'à la griserie contempler ce spectacle qui ranime en moi le souvenir de tant de jours heureux ici même

écoulés, jours de mélancolie, jours de souffrance, — de souffrance et de bonheur infinis. »

Sa vie est dans ces deux mots, repris volontairement, unis, semble-t-il, pour en peser l'humaine compensation. Le mal qu'il endurait ne terrassa jamais sa volonté, ni son intelligence, ni sa foi. Il vécut heureux, épris de l'affection familiale où se calmait sa douleur. D'un cœur noble, il appréciait l'amitié où il voulait mettre la plus charmante discrétion. « Une amitié qui s'affiche, a-t-il écrit à quelqu'un qu'il aimait, est-ce une amitié sincère ? Croyez-vous réelles les affections imprimées et mises en volumes à cinquante sous l'exemplaire ? » Il causait volontiers, livrant ses rêves, ses hésitations, ses œuvres. Il était très au courant de l'actualité. Il suivait les manifestations de la vie canadienne avec tout l'éveil de sa pensée. Sa seule peine fut de ne pouvoir plus lire et, pour obéir au médecin, de se reposer encore vivant.

Le contraste entre nos mœurs américanisées et notre innéité française, qui fait le fond de sa philosophie et qu'il mit sans cesse en lumière pour le montrer comme un écueil

dangereux, ne lui laissait-il pas de doutes sur notre avenir ? J'avais écrit, à propos d'une conférence d'Anatole Le Braz: « Nous sommes une province de France, la plus éloignée, la moins connue, la plus oubliée, mais une province de France quand même. » — « Pensez-vous vraiment, me répondait-il dans un article qu'il signait de son nom et où il paraît avoir exprimé toute sa théorie, sous ce titre: *Une âme qui se meurt;* — pensez-vous vraiment que nos qualités de race se soient à ce point conservées ? N'avons-nous pas subi toutes les conséquences de la rupture et, dans l'éloignement forcé où nous jeta une défaite, ne sommes-nous pas des exilés ? Physiquement, nous survivons; mais notre âme qui fait notre vie ne s'est-elle pas épuisée dans la lutte où les circonstances l'ont jetée ? S'est-elle affinée au contact de l'individualisme nouveau ? A-t-elle su créer autre chose qu'une longue résistance, miraculeuse mais incomplète tant qu'elle ne se transforme pas en une affirmation durable, organisée, constructive. »

Seul, le désir de voir notre groupe conquérir la supériorité poussait Joseph Baril à ce doute. Il pensait secouer nos énergies et nous

porter vers l'action raisonnée, dans la sphère même où nos origines ont placé notre activité. Il reconnaissait le merveilleux de notre histoire et distinguait, chez les nôtres, — ses lettres en témoignent — les signes d'une tradition ininterrompue. Sur ce fonds, il rêvait d'un édifice auquel la discipline française eût donné de la grâce. Il y travaillait. Prédicateur convaincu, il se formait suivant sa doctrine. Il fut de ceux qui, dans cette civilisation fiévreuse et intéressée, ont négligé l'attrait d'une fortune rapide pour chercher, par l'isolement de la pensée, le lien qui renoue la chaîne du véritable progrès.

SAINTE-JUSTINE

Au cours d'une soirée organisée par l'Hôpital Sainte-Justine, j'avais l'occasion d'évoquer l'œuvre que dirige encore, avec tant de dévouement, Madame Louis de Gaspé Beaubien.

Au printemps de 1907, quelques bonnes volontés s'étaient unies à l'appel d'une femme, le docteur Irma Levasseur. Un danger, que le docteur Raoul Masson avait signalé de nouveau à l'élite, menaçait la nation: la mortalité infantile. Un hôpital pour enfants aiderait à la combattre. Or, nous n'en avions pas. Les protestants nous réservaient quelques lits; c'était tout. Nous avions cru longtemps qu'un enfant ne pèse pas lourd devant la vie; disparu, n'était-il pas « le plus heureux » ? Nous comptions sur les naissances pour nous consoler des deuils, sans songer qu'il eût valu mieux n'avoir pas à se consoler.

L'hôpital fut installé rue Saint-Denis, dans

la simple maison où se réunissait le premier conseil. Il n'y avait pas de chaises pour tous les membres, et le premier malade n'aurait même pas de lit.

On obtint une *Charte*, non sans difficulté: des femmes pouvaient-elles assumer la responsabilité qu'elle impliquerait ?

On constitua des comités. On fit appel à des dames patronnesses. Bientôt le *Bureau médical* est désigné; un *Conseil de gouverneurs*, institué. Des modes de souscription sont prévus, car il faut un budget pour passer les premières semaines, les premiers mois, atteindre l'année.

Les bébés affluent: on les photographie, afin que le public les voie et sache qu'il peut leur donner la santé. Un dispensaire est ouvert. On forme des garde-malades et des aides maternelles. L'œuvre se répand. Elle participe à d'autres initiatives sociales. Elle est connue, appréciée. Est-elle attaquée ? C'est qu'elle vit.

Le dévouement s'était multiplié. Le *Comité de régie interne* avait accueilli tout ce que la piété lui apportait de disparate: caisses vides, lits, matelas, charbon, savon, couvertures, ser-

viettes, pièces de toile, horloges, chaises, draps, machines à coudre, œufs de Pâques, bonbons, jouets, balances, bénitiers, un abonnement de six mois au téléphone, des caisses de thé, une statue de la Vierge, un tronc. On sourit devant ce galimatias du cœur; mais, pour ceux qui recevaient ces choses, quelle joie ! Rien de négligeable, rien de trop usé: avec deux chaises on en fait une; de quatre vieilleries, on tire un meuble. La vie est chère et il faut s'installer.

Le *Comité de la lingerie* n'a pas de fil, pas d'aiguilles, pas de chaises ni de lampes; la bohème de la charité. Mais le cœur, le sourire, et des doigts dont les hommes disent qu'ils sont de fée, quand ils sont de femme tout simplement. On travaille longtemps le soir, dans le silence où l'on pense aux malheureux, et des trésors jaillissent du néant.

René Doumic a évoqué chez nous ceux qui sont notre raison d'aimer l'avenir, d'espérer dans un souvenir par quoi, oubliés du reste des hommes, nous ne mourrons pas tout à fait; ceux à qui nous n'en voulons pas de nous « pousser vers la mort » et que nous désirons voir recueillir l'honneur de notre nom et le

peu que nous aurons fait de bon; qui sont une joie perpétuelle et notre recommencement; qui retrouvent nos gestes, nos mots, nos intonations, nos silences et nos colères où nous aimons si souvent les reconnaître; qui nous aident de leur affection, en qui nous nous reposons des inepties de l'existence; qui nous offrent la sûreté de leur cœur et la sincérité de leur regard: les tout-petits. Lacordaire s'écriait: « Qui touchera le cœur de l'homme si l'âme de l'enfant ne le touche pas ? » L'hôpital Sainte-Justine a fait une devise de ces mots de l'ardent dominicain. Mais si nous éprouvons un tel bonheur à remercier nos enfants de leur sourire, pensons-nous que d'autres, aussi aimants, endurent la douleur de voir souffrir, sans espoir de guérison, leurs petits ? Les enfants des autres, n'est-ce pas notre propre histoire ? Le foyer pauvre est-ce moins d'amour ? L'enfant pauvre qui meurt, est-ce moins de douleur ? Sainte-Justine aide les tout-petits qui ont moins d'argent et tout autant de maman.

* * *

Le premier rapport du Bureau médical, présenté par le docteur Raoul Masson, avait pu conclure, optimiste: « L'avenir ne peut pas et ne doit pas être autre chose que très brillant. » On comptait déjà mille jours d'hospitalisation offerts à cent soixante-quinze nourrissons et enfants de un à dix ans. Ces petits, que la mort guettait, on les avait, pour la plupart, sauvés.

Et ce fut la recherche de plus d'espace: rue Delorimier d'abord, puis rue Saint-Denis. Les rapporteurs jubilaient.

* * *

L'immeuble où logeait, en 1918, l'hôpital était encore fort simple, bien différent de ce qu'il est devenu depuis. Je l'avais visité avant d'en parler au public.

Dès l'entrée, la propreté la plus méticuleuse et la plus riante, une intimité qui venait peut-être de l'exiguïté des salles, peut-être aussi du jeune âge des pensionnaires, m'avaient frappé.

Les malades s'inscrivaient dans une première pièce, à gauche. J'enseignais à cette époque la statistique et le registre m'émerveilla. Sous

des rubriques précisées par l'expérience, s'additionnait le travail de la charité: le nom des enfants, leur âge, leur nationalité, la durée du traitement, les progrès de la thérapeutique. Les malades recevaient une carte portant un numéro d'ordre et une fiche dont la couleur indiquait le service où ils étaient dirigés. Le vert allait aux affections du nez, de la gorge et des yeux; le rose, aux interventions chirurgicales; le bleu, à la médecine générale, et le jaune à la dermatologie. Pourquoi telle couleur ? Fantaisie; mais qui permettait de cataloguer les observations. Le dispensaire avait des issues indépendantes, en sorte que son travail s'opérait sans gêner l'activité propre de l'hôpital. Neuf mille enfants y étaient passés en 1917.

Bordées d'un long corridor, des salles où se logeaient les spécialistes. Puis, un cabinet de consultation, la pharmacie, la salle de couture et le bureau. Les étages supérieurs abritaient les malades.

Beaux enfants parfois, et gais le plus souvent. L'un d'eux feuillette un cahier où ont été collées des images: têtes couronnées, vues prises depuis des aéroplanes d'où la terre de

souffrance semble ordonnée et heureuse; engins de guerre; et des vers de Crémazie; de Jean Aicard, « La prière française »; de Paul Bourget, « A une belle enfant »; d'Ernest Marceau, le cher directeur de Polytechnique, « Hymne au Canada ». Le petit tourne les pages sous mon regard qui associe les images et les vers à sa douleur muette. Je lui demande son âge. Il répond à mi-voix: trois ans. Et j'obtiens un sourire quand je lui dis: « C'est pas un docteur; il ne fait pas mal, le monsieur. » Il fait signe que non, doucement; et cache sa timidité derrière son grand livre. Dans un coin, une bonne figure de Polonais, qui parle déjà français et anglais. Un bambin réclame du papier pour écrire devant *la visite*. Je lui assure: — « T'es un Irlandais ? » Il me répond: — « Oui », avec le plus pur accent du *Faubourg Québec*. Et des tout-petits aux figures très pures, le front chargé parfois d'une grave pensée, les poings bleuâtres, les cheveux en coup de vent. Quelques-uns ont des jouets, et je ne sais rien de plus émouvant.

Sur des plaques suspendues aux lits, les noms des donateurs: celui d'une jeune fille, mademoiselle Solange Thibaudeau; au-dessus

d'un bébé blond aux yeux bleus, celui d'un de nos glorieux officiers, tombé au champ d'honneur, le capitaine Abel Beaudry; et celui d'un héros de dix-sept ans, James de Beaujeu Domville.

Je traverse les laboratoires, la pasteurisation, la salle d'opération. Tout là-haut, les dortoirs alignés sous des ailes blanches; et la chapelle où prient des religieuses.

Dans le sous-sol, la buanderie: on soupçonne ce qu'il faut de linge; les cuisines, où se font des milliers de tartines; les fournaises, qui sont des gouffres.

* * *

Qui dira les dévouements qu'ont vus passer les deux premiers lustres de cette œuvre: médecins, qui sont un argument pour ceux qui réclament des compétences, et dont plusieurs, revenus d'Europe, ont modifié nos méthodes et secondé les œuvres sociales; religieuses, animatrices de l'hôpital; garde-malades, sentinelles de la vie; infirmières bénévoles; dames patronnesses.

L'espace, de nouveau, manquait. Il allait falloir bâtir encore: « Nous n'avons pas un

coin pour y placer un lit de plus, disait le docteur A.-Z. Crépeault. Tous les mois, toutes les semaines, nous refusons de pauvres petits patients. »

Le budget était devenu lourd. Les recettes, faites de subventions, du *Sou du pauvre*, de la pension de quelques enfants seulement, car la gratuité régnait, devaient s'augmenter de souscriptions et de dons. L'Hôpital attendait chaque année plus de dix mille dollars du public qui n'abandonnait pas cette œuvre aidée dès ses premières heures et à qui il a toujours conservé sa sympathie.

C'est qu'elle est imprégnée de devoir social et de la plus chaude humanité. Elle réalise le commandement de la solidarité. Elle rapproche ceux qui sont heureux, et qui ont plus que leur bonheur, de ceux qui souffrent et qui n'ont que leur souffrance. Elle incline le dévouement vers la détresse. Et le riche qui lui donne protège souvent, du même geste, ses enfants de la mort, car les quartiers élégants de nos villes sont guettés par la contagion qui monte des taudis. L'être infime que Pasteur a révélé ne choisit pas sa chair. Il n'obéit qu'à sa virulence. Rien n'arrête son tourbillon; et

il arrive aussi qu'il descende des palais vers les masures. Double raison d'agir: ou la charité ou la crainte. L'œuvre sociale est fondée sur l'amour et sur la sagesse.

En faut-il davantage pour provoquer l'action d'une conscience collective, pour consacrer les droits de la misère ?

Les droits de la nation aussi. Nous commencions à le comprendre et à regarder en face la situation qui nous était faite. A quoi servait-il d'augmenter pour la mort le chiffre de nos naissances ? Nous mourions trop. La typhoïde, la tuberculose, l'alcoolisme, la gastro-entérite nous assaillaient. Sans doute, nous ne taririons pas ces maux: mais nous pouvions, nous devions, en diminuer l'atteinte. Une épidémie nous avait affolés parce que, en peu de jours, elle avait fauché la moisson d'une année.

Le nombre est notre première ressource. Nous avons survécu, grâce à lui. Pourquoi n'organisions-nous pas la résistance ? « Ce qui me déconcerte, disait quelqu'un, ce n'est pas que l'on ait tant à faire, c'est qu'on ne fasse rien. » Pour exagérée que fût la formule, elle restait vraie. Agir, et vite: et sur

un plan d'ensemble, à l'exemple des autres pays: l'avenir était à ce prix. C'était une question d'argent; non pas uniquement, mais une question d'argent quand même, c'est-à-dire une question de puissance et, finalement, de pensée. Si nous adaptons nos qualités innées aux conditions de la vie moderne, le passé survivra, pleinement, sans diminution, dans tout l'éclat de sa promesse. Sinon, c'est la mort; la mort lente comme une illusion.

L'essor économique écartera bien des misères. Tout se tient. La faim peut déchaîner l'effondrement moral. Si la richesse est impuissante à tuer la souffrance et à supprimer la pauvreté, du moins peut-elle aider ceux qui demandent, et sauver une race en lui donnant la seule confiance qui compte: celle qui réussit. Cela tient en trois mots: instruire, produire, organiser.

LA PORTE D'OR

En 1917, l'Université de Californie conviait à son cinquantenaire quatre-vingt-dix universités américaines et vingt et un gouvernements étrangers. Délégué par le Gouvernement de Québec, je constatais avec joie, dès mon arrivée au *Palace Hotel* de San Francisco, avec quelle affabilité on accueillait notre vieille province française.

L'Est américain avait montré quelque humeur à l'annonce d'une fête de l'enseignement en pleine guerre: toutes les énergies ne devaient-elles pas se tendre vers la défense militaire et la production économique ? Il se ravisa quand il sut le caractère de la célébration: les relations internationales y occuperaient une large place, et l'on tiendrait une conférence où elles seraient étudiées. L'occasion était belle de dégager les conséquences de la déclaration de guerre du 6 avril. La République américaine était entrée, non dans le « con-

cert des nations » comme on disait autrefois, mais dans leur formidable querelle. Elle prenait attitude. Le cinquantenaire de Berkeley exalterait les États-Unis « puissance mondiale », suivant le mot lancé dès 1910 par Archibald Cary-Coolidge.

* * *

Un nom français est à l'origine de l'Université de Californie. En 1853, le révérend Henry Durant, diplômé de *Yale University*, fondait à Oakland la *Contra Costa Academy* qui devint, deux ans plus tard, le *College of California*. À l'ouverture des cours, huit élèves s'inscrivirent.

Il ne s'agissait que d'une institution secondaire; mais cette initiative devait conduire, en 1868, à l'établissement d'une université.

En cinquante ans, elle s'est prodigieusement développée, à l'américaine. Installée à Berkeley depuis 1873, face à la baie de San Francisco et à la célèbre *Porte d'Or* où il arrive, certains jours de l'année, que le soleil sorte triomphalement de l'horizon, elle est bâtie à l'ombre des eucalyptus dont les cicerones expliquent les migrations depuis le sol de l'Aus-

tralie. Élégants et droits, ils gardent tout l'hiver leurs feuilles et cèdent par lambeaux leur écorce grisâtre. Des chênes tordus, qui ressemblent à de vieux savants, secs mais robustes; d'innombrables palmiers, qui sont chez nous des accessoires de théâtre et là-bas des choses vivantes, vigoureusement plantées dans la terre, portant au bout d'un corps dénudé une tête éperdue, complètent ce décor si souvent décrit, circuit des voyages de noces cossus, snobisme du milliardaire en retraite, apaisante harmonie d'une cité intellectuelle; ce décor qui rappelait au sénateur d'Estournelles de Constant la paix de la Côte d'Azur et à M. André Siegfried, d'ordinaire assez calme, les chauds reflets de l'Andalousie.

Des premiers bâtiments en bois, semblables à ceux de l'Université de la Colombie britannique, bâtie en plein Vancouver, il ne subsiste, en 1918, que des échantillons qui disparaîtront dès le prochain million. Les édifices de brique indiquent la seconde étape. Puis viennent les monuments de granit ou de marbre blanc, aux toits de tuiles rouges, qui marquent l'entrée de l'Université dans le *définitif*. L'architecture est disciplinée, sans rien qui rappelle

l'horreur de certaines constructions américaines. On en garde une impression de richesse et de bon goût difficile à réaliser. Les plans furent soumis à deux concours, dont l'un eut lieu à Anvers et l'autre à San Francisco, et le prix fut attribué à un Français, M. Émile Bénard.

On construisit d'abord le fameux *Théâtre grec*, au flanc de la colline qui forme l'arrière-plan du merveilleux *campus*. Dix mille personnes s'y trouvent à l'aise sur les gradins échelonnés au grand soleil de Californie. Les fêtes universitaires, les représentations dramatiques, les collations de grades y ont lieu. Des chaises curules, dédiées à d'anciens professeurs, ornent l'*orchestra*. Ce théâtre fut offert à l'Université par William Hearst. On chuchote qu'il fut commencé à l'occasion d'une campagne électorale. La campagne tourna mal, le théâtre aussi: il est inachevé.

La bibliothèque, terminée en 1911, posséda rapidement plus de trois cent mille volumes. On m'y signala la collection du libraire historien Hubert Howe Bancroft, achetée par l'Université pour cent cinquante mille dollars, alors qu'elle en valait bien le triple, et qui

comptait deux cent mille manuscrits; la collection Weinhold sur la philologie germanique; la *French Thought Library*, don du gouvernement français, composée des ouvrages que la France réunit dans la *Salle de la pensée française* à l'exposition *Panama-Pacifique* de 1915. Les publications périodiques de la bibliothèque de Berkeley étaient au nombre de six mille. Un système de classement permettait de référer aux grandes bibliothèques de Washington, de Chicago, de Harvard et de Boston.

Des donations et des souscriptions ont facilité la construction d'immeubles où les facultés et les écoles se logent royalement.

L'œuvre n'était pas terminée. Un jour, la cité toute blanche vivrait sous les eucalyptus. Quelle leçon que cette réalisation, due à l'initiative privée et à l'appui de l'État ! Certes, disais-je à cette époque, nous nous passerions, pour commencer, du granit et du marbre; et nous abriterions volontiers des études nouvelles sous des toits de bois. Une faculté des sciences, une faculté des lettres, une école d'art, un laboratoire de recherches scientifiques, pourraient naître modestement et comp-

ter sur le temps et sur une sympathie agissante pour grandir et rayonner. Quand travaillerions-nous, en unissant nos forces, à ériger la maison de la nation ?

* * *

Je m'intéresse à l'administration de cette Université de l'ouest américain, confiée à un conseil de *regents* qui reçoit ses directions scientifiques d'un sénat académique et des *faculties* placées à la tête des collèges. L'organisation pédagogique est impressionnante. Le cadre où se mouvaient à cette époque les universités européennes était, aux États-Unis, singulièrement élargi. On enseignait tout. Le fondateur de *Cornell* avait dit, en 1865: « Mon intention est de créer une institution où n'importe quel homme puisse s'instruire sur n'importe quel sujet. » C'est une vaste mesure. L'Université de Californie, comme plusieurs universités américaines, a été conduite, peu à peu, à exécuter ce programme ambitieux.

Je vis à Berkeley les collèges des lettres et des sciences, les écoles professionnelles de commerce, d'agriculture, d'arts mécaniques, de mines, de génie civil, de chimie, d'architec-

ture, de pédagogie, de droit, de médecine; la *University Extension Division,* chargée de répandre au dehors l'enseignement universitaire, par correspondance, par des conférences et des cours, par des projections cinématographiques, des concerts, des réuions où l'on discute de sujets scientifiques; et, enfin, le *Museum of Vertebrate Zoology.* Les collèges et les écoles comptaient quarante-trois départements, de l'agriculture aux langues sémitiques en passant par la mécanique, la science politique et l'art oratoire.

Enfin, l'Université de Californie possédait en dehors de Berkeley des instituts, des observatoires, des centres de recherche et d'expériences.

Pour faire fonctionner cette lourde machine, il faut des millions ! L'Université compte sur d'admirables générosités et sur le gouvernement; car Berkeley est une institution d'État, et non pas, comme il arrive souvent dans l'Est, une université libre, non *fondée* comme nous disions autrefois, et que le Trésor public ne subventionne pas. La vente des terres octroyées en vertu du *Morrill Act,* les dons et les legs, les placements, les crédits

votés et les fonds constitués par l'État, les droits d'inscription — mais à certains cours seulement car l'enseignement est gratuit pour les étudiants qui résident en Californie, — forment le côté recettes d'un budget qui dépassait trois millions de dollars en 1918.

Si l'argent n'est pas tout, il est quelque chose. Construire un palais n'améliore pas l'enseignement: la maison ne fait pas l'école, mais une vertu de l'or est de produire la science. Pour s'instruire, pour acquérir la valeur intellectuelle qui est le ferment de l'énergie nationale, il est bon d'être maître chez soi et bien renté.

Dans la civilisation où nous vivons, les institutions se jugent souvent par leur aspect extérieur. Est-ce un tort ? Et faut-il négliger cette disposition d'esprit et n'en tirer aucun avantage ? On a comparé les universités américaines aux universités européennes; on a montré ce que la science française a accompli dans des salles dénudées, parfois dans d'obscurs réduits. On a décrit le laboratoire de Pasteur, celui de Branly. Est-ce un argument péremptoire ? N'est-ce pas plutôt une de ces raisons qui nous incitent à nous croire supé-

rieurs aux autres et capables de susciter de grandes choses par le seul effort de notre intelligence créatrice, dédaigneuse des apparences extérieures ?

Regardons mieux: les universités américaines, pour être royalement dotées, n'en sont pas moins sérieuses et bien organisées. Elles produisent. Quand nous n'admettrions pas toutes leurs méthodes, le fonds ne manque pas et c'est le principal. Pourquoi, en fin de compte, ne pas enrégimenter des compétences, fût-ce à son de trompe, les livrer au précieux travail de recherche, leur permettre de pousser des découvertes ? Je me faisais ces réflexions en admirant l'Université de Californie, son décor, son installation, son œuvre, et je pensais que nous ferions bien de nous corriger de cette tendance que signalait chez les Français M. de Launay, et qui nous porte à mépriser la richesse des autres. Elle peut servir le bien et le beau. Le capital est un outil de progrès.

* * *

Une semaine de réunions, de visites et de banquets ! Sait-on ce que cela représente ?

Le président de l'Université du Missouri, M. Hill, qui me parut pourtant avoir la vigueur d'un joueur de *base ball*, confessait que ce régime l'avait rompu, lui qui était accouru vers la *Porte d'or* avec l'espoir d'une *week of leisure* sous les palmiers fous. Et je pensais aux délégués qui viennent d'Europe au Canada ou aux États-Unis, qui prennent chaque jour trois repas, deux thés, un souper, font cinq visites, prononcent trois allocutions et, par surcroît, une conférence. Quelle constitution faut-il avoir pour trouver encore, fût-ce officiellement, le moyen d'être aimable et la force de sourire !

* * *

La cérémonie d'ouverture groupa les invités au *Harmon Gymnasium* où M. Benjamin Ide Wheeler et le professeur C.-H. Reiber, président du comité de réception, souhaitèrent la bienvenue aux délégués.

Dès l'après-midi, la première des conférences sur les relations internationales, qui devaient former le *leitmotiv* des réunions, fut amorcée. Je notai, parmi tant de discussions intéressantes, une étude du docteur George

Fillmon Swain sur la tragique aventure du pont de Québec; et la conférence de Charles Cestre, ancien élève de Harvard et professeur de littérature anglaise à l'Université de Bordeaux, sur Jean-Jacques Rousseau et la renaissance du sentiment moral au XVIII[ième] siècle. Elle fut le point de départ d'une discussion amorcée par le professeur Charles Mills Gayley au déjeuner qu'il nous offrit dans une des salles du *Faculty Club* et auquel assistaient quelques représentants des gouvernements étrangers et M. Gilbert Chinard, professeur à l'Université de Californie, auteur de plusieurs ouvrages sur la littérature française et l'Amérique, que je connaissais déjà par ses livres et que j'avais été particulièrement heureux de rencontrer.

M. Charles Mills Gayley était notre hôte. C'est une coutume anglaise, jalousement observée dans les institutions américaines, que de donner ainsi un guide aux visiteurs qui séjournent à l'Université. M. Gayley était de descendance anglaise et citoyen américain. Il était venu en Californie, plusieurs années auparavant, décidé à s'y installer, après avoir, suivant son expression, coupé

tous les ponts derrière lui. « C'était, à cette époque, un pays dur, disait-il en souriant; il fallait être robuste pour y demeurer: nous y sommes restés vaillamment, comme vous avez fait plus au nord, vous, les descendants des solides gaillards que la France envoya sur ce continent pour en faire la rude conquête ».

Il était attaché à ce lieu qu'il avait élu, où il avait conquis une juste renommée et le respect de tous. Il suivait avec passion les progrès de la nation américaine. Il y retrouvait une note dominante: l'influence anglo-saxonne et française. Il comptait que cette influence unifierait la masse, composée de types venus des quatre coins du monde et dont la disparité physique frappe davantage dans les rues de San Francisco où l'on rencontre des Italiens, des Espagnols, des Allemands, des Français, et même des Canadiens français que l'on reconnaît à leur accent et qui seraient fort étonnés si l'on cédait à la tentation d'aller leur serrer la main.

Le professeur Gayley rapprochait ainsi la pensée française et la pensée anglaise, parce qu'il en avait suivi les relations dans l'his-

toire. Auteur de plus de vingt ouvrages, il venait de publier un volume intitulé *Shakespeare and the Founders of Liberty in America* où il expliquait comment les idées de sir Edwin Sandys et de Richard Hooker ont été reprises par John Locke, et se retrouvent jusque dans la *Déclaration de l'indépendance américaine* et même, si on y prend garde, dans la *Déclaration des droits de l'homme*.

Au XVIII[ième] siècle, la pensée française aurait ainsi rencontré un double courant, l'un venu d'Angleterre et l'autre d'Amérique, avec La Fayette, ce dernier formé déjà par le flot de la tradition anglaise. Les Américains de la première heure s'apparentent à leurs ancêtres anglais et, s'ils citent Montesquieu et Turgot, ils paraissent ignorer le *Contrat social* qui ne sera mentionné aux États-Unis qu'en 1830. Cette théorie, développée avec chaleur et une rare distinction d'esprit, n'est pas sans fondement: elle illustre, dans le sens français du mot, les origines des libertés américaines, que l'on simplifie trop volontiers alors qu'elles sont complexes comme tout ce qui est une source de vie et d'action.

La conversation prit fin sous les dômes verts du *campus*. En compagnie du docteur A.-J. Brodeur, Canadien français d'origine et professeur à l'Université de Californie, nous nous arrêtâmes au campanile; le temps d'en faire l'ascension et de jeter les yeux sur Berkeley, ses rues paisibles, bordées d'arbres; sur Oakland, un peu plus loin, déjà plus tassée, plus ville, embuée par l'usine; puis sur San Francisco encerclant la baie bleue qui s'ouvre sur l'océan, sur l'Extrême-Orient où le rêve nous emporte.

A sept heures, le Président Wheeler avait invité quelques délégués. La conversation roula sur la question de la guerre qui se posait à nos anxiétés. Et pourtant quel charme dans cette soirée qui réunissait des représentants de plusieurs pays d'Occident et d'Orient !

Le président d'une université américaine a, si l'on me passe cette expression, des fonctions d'ubiquité. Il est le grand exécutant, le metteur en œuvre. Il doit être prêt à parler de tout en toute occasion. Le président Wheeler le fait avec élégance et coquetterie. Il y apporte une aimable philosophie, une rare habileté et les qualités d'un diplomate.

Avec quelle curiosité n'ai-je pas suivi, dans un album d'autographes, la liste des amitiés célèbres venues lui rendre visite à Berkeley, le paradis de l'enseignement, et où les noms de Bernhardi et du docteur Oswald succédaient à ceux du colonel Roosevelt et du sénateur d'Estournelles de Constant: toute la pensée du début du siècle, avec ses ambitieuses traîtrises ou ses douces illusions.

Entre-temps, nous avions assisté, au *Harmon Gymnasium*, à une séance d'athlétisme et d'exercices physiques donnée par les élèves de l'Université. Brunetière disait que la France avait choisi, pour instaurer l'éducation physique dans ses écoles, le moment où les Anglais l'abandonnaient à moitié. Certes, il ne suffit pas de pétrir le corps et la supériorité d'une race ne se juge pas à la valeur des muscles. J'essayais ici encore de me garder d'un mépris facile: que l'on ait exagéré ailleurs n'est pas une raison de s'abstenir.

* * *

Plus tard, nous étions témoins d'un empoignant spectacle, le salut au drapeau.

Cinq heures: c'est la retraite. Les cadets viennent de terminer l'exercice quotidien. Au pas militaire, ils se dirigent vers un coin du *campus* où une garde d'honneur entoure les deux drapeaux du régiment. Puis, escortant la garde, ils reviennent au champ de manœuvres. Les pelotons se forment. Les clairons, par deux fois, défilent devant les étendards qui saluent leur sonnerie. Un commandement bref aligne toutes les compagnies, face au grand drapeau étoilé de la nation, qui flotte au sommet d'un mât. Minute de vive émotion. Le silence se fait. Les soldats présentent les armes. Les tambours battent. Les clairons éclatent. La foule se recueille. Les hommes se découvrent. Les drapeaux du régiment s'inclinent devant l'emblème national, plus élevé qu'eux dans la hiérarchie d'honneur. Lentement, avec majesté, les étoiles descendent vers la terre; et l'étoffe striée de rouge et de blanc enferme dans ses plis un peu du souffle du printemps, comme un espoir. Les soldats quittent le champ de manœuvres. C'est le repos des armes.

Avec le souvenir de cette manifestation, nous nous rendîmes, ma femme et moi, au dî-

ner auquel nos hôtes, Monsieur et Madame Gayley, avaient convié le président H.-B. Hutchins, ainsi que le docteur Bernard Moses professeur émérite d'histoire et de science politique, et Madame Moses, qui connaissaient bien les Canadiens français et qui savaient expliquer leur attitude; le directeur du *Lick Observatory*, le docteur William Wallace Campbell, et Madame Campbell; le professeur Armin Otto Leuschner, doyen de la *Graduate School*, et Madame Leuschner; Mademoiselle Beans, une charmante Californienne.

Nous avons gardé au professeur Gayley et à sa famille une affectueuse reconnaissance. Ces « vieux amis de quelques jours », pour reprendre à peu près le mot de Flers et Caillavet, nous ont manifesté la plus chaleureuse sympathie. On ne connaît pas la France sans pénétrer dans la famille française. Ainsi des États-Unis. Nous avons touché à une délicieuse intimité, au plus pur américanisme, fait de sobriété, de culture et de distinction, nourri des traditions de justice et de liberté des premiers temps de la colonie.

Nous comprenions que M. Gayley fût

l'idole de ses élèves. Plusieurs fois, pendant notre court séjour, nous l'avons appelé, comme eux tous, *our spiritual father*. Je n'oublierai pas ce dîner, qui fut presque un adieu. J'y ai pris la défense de notre groupe ethnique sans craindre d'être mal compris et avec la certitude d'en être plus estimé.

* * *

La célébration même du cinquantenaire — le *Charter Day* — fut une imposante cérémonie. A neuf heures, le gouverneur de l'État de Californie, le président de l'Université, les *regents*, les délégués, les conférenciers, les professeurs, se rendent au campanile.

Au signal donné, ils forment une procession qui se dirige lentement vers le Théâtre grec: traînée de toges et de bonnets carrés sur lesquels oscillent, avec un tremblement sec, les franges dorées qui distinguent les docteurs. On remarque, parmi ces couleurs sombres, la toge toute blanche et bordée de rouge du président de l'Université de la Colombie-Britannique, celle des délégués français ornée d'hermine et de soie jaune, et le

béret plat de l'Université de Glasgow que porte avec orgueil, légèrement incliné sur l'oreille, le professeur Gayley.

Aux portes du théâtre, les rangs s'entr'ouvent pour laisser passer le gouverneur et les *regents* qui montent les premiers sur la scène. Cinq à six milles personnes ont pris place sur les gradins. Le soleil est radieux. Et malgré moi, je songe à la neige qui, à Montréal, achève peut-être de recommencer.

Une prière s'élève, psalmodiée par un ministre, et où il y a des mots pour le triomphe des armées de la République. Le chœur des étudiants entonne ensuite une cantate dont les paroles sont du professeur Gayley, qui est à la fois historien, critique et poète. Il est d'ailleurs chez lui dans ce théâtre où, chaque semaine, il commente « les livres sur la guerre ».

Le président résume l'œuvre accomplie pendant les cinquante années qui s'achèvent à cette minute même. Et les délégués — ils sont plus de cent — accompagnés de leurs hôtes, sont présentés à haute voix aux gouverneurs et aux *regents*, pendant que la foule applaudit. La cérémonie se termine par un

discours du président Hutchins, de l'Université du Michigan, où perce une émotion patriotique, et par la remise de titres universitaires. Le président Wheeler clôt la séance par un mot tout américain, qui invite au travail et à la confiance: « le second cinquantenaire est commencé ».

A deux heures, la *Sather Tower* est inaugurée au son des cloches. Un peu plus tard, au Théâtre grec, Charles Cestre et Gilbert Chinard font l'éloge du professeur Paget à qui une chaise curule est dédiée, sur laquelle on lit: « A son ancien maître, un honnête et un vaillant défenseur de sa patrie, Félicien Victor Paget, professeur de littérature française, qui se donna à ses élèves tout entier et laissa à l'Université tous ses biens, ce siège est dédié par F.-A. Juilliard. » Ce n'est pas, dans l'histoire de Berkeley, le seul dévouement français. Un des vieux chênes ombrage le nom de John Leconte, qui fut président de l'Université, de 1875 à 1881.

A quatre heures, les délégués sont reçus chez le président Wheeler et prennent congé.

* * *

La célébration de ce cinquantenaire, plus qu'une manifestation intellectuelle, fut la révélation d'un progrès sans cesse poursuivi dans cette région éloignée du *Far West* qui ne s'est pas débarrassée de toutes ses légendes et où la quête de l'or, sous la forme la plus brutale, a longtemps dominé.

La civilisation, qui se déplace depuis les origines vers le nord et vers l'ouest, atteint ici son point d'arrêt. Elle y fut d'abord hâtive et bruyante. Lorsque je visitai les villes qui bordent le Pacifique: Los Angeles, San Francisco, Portland, Seattle, elles présentaient encore ces caractères qui n'ont pas tout à fait disparu et que l'on retrouve dans des cités plus anciennes et mieux assises comme Chicago et New-York, où tant de gens mastiquent avec l'entrain que d'autres mettent à tricoter, où des artistes soi-disant lyriques trouvent le moyen de faire applaudir *Il Trovatore* joué sur un rythme de *rag time*. Il n'empêche que, jeune encore, et presque enfant par certains côtés, cette civilisation s'est assagie, épurée. L'Université de Californie élevée près des montagnes où les aventuriers accouraient, au milieu du siècle dernier, s'épa-

nouissait comme une réalité et un symbole. On y sentait vibrer la pensée américaine. L'intelligence y suscitait des forces.

Cela n'a rien d'étonnant. Charles Gide a montré comment l'homme rechercha d'abord la richesse pour ce qu'elle apporte de bien-être; comment il lui demanda uniquement de satisfaire ses besoins. Il convoita plus tard l'or pour sa puissance; et voulut faire de la fortune une arme qui courbât ses semblables sous ses volontés. Puis, la richesse eut des aspirations plus nobles. Elle se reconnut des devoirs. Le milliardaire américain donna des millions aux initiatives sociales et à l'enseignement. Les profits de l'usine, du commerce et de la finance retournèrent à la collectivité, fondèrent des œuvres de solidarité, rémunérèrent l'artiste, libérèrent le penseur. Que d'exemples on citerait !

Les gouvernements ont suivi. Partout se manifesta une préoccupation d'art et de beauté, un désir d'enseigner non plus seulement les riches, mais la foule. Partout s'élevèrent des écoles, des collèges, des universités, des bibliothèques, des musées. Le règne de l'esprit s'annonçait. C'était la « poussée idéa-

liste » dans un pays que l'on appelait, la veille encore, « le pays des dollars ».

Le peuple américain peut être naïf, enfiévré; il sait accomplir aussi de grandes choses. « L'œuvre essentielle de l'esprit public américain, avait écrit M. d'Estournelles de Constant en 1913, tient en un mot: l'éducation. Instruire, éclairer, guider la jeunesse et, par la jeunesse, la nation, vers le bien, par tous les moyens, à tout prix; tel est l'idéal de l'Américain, de l'Américaine. Tout pour les jeunes, tout pour l'avenir. C'est un élan spontané plus général encore dans les États neufs que dans les anciens. »

Cette préparation était plus urgente que ne voulait l'admettre le grand pacifiste. L'heure tragique est venue vite; et le pays a pu compter sur les énergies qu'il s'était efforcé de créer. La guerre a posé la question de l'existence même de la nation. La fusion des éléments hétérogènes jetés sur le sol américain par l'ambition ou la misère était-elle faite, les hommes avaient-ils acquis, avec un commencement de fortune, le sentiment national, et secoué les liens de leurs origines au profit d'une patrie nouvelle ? Cette interrogation

figurait en première place dans les journaux que l'on nous avait offerts aux gares de quelque importance, entre New-York et Chicago. Les événements y répondaient. L'effort américain était d'une étonnante unité. Le peuple marchait et peu importe que ce fût pour la France ou avec l'espoir de terminer la guerre à lui seul, d'un grand coup: il marchait. L'éclatant progrès économique des États-Unis n'eût pas, sans doute, assuré cette union. Au contraire, les intérêts divers eussent suscité des raisons d'abstention, sinon des ferments de discorde. Il a fallu, à cette épreuve, apporter une pensée commune. L'école l'avait élaborée.

Si sérieuse qu'eût été l'organisation scolaire des États-Unis, elle avait eu ses lacunes. On avait dissocié l'éducation et l'instruction. L'éducation, qui a pour objet premier d'élever l'enfant, de lui donner la volonté et la force de faire le bien, avait été abandonnée à la famille qui, souvent, ne pouvait pas appliquer des principes qu'elle n'avait pas reçus. L'école américaine y remédia en développant chez l'enfant l'initiative, le sens social, le sentiment de l'honneur, la discipline, en lui fai-

sant prendre l'habitude des sacrifices nécessaires.

L'instruction ne tendit plus à former des spécialistes à outrance, ni de purs savants sans culture générale. Le spécialiste est un isolé; le savant ne saurait se passer des autres, pas plus le médecin du sociologue que l'ingénieur de l'économiste. On voulut que le professeur de carrière vît sa tâche allégée. Rivé à l'enseignement, il est forcé de négliger le travail d'invention et de réflexion et n'ajoute rien au patrimoine qu'il a acquis pour les autres. Il doit vivre. Tout en le retenant à l'université, où ses leçons prendraient plus de valeur et d'intérêt, les autorités, grâce à des fondations, lui procurèrent le loisir de l'effort personnel, le moyen de poursuivre la recherche scientifique qui, seule, développe le capital intellectuel de la nation.

Plus que jamais la science promettait d'être active. Combien d'auteurs n'aurait-on pas mentionnés, qui prêchaient l'organisation scientifique et l'utilisation méthodique des forces, de toutes les forces d'un pays ?

Ces idées étaient dès lors à la mode. Nous

y rendrions-nous un jour ? Les *Semaines sociales* de France avaient pris pour devise: *de la science à l'action*. Certes, la science avait fait des promesses que le caractère même de ses avancés lui interdisait de tenir. La science a ajouté des cruautés aux œuvres de destruction que la guerre accumule. Mais il s'agit ici de la science productrice, mise au service de l'usine, pacifique et féconde. Là encore, les États-Unis ont donné un bel exemple. Les principes ont été appliqués à la pratique. C'était l'avenir, le seul où l'on pût espérer vivre et durer.

Cependant, la science ne peut-elle rayonner au delà des frontières ? Elle a, comme on l'a dit à Berkeley, une fonction internationale. Et, pour restreindre le sujet à un seul point, ne doit-elle pas d'abord apprécier les autres pays, approcher les autres peuples, et y mettre le même esprit qu'à trouver une combinaison nouvelle, à suivre une réaction chimique, à trancher un problème économique ? Les professeurs qui s'intéressent aux questions politiques, aux phénomènes ethniques, à l'histoire, appliqueraient rigoureusement leurs méthodes scientifiques et feraient

connaître les résultats de leurs recherches à ceux qui n'ont encore pour guide que des propos fantaisistes, puérils, sinon iniques et calomnieux. Pour y atteindre, je pensais combien l'échange de nos professeurs avec ceux des universités étrangères, comme faisaient les États-Unis, serait utile. Car on nous connaît mal; on ne nous connaît pas. Au *University Club* de San Francisco, on m'a présenté comme professeur au *Naval Institute of Montreal.* Corriger d'une lettre fut l'affaire d'une minute et d'une rougeur au front; mais le mot lui-même ne perdait rien de sa saveur.

Les dénigrements avaient fait leur triste chemin. On en sentait moins les effets cependant au sud et à l'ouest qu'à l'est. J'ai même, à Berkeley, rencontré beaucoup de sympathie pour les nôtres. Les professeurs, qui y revenaient avec un persistant intérêt, se plaisaient à analyser notre situation, à étudier nos difficultés.

Rien ne vaut ces conversations où les esprits se rapprochent. C'est une des formes que peut revêtir notre défense. Pour une ou deux attaques de personnes qui avaient habité un coin lointain de notre pays — Halifax

ou Vancouver — et qui se croyaient parfaitement au courant de notre histoire et de nos résistances, que d'approbations n'avons-nous par recueillies ! « Ces gens, disait quelqu'un, parlant des Canadiens français, sont d'aussi vieux Américains que nous-mêmes, *mind you.* » Voilà un titre de noblesse.

Nous en avons d'autres. Apprendre à nos voisins que leurs progrès ne nous effraient pas; mais que nous gardons, au sein d'une fortune plus modeste, de saines traditions françaises; démontrer que notre langue n'est pas abatardie; que nos mœurs sont simples et ne manquent pas de distinction; que nous conservons, au point de vue social, des forces qu'ils ont pu mépriser mais vers lesquelles les plus grands d'entre eux tournent déjà leur sollicitude.

Je devais avoir bien des occasions de le faire.

JOURS DE REPOS

Les vacances nous ramenaient vers les eaux et les bois.

Nous habitions, selon les années, le coteau de Saint-Vincent-de-Paul tourné vers le Mont-Royal; les bords du Lac Saint-Louis, où nous logions dans une maison ancienne qu'un tapis de verdure fine reliait au fleuve et qui s'ouvrait sur le décor en éventail de la rive opposée, léger dans la brume du matin; les hauteurs de Sainte-Agathe et du Lac Supérieur dont nous parcourions les routes, flânant avec délices le long de rivières accueillantes. Quelle vie libre et joyeuse, dans le reposant silence de la forêt et les scintillements de jours sans soucis. Nous nous évadions même vers Old Orchard où grouillait une sorte de carnaval d'été; et nous retrouvions la mer à Percé.

* * *

S'il est intéressant de voyager à l'étranger, d'y chercher de nouveaux spectacles, d'y vivre d'autres mœurs, on trouve chez soi d'admirables décors et les traits d'une existence simple.

Toute ma vie, j'ai rêvé de décrire notre pays, d'en tracer la « géographie cordiale », sinon poétique. Ne l'ai-je pas parcouru de l'est à l'ouest ? Au cours de ces voyages, je m'installais durant des heures — et même tard dans la nuit — sur le pont des transatlantiques qui nous portaient vers le Golfe ou nous ramenaient d'Europe; je m'accoudais à la fenêtre d'un wagon, laissant glisser sur mes genoux le livre qui ne me retenait pas. Je tentais de surprendre les raisons géologiques de nos paysages; j'admirais leur puissance et leurs couleurs. J'ai fixé quelques-uns de ces spectacles dans des notes diffuses comme les pâtes sur une palette.

* * *

Percé ! N'y allez pas, disais-je à mon retour; mais quand vous y serez, restez-y. Le trajet paraît long, le train s'attarde à secourir les wagons à marchandises en dé-

tresse. Vous oublierez, et les neuf milles délayés par les pluies qui mènent de la gare au village; et la route qu'une Ford n'a point franchie sans qu'on l'y aide à la demande du chauffeur. A dix heures du soir, quelle joie ! Heureusement, tout cela est changé: on atteint Percé par une voie royale.

Voici la Côte Surprise, au moment où la lune paraît. Devant nous, la triple harmonie de la plage, de la montagne et de la mer. Que ne suis-je peintre pour mettre en place une synthèse de cet ineffable tableau !

* * *

La plage, incurvée, est bordée de rochers rouges. De la Côte Surprise, on voit l'ensemble de ses beautés: le Mont Sainte-Anne, les Trois Sœurs, le Cap Canon, le Mont-Joli et le Rocher. Tout cela dans un regard.

Sur la plage, les touristes paraissent obéir à un même commandement: ils se baissent, puis se relèvent et se redressent. Est-ce un traitement, une fantaisie, une danse nouvelle, des salamalecs, un rite, une folie ? C'est l'*agatomanie*. Ces promeneurs cherchent des agates.

La maladie a des phases dont voici les évolutions: indifférence, dédain affecté, secret désir et crainte de snobisme. Puis, on se penche pour ramasser — Oh ! rien, un « joli caillou ». On est pincé. Et c'est la période aiguë; on bourre ses poches, on recueille tout: des agates, de la vaisselle, et des poignées de porte. On redoute la concurrence. Des gens se lèvent tôt, pour profiter de la moisson. Enfin, vient la fièvre des manipulations, et le cauchemar du classement; on place dans des boîtes distinctes: les belles, les « vraies »; les moindres, les plus sombres; les laides, « pour les donner », dit une jolie femme. Bientôt, l'œil s'habitue; on ne se penche plus, on pousse les pierres d'un bâton distrait. On dit à un compagnon novice: « Tiens, en voici une remarquable », et on la met dans sa poche. La fièvre baisse; on passe vite et, naturellement, on trouve tout ce qu'on veut. Et, comme chaque agate représente une moyenne de vingt mouvements vers la terre, on a fait de l'*agatothérapie*.

Sur la plage encore, des pêcheurs: braves gens, et tenaces. Un peuple qui a longtemps souffert, qui garde de jolis mots et dont l'at-

tachement à la cause française demeure vivace. Ils vont et le jour et la nuit sur la mer, « montagneuse, voyez-vous, Monsieur, comme la terre ». Le long des courants, ils pêchent la morue avec une longue ligne alourdie d'un plomb.

Des experts, sur la grève, éventrent le poisson, en tirent le foie. La morue est séchée, puis expédiée au monde entier. Combien les pêcheurs en retirent-ils ? Cela dépend. Il y a de bonnes années; on subit des pertes. La pêche peut coûter le filet. Et le moteur mange et se blesse.

Je recueille en passant les légendes de ce peuple songeur. Elles sont jolies: les aurores boréales qui sont des marionnettes venues danser au son du violon; la pêche miraculeuse où Saint-Pierre saisit un poisson entre le pouce et l'index: « Le poisson, Mam'zelle, a gardé les empreintes, et voilà comment on distingue, depuis, l'églefin de la morue... »

* * *

Le Rocher ! Il donne son nom à la côte, et à tout le pays. Long de quinze cents pieds,

lourd de quatre millions de tonnes, contenant plus de quatre cent millions de fossiles, il fait partie du village: spectacle de chaque minute. Pas un premier regard qui ne soit pour lui. Il porte toutes les teintes du rouge, du vert, de l'orangé, du gris. C'est une masse changeante dont les irrégularités s'accentuent sous le soleil, criblée d'arêtes, striée de cristallisations aux trois couleurs. Il se déplace, il serpente. De Bonaventure, il touche à la côte; d'ailleurs, il s'en détache et semble, de loin, un rocher d'aquarium. Du Mont Sainte-Anne, il est classique. Du Mont-Blanc, il s'engage dans la gueule de mammouth que forment le Cap Canon et le Mont-Joli. Des Trois Sœurs, il pique sur Barachois. Des Falaises, il s'aligne. De Barachois, il ne montre qu'une pointe. Du Mont-Joli, il nous touche, formidable au-dessus de la croix plantée sur le tertre. Le soir, « il saigne de tout son cœur de pierre »; et son silence est effrayant, la nuit.

Qu'est-ce ? Tous répondent: un bateau; et, quand on a dit ça, on n'en sort plus: un « vaisseau fantôme », un « navire torpillé », une « épave puissante », un « *ocean liner.* »

Des fantaisistes, insurgés contre ce bateau, écrivirent, un soir d'été, cette prose rythmée:

Un bateau? Ça, Monsieur? Mais vous bateaudinez...
Le merveilleux tremplin pour l'homme politique!
Quel spot où placarder la réclame pratique :
Castoria, pour brother, ou d'autre nouveauté
Ou d'Heinz la cinquante-huitième variété...
C'est une porte encore; en anglais on dit gate;
Ou quelque énorme tube à pâte de Colgate.
... La marquise à l'œil velouté,
Sur la carte sourit à ce grain de beauté.
Dans l'éternel sanglot tranquillement bercée,
Pour ton rire, ô Molière, une chaise percée.
... C'est quand même un bateau: j'insiste davantage.
Vous ne voyez donc pas que c'est un camouflage!

Est-ce un bateau ?...

* * *

Et la mer ! Elle porte, le soir, de longs reflets violets qu'Adrien Hébert et d'autres artistes ont fixés. Elle est peuplée d'oiseaux qui vont des rochers à la vague, milliers de battements d'ailes et de cris perçants. Ils habitent, pour la plupart, à l'Ile Bonaventure, perchés côte à côte dans de longs couloirs entre deux couches de roc: on dirait des guirlandes de marguerites.

Comment oublier les repas de plage: moules et bigorneaux capsulés.

* * *

Face à la baie, le Mont Sainte-Anne et sa table rouge. Les pins l'escaladent. De ce promontoire sacré, Longwe, chef sauvage, saluait le soleil levant, debout devant son peuple. En descendant, il regardait la croix des Pères plantée dans le sol. N'est-ce pas le drame de la *Colline inspirée ?*

Au delà de la table rouge se dresse l'arceau du Mont-Blanc que nous escaladons en caravane. Chacun est muni d'un bâton ramassé dans la forêt et porte, noué autour des reins par les manches, un chandail de laine qui servira à le protéger contre les saisissements des hauteurs.

Du sommet que nous atteignons après une longue randonnée à travers bois, apparaissent les monts Notre-Dame, replis des Appalaches, soulevés en lignes douces et pressées: le vrai cœur de Gaspé. Le pays, dans le soir proche, se détache en relief.

Les lourds nuages s'ouvrent, et l'une des mille vallées est inondée d'un brouillard de

soleil qui va couvrir les cimes, couper les montagnes, glisser jusqu'au moindre ravin. Le soleil décline. La masse lumineuse s'abaisse au bas des nuages; elle jaillit comme un fer rouge éclatant sous le marteau. Le jour s'épuise: il n'en reste plus qu'un foyer au-dessus d'une montagne. Pendant un temps, des tons nacrés en coups de pinceau marquent le ciel: pourpre, orangé, violets, bleus.

Merveilleuse minute de silence vers Dieu. Dans la paix prochaine les monts vont dormir, fauves rapprochés sous la lune dure et claire. La majesté du soir apaise les choses. Déjà les sapins sont touchés par le sommeil: ils agitent une dernière fois leurs rameaux comme pour bénir. Un cri de goéland. C'est la nuit.

* * *

Le Banc de sable: excursion classique par-dessus la montagne jusqu'aux grèves. La Côte du découragement nous y prépare, interminable mais pleine de promesses. Elle conduit à la Grande Coupe, orgueil de Percé. Pourquoi ce nom ? A cause des montagnes qui inclinent de chaque côté vers la mer, com-

me deux pyramides, grises au bas, d'un gris de glaise séchée, avec, sur l'un des rebords, ce joyau: le Pic de l'Aurore. La Coupe immense contient la mer, toute la mer en marche vers la rive. Du fond, le Pic s'élance, entraînant les sapins qui le harcèlent; et, violemment, perce sa tête chenue. La route qui en gravit le flanc le montre sous tous ses aspects; et l'on aperçoit les sept cents pieds de roche qu'il plonge dans la mer, comme un mur que le flot vient battre.

Le Pointisson rouge ! Qui n'a voulu se joindre à son aurore, être de son tourment sauvage, suivre l'élan de sa pierre, torturé comme une courbe de vague. On a l'impression de vide que donnent les sommets: et le ciel fait partie du paysage immédiat. De là, nous retrouvons le Rocher de Percé qui se dirige sur nous le corps replié en croissant; l'arête déchirée du Cap Barré; et la dentelure que les Trois Sœurs dessinent sur la mer. En face, le Mont-Blanc aux bourrelets calcaires que sillonne un filet de route, rouge sous les arbres. Partout, l'innombrable montagne. Sur la cime ocrée du Pic se tient une jeune fille, attentive au vent du large.

Ce roc, extrémité d'un continent, dont les lézardes bravent le temps, solide sous les tempêtes, obstiné vers l'azur, recevant les premiers reflets des jours, tout seul sous son nom prédestiné, n'est-il pas l'image de notre histoire ?

La route continue vers Barachois et incline à droite, sous des arbres plus forts. Une affiche prévient le voyageur contre les surprises des *narrows*: des détroits de sapins qu'ombrage le Donjon. C'est la Côte du prêtre. Le chemin s'anime d'un ruisseau qui chante devant la maison du poète Chapman. Un ruisseau, qu'est-ce dans ce décor: la familiarité de nos campagnes, quelque chose de retrouvé. A son mouvement libre, des mousses en éventail répondent par une grâce paresseuse qui jette toutes les couleurs. Cinq bonds, et le voilà à la mer où il s'étale avant de disparaître sans bruit, en beauté, dans le bleu.

Le pas retrouve le galet de la grève, et l'œil la masse des hautes falaises tachetées de rouge, et les blocs de jaspe aux cassures tranchantes. Le repas de la mer commence. Des rochers cèdent par morceaux. Les cou-

ches superposées des calcaires et des grès portent de lourds conglomérats. Des menhirs penchent, comme d'énormes lambeaux d'écorce rigide. Des éboulis ont projeté entre deux murailles des charretées de terre brune et meuble. Le lit vide d'un torrent garde des teintes mauves. La hauteur d'un abîme, recourbé en bec d'aigle, retient, lancé dans le vide, un arbre éperdu, promis aux vagues d'automne. Une chute glisse sur des marbres. Et la côte descend vers les sables du Coin du banc où travaillent des pêcheurs insouciants.

D'ici, quelle synthèse ! Le créneau du Donjon domine toutes les splendeurs que l'on retrouve d'un seul regard. Le Pic de l'Aurore n'est plus qu'une falaise. La ligne des cimes, jetée dans l'azur, conduit au Rocher. Au fond, la terrasse de Barachois où passe un train de théâtre. En face, la pointe Saint-Pierre et, dans la mer, l'Ile du plateau piquée d'un phare. Le flot forme la corde de l'arc.

La barque qui nous ramène fait bouger le décor. Cette chute, vue de loin, est un filon de quartz. Sur le mur du Donjon, le cintre d'une porte. La Grande coupe est un coup

d'épée dans le roc. Sur tous ces fronts de rocs des goélands voltigent, négligeables pigeons. Un menhir au capuchon noir, la Sauvagesse, une main sur les yeux, cligne vers l'étendue. On distingue une sorte de trou d'obus dans un rempart. Au pied des murailles, un flot d'encre scintille sous la lune. Une barque passe, la *Star Light,* au pavillon français, que conduisent deux suroîts enfoncés sur des pipes. Voici les Jumeaux, le Mont-Joli et le Cap Canon, et l'église, les maisonnettes et la vie. Percé recommence de changer.

* * *

Le retour vers la grande ville laisse le regret de ce coin du pays. Longtemps, l'œil cherche les bastions du Mont-Blanc et du Mont Sainte-Anne qui le séparent du reste du monde. La route est jolie et variée. Un filet blond sèche, muni de flotteurs que la mer a polis; des montagnes proches, et dont la tentation persiste; un vieux nom français sur une gare: Port-Daniel, que le train contourne; des syllabes sonores, Paspébiac, Cascapédia, New-Carlisle où l'on devine une

rue et des cèdres rabougris, Maria, que bordent des toits rouges et de larges prairies d'où s'élance la pointe d'un clocher moucheté du coq gaulois; des montagnes encore, amples et gracieuses, qui se referment sur l'encerclement de Carleton et unissent le Nouveau-Brunswick au Québec par l'estuaire de la Restigouche; des souches droites et drues qui paraissent des croix de cimetière: tout ce qui reste de l'enchevêtrement de la forêt première. Demain, la traversée de la péninsule dans la nuit; le réveil dans le connu, dans ce qui est un peu plus notre province, le coin où l'on vit, où renaît la chère ingratitude du cœur qui nous le fait préférer à tout.

NOUVEAU TOURNANT

Depuis longtemps, l'Université Laval aspirait à l'autonomie.

Grâce à la vigoureuse intervention de Monseigneur Paul Bruchési, le Saint Siège institua l'Université de Montréal — *Universitas Montis Regii* — qui obtenait aussitôt sa charte civile. Au printemps de 1920, j'en étais nommé secrétaire général.

J'abandonnais une partie de mon enseignement pour m'engager, plus libre, sur la voie de l'action.

La vie continuait.

(Septembre 1946)

TABLE DES MATIÈRES

Premières armes ... 7

Mission de France ... 25

Retour à la meule ... 52

Paris 1913 ... 73

Intermèdes ... 102

Propos de guerre ... 106

Conscription ... 131

Le char à l'étoile ... 150

Joseph Baril ... 157

Sainte-Justine ... 174

La porte d'or ... 185

Jours de repos ... 213

Nouveau tournant ... 227

La Maison Thérien Frères Limitée
a terminé l'impression de ce volume
le 24 mars 1949, anniversaire de la
désignation de l'auteur au poste de
secrétaire général de l'Université de
Montréal.

Ce volume fait partie de la série
des Éditions Chantecler Ltée.

BNQ
C 000 027 467

Deacidified using the Bookkeeper process.
Neutralizing Agent: Magnesium Oxide
Treatment Date:
NOV 1999
BOOKKEEPER
PRESERVATION TECHNOLOGIES, L.P.
111 Thomson Park Drive
Cranberry Township, PA 16066
(724) 779-2111

En vente dans les bonnes librairies

L'ARMOIRE AUX REMÈDES, Dr G.-A. Séguin	$1.25
ÉVOCATIONS, Jean Bruchési	$1.25
L'HEURE DOMINICALE, 2e série, Adrien-M. Malo, o.f.m.	$1.00
L'HEURE DOMINICALE, 3e série, Adrien-M. Malo, o.f.m.	$1.00
HUIT HEURES ET QUART, abbé Lionel Boisseau	$1.00
HYGIE CONTRE VÉNUS, Dr Adrien Plouffe	$1.25
JACQUES CARTIER DEVANT L'HISTOIRE, Gustave Lanctot	$0.90
LOURDES NOUS PARLE, abbé Lionel Boisseau	$1.00
MEKTOUB ! (*C'était écrit*), Jean-Marie Marcotte	$1.25
LE MEXIQUE, Maurice Allaire	$1.50
L'ORDRE HOSPITALIER DE SAINT-JEAN-DE-DIEU, Hermas Bastien	$1.00
PAX, abbé Paul Lachapelle	$1.50
TÉMOIN de la LUMIÈRE, *S.-Jean le Baptiste, sa vie, son culte.* Frédéric Saintonge, s.j.	$1.50
LES TÉMOINS DE JÉHOVAH, Me Damien Jasmin	$1.00

COLLECTION HUMANITAS

ALOUETTE !, Marius Barbeau	$1.50
L'ARBRE DES RÊVES, Marius Barbeau	$1.25
CHANSONS DE GESTE, Chan. Arthur Sideleau	$2.00
LE CURÉ DE VILLAGE, Honoré de Balzac	$1.50
LE MÉDECIN DE CAMPAGNE, Honoré de Balzac	$1.50
LES MORALISTES FRANÇAIS, Roger Duhamel	$1.50
THE QUEBEC TRADITION DU QUÉBEC Watson Kirkconnell - Séraphin Marion	$1.50
Édition reliée toile :	$3.00
POÉSIE GRECQUE, Mgr Émile Chartier, p.d.	$3.00
POÉSIE LATINE, Alfred Ernout	$1.50
PROSE LATINE, Alfred Ernout	$1.75

LES ÉDITIONS CHANTECLER LTÉE

Distributrices des publications des Éditions Lumen

8125 Saint-Laurent

MONTRÉAL-14

IMPRIMÉ AU CANADA
27467
POINTED IN CANADA